

Emmanuel MOUNIER (1905-1950)

Philosophe français

(1948)

# L'éveil de l'Afrique noire

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Emmanuel Mounier

**L'éveil de l'Afrique noire.**

Paris : Presses de la Renaissance, 2007, 219 pp. Collection Petite renaissance. Première édition : Paris, Les Éditions du Seuil, 1948.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 10 janvier 2004 de diffuser cette œuvre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [levesque.jacques@uqam.ca](mailto:levesque.jacques@uqam.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

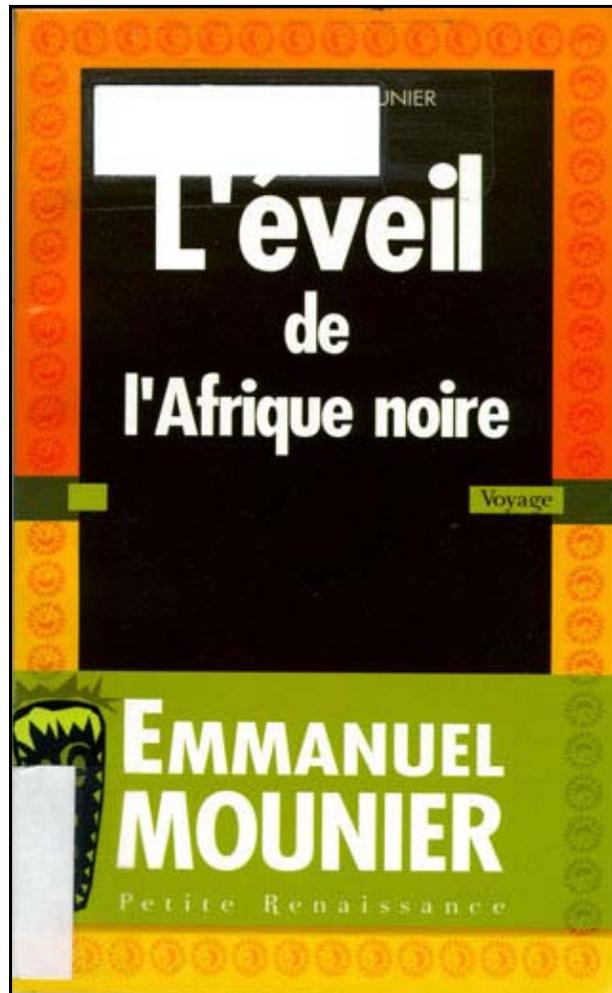
Édition numérique réalisée le 18 avril 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Emmanuel Mounier [1905-1950]

Philosophe français

L'éveil de l'Afrique noire



Paris : Presses de la Renaissance, 2007, 219 pp. Collection Petite renaissance. Première édition : Paris, Les Éditions du Seuil, 1948.

## Table des matières

Quatrième de couverture

Emmanuel Mounier

Préface de Jean-Paul Sagadou [retiré]

Présentation de Jacques Nanema [retiré]

Avant-propos de l'auteur

La route noire

Problèmes d'Afrique

L'Afrique devient-elle majeure ?

Sénégal, porte de l'Europe

Le Dahomey, quartier latin de l'A.O.F.

Le Liberia ou l'émancipation noir sur noir

La Côte-d'Ivoire, ou nos actes nous suivent

Guinée, terre de modération

Les mirages du Niger

Togo-Cosmopolis

Lettre à un ami africain

Annexe au chapitre « Les mirages du Niger »

## L'éveil de l'Afrique noire

# Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Très tôt, le philosophe Emmanuel Mounier s'intéresse à la question de la colonisation en Afrique. Quand ce texte paraît en 1948, sa revue *Esprit* a déjà publié deux grands dossiers sur le sujet. Son voyage en Afrique noire en 1947 n'est donc pas le fruit du hasard.

Sous la forme de notes de voyage, de synthèse par pays ou de bilan plus distancié, Emmanuel Mounier décrit et analyse ce qu'il voit avec une étonnante capacité de discernement, voire d'anticipation : il exprime son inquiétude devant une Afrique qui ne saurait concilier modernité et richesses ancestrales, et déjà il dénonce une élite tentée de n'être ni vraiment africaine ni vraiment européenne.

*L'Éveil de l'Afrique noire* apparaît ainsi comme le premier grand texte anticolonialiste publié en France ; Emmanuel Mounier propose une voie juste, qui évite les pièges d'aujourd'hui : ni diabolisation de l'ère coloniale ni nostalgie colonialiste, mais réelle écoute de l'autre.

Un récit fondateur d'une rare beauté et d'une grande profondeur

Préface de Jean-Paul Sagadou,

président-fondateur de l'Association personnaliste des amis de Mounier (APAM - Burkina Faso).

## L'éveil de l'Afrique noire

# Emmanuel Mounier

### [Retour à la table des matières](#)

[5] Né à Grenoble en 1905, Emmanuel Mounier lance en 1932 la revue *Esprit* qu'il dirigera jusqu'à sa mort à Châtenay-Malabry en 1950. En moins de vingt ans, à travers les articles qu'il écrit pour sa revue, Emmanuel Mounier construit une oeuvre remarquable qui se situe en alternative à l'existentialisme et au marxisme, et demeure la meilleure illustration de la philosophie de la personne (le personnalisme). L'idée de Mounier est que la Renaissance n'a accompli qu'à demi la révolution dont elle était porteuse, ce qui conduit la civilisation aux impasses de l'individualisme. Pour *refaire la Renaissance*, Mounier développe son « personnalisme communautaire ». Cette pensée insiste également sur l'engagement de la personne, sur le choix des valeurs et sur l'enjeu spirituel de l'existence et le sens de l'événement. Catholique profond, Emmanuel Mounier pense l'inscription de la foi dans une civilisation d'après la chrétienté. Il refuse l'esprit de système et relie fortement la pensée, l'existence et l'action.

Parmi les auteurs du XXe siècle, il est l'un de ceux dont la pensée trouve au XXIe siècle une nouvelle actualité. C'est aussi l'un des penseurs français dont le rayonnement international demeure considérable.

[46]

L'éveil de l'Afrique noire

## Avant-propos de l'auteur

[Retour à la table des matières](#)

Ni devant nos amis africains, ni devant les vieux connaisseurs de l'Afrique, je n'aurais osé donner à ces notes de voyage - un voyage de deux mois à peine - un visage moins éphémère que celui du journal et de la revue, si quelques-uns d'entre eux ne m'y avaient poussé. Je redoute les voyageurs pressés de faire la leçon à ceux qui commencent, après de longues années, à savoir qu'ils ne savent rien. Ceux qui ont trouvé quelque intérêt à ces notes, c'est sans doute qu'ils ont reconnu l'expérience dont ils m'avaient chargé, et qu'ils y ont lu plus d'interrogations que de prétention. Il est vrai que nous avons beaucoup de littérature coloniale, beaucoup de polémique anticolonialiste, mais que peu d'enquêteurs encore ont essayé de se pencher sur la situation de l'Afrique noire en regardant à la fois au-delà de la perspective coloniale et des disputes de politique immédiate.

Supposez un père qui aurait manqué l'éducation de ses enfants, mais à qui une sorte de dernière chance donnerait un fils tard venu, et la possibilité de ne pas recommencer sur lui les [47] erreurs qu'avec les autres il ne peut plus rattraper. Telle est pour nous l'Afrique noire.

Le comprendrons-nous à temps ? À ceux qui se posent ce problème, j'ai simplement voulu donner le tableau rapide d'un peuple en train de s'éveiller, et de poser le premier pas dans l'histoire universelle. Je le dédie à mes amis africains, qui m'ont offert une si jeune et si libre affection.

[49]

L'éveil de l'Afrique noire

# LA ROUTE NOIRE

11 mars 1947

[Retour à la table des matières](#)

Sous le château de l'air, la terre tourne doucement. Voici Lisbonne, qui pivote sur son large estuaire boueux, jaune comme un fleuve d'Orient. De trois mille mètres, la belle terre des hommes s'aplatit, perd son visage. On ferait le tour du monde, ainsi, sans émerveillement. L'aile puissante, dure, figée dans son immobilité, est à mon côté à travers le hublot, inutile tremplin jeté vers le ciel. Derrière un moteur, une petite tôle carrée, grande comme un mouchoir, palpite de temps à autre, oiseau, artère au creux d'un cou. Hors ce mystérieux signe de vie, il semble qu'une inflexible force abstraite dessine l'horizontale sur laquelle nous glissons d'une course si lisse, qu'oublié son bourdonnement mat, l'avion semble immobile, figé dans un rêve.

[50] Casa. L'air s'échauffe. Le soir tombe, déjà vite, à l'africaine. Je jette un regard palle hublot. Soudain, tout est devenu d'acier autour de nous. À l'aile maintenant bleutée du D.C.-4, que borde à l'avant, vers le couchant, un filet de lumière humide, répond à mille

mètres plus bas, jusqu'à l'horizon, un mince moutonnement nuageux, d'un gris électrique, le même gris étouffé et métallique qui poudre l'aile et tout l'espace entre deux.

Maintenant, l'aile s'éteint et noircit progressivement. C'est la nuit. Du désert invisible de Mauritanie monte un mur de chaleur, que l'hélice baratte et projette par petits paquets à travers les ventilateurs dans la cabine.

Une heure du matin. Au-dessus du terrain de Dakar, l'avion lance l'appel de cet inquiétant klaxon, lointain, plaintif, las et impérieux à la fois, qui aujourd'hui encore, quand il me vient d'Orly, par la fenêtre de mon bureau, m'arrive plus chargé de détresse que la sirène d'un cargo dans les soirs bretons. La bête se pose. Sous la lumière des phares, dans la chaleur sèche et le silence subit qui rend plus aiguës les sensations de l'œil, un groupe aux gestes menus, animés comme ceux de l'oiseau, femmes européennes en cretonnes d'été, boubous, boys, s'agite autour de quelques saints, du moins semble-t-il à voir ces jeunes musulmans immobiles et graves dans leurs caftans blancs, qui semblent les colonnes de la sagesse du monde. Des vivats, moitié joyeux, moitié ironiques, éclatent quelque part. Un [51] vieux couple s'embrasse éperdument, sans rien voir autour de lui. Dans la lumière légère et crue des projecteurs, notre Douglas n'est plus le sombre oiseau noir qui tout à l'heure trouait pesamment la nuit, mais quelque papillon phosphorescent d'une espèce géante, qui se serait posé par distraction sur un univers trop petit.

Tout à l'heure, nous avons dû survoler ce carré de mer où jadis, le radeau de la Méduse... Quinze heures de Paris à Dakar. À Dakar ? Non. Pour Dakar, il faut encore traverser Médina, la ville indigène, il faut quand même faire le détour de deux siècles en arrière, longer ces rues sans lumière et ces masures sans espoir, être saisi à la gorge par une inoubliable odeur de crasse, de misère et de marée mêlées, et sitôt après les prouesses du colonisateur, sentir d'abord, pour ne pas l'oublier, l'odeur de son péché.

## Dakar, 12 mars.

Est-ce la lumière, ou la chaleur inhabituelle qui m'a éveillé (il gelait hier à Paris) ? ou le trot de ces petits fiacres qui tiennent leur honnête moyenne entre le pas désœuvré des femmes noires ruisselantes de couleurs et de bijoux, et les puissantes voitures du seigneur blanc ? Est-ce ce pépiement oulof qui annonce ici le matin, comme ailleurs le chant des oiseaux ?

[52] Je vais à la fenêtre. Beaucoup de Noirs, peu de Blancs. Qu'est-ce qui frappe donc ainsi l'Européen, tout de suite, sans réflexion, en ouvrant les yeux et ses volets pour la première fois sur l'Afrique ? Un peuple gai. Un peuple matinal. Il n'y a que les yeux qui sont - qui sont quoi ? Nous dirions tristes, lointains, parfois comme douloureux dans le pétilllement même. Sans doute autant de contresens. Quel est pour eux le goût quotidien de la vie ? Quel arrière-monde mêlent-ils à la saveur des choses ? Nul d'entre nous ne le sait. Moins que personne, les Blancs, sûrs de leur supériorité, qui les croisent chaque jour, sans jamais les voir. On dirait que chez eux l'œil cesse de faire écran comme fait l'œil, adapté ou blasé, qui n'attend plus rien du dehors. En surface clapote la joie claire de voir et d'entendre, et par derrière, de très loin, d'un monde inconnu, du monde où il me faut maintenant avancer, vient une langueur de paysans religieux, l'éclat noir de quelque profonde chanson collective qui monte des abîmes.

S'il est ailleurs des foules dont le regard fait mur, il n'est pas un de ces visages, ici, qui n'appelle : tout le monde, n'importe qui, vous, moi, comme il est normal entre des hommes. La voiture où je circule aujourd'hui n'est pas accordée à ce peuple de visages. Elle va trop vite. L'œil s'accroche et se déchire de tous côtés. Il faut aller à pied dans cette foule, voir chacun de ces hommes et chacune de ces fem-

mes venir de loin, avec ce somptueux ébène où joue doucement [53] la lumière, et ce pas glissant, élastique, où se mêlent en proportions diverses une hâte jeune et on ne sait quelle nonchalance presque religieuse et à peine désinvolte. Il faut laisser se composer dans l'œil le jazz de la rue africaine, le syncopé des bleus passés et des jaunes agressifs, des blancs crus et des cretonnes bariolées, la danse légère des turbans de tout volume sur la piste moutonneuse des crânes noirs. Il faut être, comme eux, sans préoccupation.

Dakar, ville européenne, est signée de son siècle, le XIXe. Des monuments publics en crème fouettée, un côté grande banlieue cossue, disharmonieux et prétentieux à la fois, avec, vers les cafés et les magasins, un petit air de sous-préfecture. La Corniche enveloppe le tout d'un dépliant Côte d'Azur. Mais tout près de cet énorme avorton franco-africain, une merveilleuse métisse repose en pleine mer. Gorée, l'île historique, où les portiques et les arcades du XVIIIe se fondent délicieusement dans la rue africaine. Gorée, à peine surannée, secret refuge que les marchands de plaisir n'ont pas encore pu acheter, où la finesse de deux races semble s'être mariée comme nulle part ailleurs, sauf peut-être sur le visage de ces femmes peuhls qui semblent surgir d'un volet de Boticelli.

Un ami noir me conduit chez quelques camarades. Cela existe, en Afrique, six intellectuels noirs, qui cohabitent en camarades, parlent un français impeccable, pétillant, nuancé, et sont voués cependant à l'avenir de leur pays, joyeusement, sans airs [54] farouches, sans haine, résolus comme un jeune garçon qui part le matin pour une longue promenade. Ils s'apprêtent à éditer la première revue littéraire noire, *Présence Africaine*. Il leur semble que l'histoire commence un peu avec elle. Autour du punch, ils essayent de m'expliquer l'âme noire.

« La clé du Noir, me dit l'un d'eux, c'est son absence totale d'individualisme. » [L'expérience, par la suite, m'apprendra que cet individualisme est en même temps, par des voies qui me sont encore peu claires, la plus grande attention de l'« évolué. »] Il ne se sent jamais comme un moi seul devant les autres, seul devant soi. C'est à la fois sa supériorité et son infériorité. L'intimité, l'intériorité ne lui sont pas

connues. [Cela me semble plus vrai du Sénégalais que d'autres races.] Il est à chaque instant et dans chaque geste lié à toute une tradition, à toute une solidarité collective qui exige, de chacun de ses mouvements, un hommage. Jamais il ne cherche à courir une aventure personnelle, à se distinguer, à dépasser les autres : c'est pourquoi l'esprit bourgeois d'un côté, l'esprit d'aventure politique strictement individuel de l'autre lui sont étrangers. Si nos politiciens vous donnent un jour le sentiment contraire, c'est que vous prenez pour de l'arrivisme individuel ce qui n'est que du zèle collectif : au moment décisif, vous ne verrez personne se détacher de la solidarité noire. Le Noir cherche toujours à être en égalité avec l'égal, en réciprocité rigoureuse avec le prochain. Dans le rang commun. Le *navlé*, [55] l'égal, c'est son mot pour le prochain. On se déshonore quand on n'agit pas comme le navlé. Votre cousin donne-t-il de l'argent à un baptême, il faut donner une somme équivalente. Même si vous êtes pauvre. Votre voisin se fait-il tuer pour une cause, il faut vous faire tuer, comme lui. À la mobilisation de 1939, ceux qui n'étaient pas appelés quittaient le travail, allaient à la porte des casernes, attendre interminablement qu'on les mobilise à leur tour. Parfois, un adjudant leur criait qu'ils étaient des fainéants, qu'ils venaient pour se faire nourrir et ne pas travailler. Peut-être le Noir quitte-t-il un peu trop facilement le travail, ce n'est pas un saint. Mais il y avait aussi cette exigence profonde, que le Blanc ne comprenait pas, et fi prenait pour stupides ces regards étonnés qui lui répondaient. Cet hommage de réciprocité parfaite - car c'est un hommage, ce n'est pas un compte, comme dans le commerce bourgeois - vaut pour l'ennemi comme pour l'ami. Tel député noir connu élève à ses frais la fille de son adversaire. Pour la vengeance, oeil pour oeil, rien de plus.

« Telle est la clé, m'explique encore mon ami Diop, du loyalisme envers les Français. Ils nous ont rendu de grands services. Nous leur devons un service équivalent, quelles que soient nos vues sur l'avenir. Il eût été inconcevable chez nous que votre

débâcle, en 1940, nous incite à la révolte. Elle a été au contraire ressentie comme un affront personnel par chaque Africain. »

[56] Ainsi tous les sentiments du Noir sont-ils lestés hors de lui. Une grappe de réalités, d'obligations, d'amis, de cousins -parfois des forces occultes - se penchent à lui pour le sortir de lui-même, l'empêcher de se replier. C'est un homme religieux, ce n'est pas un homme intérieur. Religieux, non intérieur : voilà peut-être un chemin pour le comprendre : ce babil du regard et de la voix, qui nous le font trouver brillant, léger, extérieur, et cependant 'cet autre monde dans le regard... L'absence de réflexivité est aussi sa faiblesse. Elle le détourne des longs desseins : c'est elle, sans doute, jointe à la pauvreté de son pays, qui a dissipé sa culture sur les chemins qui y auraient consolidé une civilisation (je ne dis pas /a civilisation) : n'est-ce pas une des rares races qui n'ait pas senti le besoin de cet instrument de continuité et de retour, l'écriture ? Par elle, nous comprenons que le Noir se plie mieux que le Blanc à la polygamie, le lien conjugal, moins intériorisé, étant du même coup moins exclusif, moins sensible. Elle explique sa littérature, de conteurs plus que d'analystes, colorée plus que subtile. C'est à cause d'elle qu'il s'exprime si mal encore. Ce qu'il a à dire, il ne l'a pas encore dit, il ne sait pas encore le dire. Que le Blanc se méfie, quand il croit qu'il n'a rien à dire ! Il détache mal les causes, les idées, les fonctions, des hommes concrets et des buts concrets. Il ne lutte pas pour l'Émancipation de l'Afrique, pour le Marxisme, pour la Liberté. Mammadou milite pour avoir le droit de diriger un jour la succursale de la C.F.A.O. à Kindia. [57] Abdoulaye se donne à la personne de Lamine-Gueye <sup>1</sup> ou d'Houphouët. On est plus proche ici de la fidélité féodale que des perspectives occidentales modernes : l'impératif de l'idéologie, l'impersonnalité de la fonction, les définitions du Parti. Un

---

<sup>1</sup> Né au Soudan Français (Mali) d'une famille sénégalaise originaire de St Louis. Il fut le premier juriste noir de l'Afrique française et maire de Dakar en 1946. Il est mort en 1968 alors qu'il était président de l'Assemblée Nationale sénégalaise.

hasard a fait ce député, et cette colonie, communiste ou socialiste. Un hasard les intervertira, et ils resteront les mêmes. Pendant mon séjour, *Paris-Dakar* a annoncé que le groupe des députés coloniaux jusqu'ici réunis au M.U.R.F. et apparentés aux communistes prendrait désormais tel autre nom (que j'oublie) et siégerait à la droite du M.R.P. Ce stupéfiant avis semble s'être révélé faux. Mais il était publié en trois lignes, comme une nouvelle normale, et j'ai pu constater qu'il n'étonnait personne.

## Jeudi 13 mars.

Long entretien avec Richard Mollard, à l'I.F.A.N. L'Institut Français d'Afrique Noire est désormais, dans chaque capitale, l'âme de la colonie. Richard Mollard me met en main le livre d'un Belge : *Afrique, terre qui meurt*. Le géographe qu'il est ne croit pas en l'avenir de l'Afrique.

[58] « Il n'est pas de terre plus pauvre au monde, sur des milliers de kilomètres. Le peu que donne la nature, la nature le dévore. Allez dans la brousse, la nuit, et taisez-vous. Vous entendrez un immense et sourd crépitement. Toute l'Afrique mange. Par des millions de mandibules. Tout. L'engrais vert, les termites - on ne sait même pas encore ce que les termites en font, s'ils le mangent, l'enterrent, l'emportent, le décomposent : il disparaît. L'Afrique n'a pas de main-d'œuvre, et si demain on la multipliait, ce serait une autre catastrophe, l'Afrique ne saurait la nourrir. Le Noir enfin n'a pas de buts. La passion de découvrir, de forcer, de modifier la nature, la passion cartésienne et industrielle de l'Occident blanc lui est étrangère. Il suit, par contrainte ou entraînement. Mais le cœur n'y est pas. Voyez les femmes, au début de la matinée. Ne croyez pas qu'elles ont un plan de journée. Elles savent que des tâches viendront à leur

rencontre ; et elles les prennent au fur et à mesure de la rencontre. Ainsi vit l'Afrique... »

Ainsi vit-elle. Vie stérile, vie parasite de l'industriel univers ? - vie contemplative ? C'est tout le problème. Il n'est pas résolu. Les deux données du drame africain l'une économique, l'autre spirituelle, la misère massive d'un continent, sa conception de la durée, se tiennent étroitement.

Ah ! que chaque voyageur puisse éveiller l'Europe à la conscience de cette énorme tumeur de misère qui pend sous ses formes légères, cette tumeur puante, à l'odeur de suint, de terre, de crasse, de [59] maladie. Des milliers de kilomètres de désert, des milliers de kilomètres de forêts, des milliers de kilomètres de latérite - « la couleur et la fertilité de la brique », - une population massivement sou-salimée dès l'enfance, pas d'équipement, pas de routes, pas d'eau, pas de maisons. Cette misère, il est vrai est décorative, elle est bariolée, elle chatoie, elle porte -l'indécence ! - des bijoux en or, elle rayonne d'enfance, de malice. En la tutoyant, le Blanc se rassure à son sujet. Elle est institutionnelle et ethnographique. Alors il ne la voit plus. Mais suffira-t-il de la voir ? Peut-on espérer d'en sortir assez vite ? Les jeunes Noirs en attribuent la responsabilité à l'Europe. Certes, j'ai senti avec confusion nos carences et nos fautes. Mais supposons que les Européens eussent été, tous sans exception, des tuteurs généreux et désintéressés. L'équipement de cette énorme terre ingrate pour notre ère, dans l'état où les guerres modernes ont mis l'Europe, n'est-il pas encore une tâche trop gigantesque pour ses forces vives ? Cette colonisation vertueuse eût évité quelques scandales, mieux aménagé certaines possibilités : eût-elle donné à l'Afrique un visage très différent de celui que nous lui voyons ? Les Noirs eux-mêmes, sans colonisateurs, sans argent, sans machines, sans cadres, sans écoles, qu'eussent-ils fait de plus ? Le premier drame de l'Afrique, c'est le décalage des lignes de départ dans la lutte mondiale contre la misère. Il est probable, avec sa pauvreté naturelle, que la tâche titanesque de son

équipement ne deviendra possible [60] que le jour où le reste du monde cessera de s'épuiser en guerres et en budgets de guerre.

Mais alors monte une autre question. Équipement, à savoir industrie, production, rendement, lutte contre le temps et le gaspillage, tout ce système occidental de vie trouve-t-il ici une place ? Quel droit a-t-il de s'imposer à un pays dont le rythme spirituel paraît si différent ? « Le temps est la seule chose qui ne compte pas », dit un proverbe musulman. Il semble que de fait le temps intérieur de l'Africain, aujourd'hui du moins, soit accordé à un monde sans but, à une durée sans hâte, que son bonheur soit de se laisser couler au fil des jours, et non pas de brûler les espaces et les minutes. Qui nous autorise à lui imposer notre bonheur ? je ne vois qu'une réponse : la solidarité mondiale de l'humanité dans sa lutte contre la misère, et, malgré tous les anathèmes contre la technique, la coïncidence de fait entre l'espace qui a nourri l'essor technique, et celui qui a fait faire les progrès les plus décisifs, les plus universels, à la pensée, à la religion, à la cité. Mais si l'on ne peut laisser l'Afrique et sa durée nonchalante hors du circuit mondial, on ne peut non plus éluder la nécessité d'accorder le rythme imposé par l'Europe à la vie mondiale et le rythme africain. C'est ne rien résoudre que parler de paresse, et d'appeler le gendarme.

« Je ne quitterai pas Dakar sans aller à Médina. » J'ai tenu ma promesse. Je suis chez un notable, mais il occupe une pauvre maison que rien ne distingue.

[61] Médina, c'est d'abord, dans la rue, l'odeur du Noir. Vous avez la vôtre, votre odeur de Blancs, vous ne la sentez plus. Les Noirs disent que nous sentons le cadavre. Eux - elle est difficile à définir, cette odeur continentale, mais elle ne vous lâche pas, et ce soir, je la retrouverai sur mes mains. Il faut éliminer les odeurs diffuses d'huile de palme et de piment, et l'odeur poivrée des parfums indigènes. Elle se glisse par-dessous, odeur paysanne de terre et de sueur, avec on ne sait quelle très sourde et âcre essence tout au fond. À Médina, il y a en plus, autour d'elle, l'odeur universelle de la misère.

À la porte commence la gens. Vous allez voir Untel, oncle d'Untel. Mais quand entrez-vous « chez lui » ? Des enfants grouillent dans la courette, devant la porte ouverte. Celui-ci dort, nu, sur des nattes de bazar, contre le sol. Est-il de la maison ? On l'enjambe, personne ne s'en occupe. Les uns sortent, d'autres rentrent, annulent la frontière de la rue. À l'intérieur, des hommes, des femmes, un peu partout. Ils n'ont pas l'air de savoir très bien pourquoi ils sont là, ni d'avoir quelque chose de précis à y faire. S'ils le savent, ce n'est sûrement pas comme nous le saurions. Ils semblent suspendus dans l'air ambiant, ils ne viennent de nulle part, ne vont nulle part, ils doivent être liés à un système de densités et de pesanteurs dont la clé nous est inconnue. Ils sont plus nombreux encore aux murs, sur les photos : des tirailleurs, des mariés, des boubous et des vestons, des baigneurs de tous âges. Chaque Africain traîne [62] ainsi après soi une grappe imprécise de parents, de protégés, de pensionnaires, d'hôtes, qu'il entretient pour quelques jours, ou pour la vie selon un code de devoirs réglés et traditionnels, dont le premier est de beaucoup palabrer avec chacun d'eux

Mon hôte est un gros homme, malade et pesant. Il s'excuse de rester sur son divan, me fait un solennel discours. Pendant qu'il parle, les longues mains artistes, qui contrastent avec le corps massif, mais dont les doigts restent rigides comme des bâtons inarticulés, jouent fébrilement, maladroitement, l'une avec l'autre. Par terre, à même le plat et avec la main, nous mangeons le poisson mayonnaise, la salade pimenterée, la viande coupée aux patates douces, le riz au poisson, servis par des Vierges bourguignonnes, des Vierges noires, drapées, les deux tresses sombres piquées de boules d'or courbées en cornes de chaque côté du visage, se joignant en cimier par-dessus le front rond. Silencieuses, elles apportent, remportent les plats. Les hommes ne les regardent pas, ne leur disent pas un mot. Parfois ils leur tendent un plat vide par-dessus l'épaule, sans détourner la tête.

J'oubliais de dire que mon hôte est un abonné *d'Esprit*. Le dernier numéro est là, sur une table, à côté de quelques cailloux disposés en un dessin magique où les femmes, me dit-on, lisent l'avenir. Ainsi, parmi

tant de cousins et de protégés, les siècles se pressent-ils côte à côte dans la maison d'un Africain, pauvre et curieux, de Médina-la-Désolée.

[63]

## Rufisque, vendredi 14 mars.

*Petite patrie, tu es pour moi un quartier bâti face à la mer sur des collines brunes, un quartier aux baraques rouges et grises où des arbres se dressent, parmi les maisons claires. Quand je pense à toi, que d'images, que de douceur au sein de ma pensée.*

*Oui, je me souviens de naguère, de mon enfance plus pure que la farine du mil, plus ardente que les insectes des champs. La vie est belle, belle la lumière des sentiers où vibrait l'orchestre des métiers. Dans les cours les femmes pilaient le mil. La chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie. Je songeais au couscous mêlé de lait frais, le lait pur, le lait blanc des gourdes.*

*Oui, je me souviens d'autrefois, des douceurs vécues, du soleil clair qui m'enchantait, de l'école coranique. C'était une cour. Mais que vaste, pierreuse était cette cour avec son bentonnier touffu. Régnait sur nous un marabout paralytique, borgne et édenté, que nous appelions avec raison d'ailleurs, d'un nom à peu près pareil au nom « monstre ». Je me revois, avec mon petit pagne bleu, l'ardoise pesant sur mes cuisses demi nues. Je revois les gamines de mon âge dont la plupart sont aujourd'hui mariées. Je revois surtout nos randonnées à travers les filaoyers. Il y avait des luttes [64] terribles, où les corps s'enlaçaient, se meurtrissaient, où les plus habiles, les plus fortes, jetaient sans pitié leurs adversaires à terre. J'étais toujours dans le groupe vainqueur. Il y avait aussi des courses folles pour aller boire au*

*puits d'un vieux jardinier qui nous supportait mal, nous chassait sans cesse, nous venions troubler son travail.*

*Oui, je me souviens des douceurs vécues, des hivernages premiers de « ma vie sur terre ». L'eau mouillait la terre ; la terre sous mes pas s'enfonçait. Je courais, nue, sous les gouttes qui s'écrasaient sur mon dos. Quel enfant de ma race n'a senti cette joie, n'a point connu l'ivresse de boire l'eau qui tombe du ciel, de la sentir caresser la peau, glisser jusqu'aux mollets ? Les arbres frissonnaient de froid, les oiseaux, de peur. Mais moi, enfant terrible, je gambadais, malgré les appels menaçants de grand'mère qui a, de l'eau de pluie, une « sainte horreur », car c'est par une matinée pluvieuse qu'elle perdit ma mère.*

*Je me souviens d'autrefois, des jours de fête, des fêtes de Tabaski. Que vînt le matin ! J'allais laver les moutons de mon grand-père. J'adorais la viande grillée et chaude et poivrée, avec un peu de sel. Mes tantes avaient beau me chasser des cuisines et cacher les morceaux. Enfant rusée j'en trouvais toujours à griller, avec l'aide de grand-mère, bien sûr. Le soir, j'étais parée comme une reine. Les médailles d'or dans mes cheveux noirs tressés, les perles de corail brun à mon cou, des pieds [65] noircis au henné dans des babouches dorées, me voilà dans le quartier, à la recherche de compliments flatteurs.*

*Vers trois heures, il y avait tam-tam. Que d'émotion réveillent en moi ces danses où moi-même j'étais danseuse. Les sons retentissants des tabalas, non plus les « tabalas des balles » mais les tabalas de fêtes, mêlés aux chants cadencés, excitaient. Leste, souple, je m'élançais comme mes sœurs. Pouvoir étrange du tam-tam où la musique est mouvement, le mouvement de la musique. Le sang bouillonnait dans mes veines. Je sautais, dansais. Je sentais mon ventre qui saillait ou s'enfonçait dans mes reins... J'avais dix-huit ans et je criais : « Tam-tam, emporte-moi ! »*

*Puis un jour, vint mon père, vint l'école, et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison, mais ma tête est noire, mais mon sang inattaquable est resté « païen » dans mes veines civilisées et se révolte et « piaffe » aux sons des tam-tams noirs. Toujours, je veux danser, toujours danser, encore danser. Les souvenirs de ma petite patrie aujourd'hui cassée, façonnée, aplatie, transformée en une route qui mène à la boucherie de Dakar, les souvenirs de ma petite patrie font vibrer mon âme, plus que le doigt du diali la corde de son halem. Revivre un instant les douceurs vécues. Revivre la beauté ardente et forte qui n'est plus que souvenirs...*

[66] Telle fut l'enfance de Mariama Bâ<sup>2</sup>. Mariama Bâ est élève à l'École Normale de filles de Rufisque. On lui avait demandé, comme à ses camarades, de commenter, à l'aide de souvenirs personnels : « Combien j'ai douce souvenance - Du joli lieu de ma naissance. » Dans cette petite cour, trop petite, elles sont une centaine de tulipes noires, robes claires à carreaux bleus et blancs avec de larges épaulettes formant corolle autour des têtes crépues. Elles viennent de tous les points de la Fédération. Celles du Sud sont plus épaisses. Celles du Nord et les Dahoméennes ont les traits fins et de petits bustes menus. La plupart, comme Mariama, pilaient le mil dans leur enfance. Il n'est pas commode de dompter cette force sauvage. Il a fallu leur apprendre, un à un, chaque geste de la civilité. Chateaubriand et Molière concurrençaient difficilement la nonchalance coquette de l'Africaine. Deux fois par semaine, on passe des heures à diviser la tête en petits carrés, à former sur chacun une tresse en miniature, à l'entourer de cordonnet, et à les disposer ensemble de manière plus ou moins compliquée. On n'y met pas d'or, car le règlement... - mais on en rêve (et on

---

<sup>2</sup> Mounier révéla les talents d'une élève-institutrice qui devait écrire deux ouvrages par la suite : *Une si longue lettre* (Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, 1979) et *Chant écarlate* (Nouvelles Éditions Africaines, 1981).

en parle). La petite robe blanche et bleue semble avoir imposé un ordre raisonnable et calme sur ce très sage pensionnat. Mais vous avez bien lu : « Mon [67] sang inattaquable est demeuré pur, comme le soleil, pur, conservé de tout contact ». Du fond de l'âme noire, chaque jour, chez ces jeunes cloîtrées, des démons aimables ou violents viennent déconcerter l'élite des Fontenaysiennes qui s'attache à les élever. Il n'y a pas longtemps, une cabale se formait contre l'élève la plus douée, et l'accusait d'avoir « marabouté » (envoûté) le professeur pour obtenir les meilleures notes.

À la directrice, Mlle Paquet, très intimement liée aux Romain Rolland, et qui en porte la flamme apostolique, je dois une très curieuse expérience. Comme elle rejetait un à un, les trouvant tous au-dessus du niveau de ses élèves, les sujets de conférence que je lui proposais, j'aperçus dans ses rayons une anthologie de Péguy. Je lui offris de lire et de commenter quelques textes. La réussite fut étonnante. Sauf La Fontaine pour les contes d'animaux, rien ne rejoint plus aisément que Péguy la littérature orale du monde noir, avec cette manière de s'installer dans un temps sans fin, ces retours incessants du rythme sur lui-même, jusqu'aux malices qui fusent en éclair dans les failles du lyrisme. J'ai recommencé trois fois l'expérience avec le même bonheur.

Vingt kilomètres à travers la brousse. Une route bien africaine, ravinée, poussiéreuse, une voiture bien africaine, qui sonne la ferraille sur toutes ses faces. Les épineux bas et légers se pressent à perte de vue. Pas de couleurs, sauf quelques fleurs jaunâtres à peine apparentes sur les buissons. Un gris [68] poudreux, un peu livide, sur tout le passage. Les affreux baobabs (sans feuilles encore) font verrue sur cette misère. Tantôt épars, tantôt serrés, massifs sans puissance, ils évoquent l'effort barbare d'un jet de terre boueuse qui aurait voulu se faire arbre, et trop vite épuisé aurait à peine poussé quelques moignons de branches drôlement pointues, ridiculement courtes pour ce tronc gonflé, puis se serait affaissé, pétrifié, et couvert de cette peau d'éléphant flasque et calleuse qui le fige dans sa laideur. Par places, quelques fromagers posent sur la grisaille générale leur feuillage frais.

À vingt kilomètres de Rufisque, l'École normale de Sebikotane fait pendant à celle des jeunes filles, mais elle se tient à quelques degrés plus haut dans le niveau scolaire. Quatre promotions d'une centaine d'élèves en sortent chaque année instituteurs, élèves de l'École de médecine de Dakar, commis d'administration. On est ancien élève de Sebikotane, en A.O.F.<sup>3</sup>, un peu comme en France on est ancien élève de l'École normale supérieure.

Sur cinq cents hectares, dans un terrain abandonné jadis par l'armée et infesté de fièvres, les promotions successives ont tracé des routes, planté des dizaines de milliers d'arbres fruitiers, créé des jardins. Ils ne le feront plus. Un remarquable éducateur français pensa un jour, contre les habitudes livresques, que la première tâche, dans un pays agricole, est de susciter des élites paysannes. Il fit [69] multiplier ces « écoles rurales » que la France eût pu envier à l'Afrique, où l'apprentissage d'une agriculture rationnelle et le dégagement d'une culture paysanne devaient alterner avec la formation scolaire. C'était le bon sens même. Malheureusement, on a abusé par endroits, surmenant les élèves pour augmenter la rentabilité des terres. Les Noirs ne voient plus que ces abus. En accédant à la culture écrite, ils ont aussi une forte tendance à croire que toute autre culture est une culture au rabais. À la demande des élus noirs, nous sommes en train de supprimer l'école rurale d'Afrique, alors qu'il eût fallu l'étendre aux campagnes françaises. Et pour la remplacer par quoi, mes amis noirs ? Par la pire des incultures, par le bavardage pédant.

---

<sup>3</sup> Afrique Occidentale Française.

## Samedi 15 mars.

Médina, ville noire jumelle de Dakar, est plongée dès la tombée de la nuit dans une obscurité totale, faute d'éclairage. Elle s'éveille cependant deux soirs par semaine, le samedi et le dimanche. Des feux follets courent le long des rues - les longues flammes jaunes des lampes à huile, si laineuses, si agitées sous le vent, que leur danse masque autant qu'elle éclaire les innombrables petits marchands, accroupis à leur éventaire large comme un banc ou sous [70] un portique de bambous, vendant les misérables luxes du pauvre. Le rythme sec des tam-tams sort de quelques cases. Tranchant sur les mesures et sur la nuit, la villa d'un marabout est violemment illuminée comme une scène. Dans le carré de lumière s'agite un remous de fidèles qui, d'une voix aigre, écorchent religieusement le silence.

## Saint-Louis, 16-17 mars.

La route de Dakar à Saint-Louis ne garde pas longtemps l'allure qu'on lui voit encore aux approches de la ville, entre les longs cheveux verts des filaos. Après Sebikotane, règnent l'ornière, la poussière, et, aux meilleurs endroits, la surface en « tôle ondulée » que prend la chaussée africaine sous les vibrations des charrois. Avec le climat d'ici, une route à l'européenne, pour ne pas fondre chaque année sous les pluies, coûterait 4 millions au kilomètre. Quand on critique l'oeuvre africaine, il faut toujours chiffrer ses désirs ou ses indignations. Aussi, dans les meilleures voitures des Gouvernements, tout déplacement se calcule en Afrique sur la moyenne de 40 à l'heure.

Poussière blanche, poussière rouge : contre le vent, la brousse épineuse garde sa vague couleur végétale ; sous le vent, elle est, selon les revêtements de la route, poudrée de craie ou de feu. Quelques [71]

oasis de verdure : les lourds vergers de mangues, les rôniers, avec leurs troncs en cigares et leurs courtes palmes ébouriffées et jetées vers la mer, comme si la tempête s'était figée sur elles en pleine bourrasque. De gros villages de paillotes entourés de leur muraille de nattes marquent des zones de culture. Sans cesse, des rats palmistes coupent la route, affolés, leur longue queue grise d'écureuils toute raide derrière eux. À mesure que le soir tombe, les bêtes lèvent. Cette nature ingrate prodigue en abondance animale ce qu'elle refuse en fraîcheur végétale. Des oiseaux innombrables montent de terre dans le crépuscule, des tourterelles grises des sables, les volées de mange-mil, les familles de perdreaux et les gros charognards, fruits monstrueux dans les arbres trop courts. Tous les trois ou quatre kilomètres, une maisonnette a été construite par les Ponts et Chaussées pour les cantonniers noirs au travail : régulièrement, ils ont dressé dans la cour des paillotes, et reconstitué le carré familial autour du cadeau inemployé de l'homme blanc. Un Noir est assis en plein milieu de la route, les jambes raides devant lui. Le chauffeur klaxonne de loin, sans ralentir. L'autre regarde, ne bouge pas un orteil. Il faut le contourner d'un brusque coup de volant. Deux images d'un univers qui ne cède pas.

À mesure qu'on approche de Saint-Louis, de longues plaques de sable nu succèdent à la brousse ; elles donnent je ne sais quoi de frais au paysage, au sortir du baobab et de l'épine. La [72] chaleur suffocante de l'après-midi s'est apaisée. De larges marigots paraissent ; leur eau claire, légèrement ridée, annonce un pays plus doux.

Saint-Louis s'allonge sur une île entre le fleuve Sénégal et la mer. On l'aborde par un pont de fer, destiné à l'Indochine, détourné parce qu'il était trop court pour son premier usage. La vieille ville historique dépérit lentement sur ses richesses passées. Mais que de charme, à côté de l'administrative Dakar ! Un air de Portugal passe sur les grands balcons de bois qui font le tour des maisons sous les toits débordants. Un air de petite province sur ces échoppes sans vitrines, dont on distingue mal l'office du dehors ; les grands magasins eux-mêmes s'annoncent à peine sur la rue. Je m'approche au hasard :

SIDI GUEYE  
MAÎTRE OUVRIER PRINCIPAL  
RÉPARATEUR

- Quittez votre soulier. Le maître répare sur le champ. Ville noire surtout, où la rue est possédée par les Noirs, par ces grands garçons nonchalants qui peut-être travaillent, peut-être musardent, par ces femmes distraites, par les Maures descendus vers le Sud, bronzés, secs, avec des barbiches grises, d'énormes turbans bleus, royaux et crasseux, et dans les yeux une lueur de fanatisme et d'énergie si différente de la tristesse chantante des Noirs. La [73] plupart portent sur la tête la lourdealebasse jaune, pleine de mil, de provisions ou de linge humide. Il y a des mots qui ne peuvent se transplanter. « Courbé sous le poids », « courbé sur le travail » ne sont pas des images africaines. Le poids redresse, ici. Cette manière de porter sur la tête donne à toute l'Afrique son pas glissant, somptueux, nonchalant et précautionneux tout à la fois, aux hommes cette tension élastique, aux femmes ce buste orgueilleux Chacune, même sans autre charge que les petites boules d'or dans les cheveux savants, s'avance au fil des rues comme une frégate rentre au port, lourde des souvenirs d'un long voyage et de la lassitude des retours. Cette impression d'isolement royal et de paresse hautaine s'accroît ici : dans cette ville qui lui appartient de longue tradition historique, le Noir ne regarde pas l'Européen. Il semble glisser à ses côtés dans son rêve séculaire.

Légerement posé sur ce tintamarre de couleurs et de voix, un ordre classique, la grille des rues strictement quadrillées comme à Versailles ou à New-York. Elle s'arrête au bord du fleuve. Là, par le pont, la foule des porteuses coule vers le marché indigène. On vend moins dans ces halles qu'on ne fabrique. Une armée rangée de machines à coudre pique des boubous devant une arrière-garde de savetiers. Des chants ou des gémissements sortent d'un groupe d'hommes qui tournent en rond, la tête dans les mains, l'air absent et las. On ne sait pas très bien s'ils

profèrent des prières, des cris de douleur ou des [74] gestes de fous. Je le saurai plus tard : ce sont des griots qui chantent pour de l'argent. Ils chantent le mari qui n'achète pas assez de boubous à ses femmes ; demain, desséché de honte, l'homme désigné par allusions savantes devra porter chez les marchands d'étoffe ce que la femme n'aura pas dépensé aujourd'hui pour payer les griots vengeurs...

À Saint-Louis, les siècles restent en place, à peine bousculés par les siècles qui suivent. Allez errer aux bords de la ville, sur les rives du Sénégal. C'est là qu'abordèrent les premiers voyageurs. À nos regards comme aux leurs, la rive qui est au-delà de l'eau n'offre encore qu'une bande de verdure monotone où se balancent les palmiers, sans arrière-plan. L'Afrique, rebelle et dormeuse, refuse de délivrer un autre secret que cette mince ligne de terre et de palmes, étroite, ironique comme des lèvres fermées. La ville bruyante et colorée semble placée sur cette côte pour distraire l'arrivant, le détourner de s'enfoncer plus avant. Sa verve cependant, de temps à autre, se déchire brusquement sur une image d'éternité, bouleversante, qui dans l'espace d'un éclair projette une silhouette sénégalaise sur un profil de Tanagra ou fait apparaître, sur un marigot aux berges douces, la douceur d'un marais de Saintonge. Telle, hier soir sur la route, contre le ciel nu mouillé de ses dernières lueurs, cette porteuse dealebasse. Drapée de bleu passé, son bambin vêtu de rouge fraise avec de grandes chamarrures dorées était plaqué entre [75] ses jambes, et l'étoffe bleue flottait doucement autour de lui, sous le vent du soir. Le visage de la mère était aussi jeune que celui de l'enfant, une peau de satin, un sourire étonné, quelques ors faisant valoir les ombres douces du visage. Les deux bras s'élevaient vers laalebasse, au-dessus de la tête, et la ligne qui les soulevait depuis les jeunes hanches était parfaite comme un geste sacré. Un bracelet d'ivoire à chaque poignet coupait et soutenait à la fois le jet noir des bras offerts à ce soleil tronqué, cuivré par le couchant, que la femme portait sur la tête comme font les déesses.

Le Sénégal a aujourd'hui un gouverneur intérimaire de couleur, un Martiniquais, M. Wilcord. Il y a au moins autant de Martiniquais que d'Africains dans les postes supérieurs ou les situations libérales, en

A.O.F. Les Africains sont fiers de la facilité avec laquelle y accèdent leurs frères des Îles, avec peut-être une pointe d'amertume de se voir, chez eux, préférer d'autres hommes de couleur.

Nous sommes, dans toute cette partie nord du Sénégal, en plein pays d'Islam. Saint-Louis abrite aussi le gouverneur de Mauritanie, qui n'a pas de ville sur son territoire. Les eaux de la foi islamique, comme celles de la foi chrétienne, sont des eaux mêlées en pays noir. Tous les degrés d'impureté, du musulman fétichisant au fétichiste islamisant. Quelques marabouts sont vraiment religieux, beaucoup exploitent l'argent des fidèles, en concurrence avec les griots, qui ruinent la jeunesse. Certains [76] administrateurs ont pris appui sur les grands marabouts pour conquérir moralement le pays. Aujourd'hui encore, le plus marquant d'entre eux, Seydou Nourou Tall, vert comme un jeune homme, à soixante-dix ans, parcourt l'A.O.F. au service de la France. Discuté dans les villes, il est très écouté dans la brousse. Il a la réputation d'avoir écrit beaucoup de livres ; lui-même parle de cinquante, me dit-on, mais on ne sait pas bien... C'est le petit-fils de l'irréductible El Hadj Omar, âme de la résistance à la conquête, qui doit en frémir de sa tombe. Pourtant, dans l'ensemble, l'Islam apparaît, pour le monde noir, comme un facteur d'immobilité et de régression. Le mépris qu'il voue à la femme l'entretient dans cette nonchalance coquette et cancanière où elle vit ici.

Je n'ai pas cherché le palmier de Loti. Entre nous, les experts hésitent à son sujet. Un beau jour, un homme énergique décidera, et bientôt après, plus personne ne doutera.

L'insolence est ici représentée par les charognards. De temps à autre tombe du ciel, sous leur passage, une tête ou une queue de poisson, résidu d'un repas, lâché au hasard. Dans la cour du lycée, ils viennent enlever les mouchoirs de tête des cuisinières. On a vu l'un d'eux passer un jour avec un guidon de bicyclette dans le bec. L'homme n'a pas encore, en Afrique, refoulé l'animal aussi bien qu'en Europe. La poudre D.D.T. aura-t-elle raison du cafard africain, double du nôtre ? Mais qui refoulera les termites ? Ce [77] professeur avait laissé ouverte chez lui une caisse de beaux livres pendant les vacances d'été : au retour, il

retrouva deux petits tas de terre rouge. Il y a aussi de petites bêtes qui adorent la colle des dos. Monter et conserver une bibliothèque en Afrique est un problème moins culturel que biologique...

## Mardi 18 mars.

Du passé, il faut bien faire maintenant un saut vers l'avenir. L'avenir, c'est Richard Toll <sup>4</sup>. Richard Toll, le champ de Richard, les Noirs ont donné ce nom aux terres d'un administrateur aujourd'hui oublié. Richard Toll, c'est la grande pensée du Sénégal. Quand on arrive quelque part sur les berges du fleuve, en venant de la brousse, on ressent le choc de l'absurde. On vient de traverser des kilomètres de terre brûlée, poussiéreuse, épineuse, et brusquement, on débouche sur un fleuve royal où la Loire tiendrait trois fois en cette saison sèche (pendant les pluies, il déborde sur 40 kilomètres de large) - un fleuve royal, somptueux, inutile. On dirait volontiers : magnifique d'inutilité. Qui ne voit pas tout espace africain sous l'angle du gain [78] possible goûte l'ironie puissante de ce dieu que les hommes menus à casque blanc n'ont encore pu plier à un destin raisonnable. Mais la misère noire, toute proche, interdit ces sentiments de luxe. Naguère, le gouverneur général Peltier a songé à dompter cette force. Le premier barrage, à Richard Toll, serait fini si l'on n'attendait encore les bois de coffrage et les pompes. Cent-vingt hectares de rizières sont installés depuis l'an dernier. Ils seront bientôt 6.000 hectares, plus lointainement 50.000. Le directeur des travaux nous a menés vers sa première

---

<sup>4</sup> Richard-Toll est une petite ville à mi-chemin entre Saint-Louis et Podor au Sénégal. Son nom provient d'un certain M. Richard, horticulteur français, qui y créa une exploitation agricole dans la première moitié du XIXe siècle, et du mot « Tell » signifiant « jardin » en wolof Le projet agricole de M. Richard fut relancé en 1932 et l'on encouragea la culture du coton puis du riz et de la canne à sucre.

récolte de riz - quelques centaines de sacs - avec la fierté timide d'une mère qui présente son premier enfant.

Une vallée, chez nous, évoque une forme que l'œil embrasse. Mais ne cherchez pas les « bords » de la vallée du Sénégal : la limite est une notion étrangère en Afrique. Partis à l'aube de Saint-Louis, nous traversons cette brousse rase qui fut, ou sera, terre à arachide. Un jour, quand un champ sera épuisé, les indigènes allumeront un peu plus loin le classique feu de brousse. Tout brûlera : épines, arbres, reptiles. Les cendres feront engrais. On arrachera les souches, avec un peu de terre arable. En peu d'années, le vent d'Est, malgré l'arachide, finira de décaper le mince épiderme de terre, privé de son abri végétal. Il restera du sable, et l'on recommencera plus loin. Jusqu'à ce que le fleuve se soumette, le Sénégal est ainsi étouffé entre deux pauvretés : la [79] pauvreté épineuse d'avant et -la pauvreté sablonneuse d'après.

Le lion fréquente ces terres désolées, couples sédentaires, couples voyageurs qui remontent au Sud. Mais il faut être franc avec ces histoires de fauves. J'ai passé deux mois en Afrique. Ma fille pendant ce temps a vu des lions au cirque Amar. J'ai bien dû lui avouer qu'elle avait sur moi cette supériorité. N'en croyez pas les cartes Michelin. La faune africaine se compose essentiellement de poulets, de chats, de cochons, de tourterelles et de machines à coudre. Les petits cochons noirs qui errent sur les routes servent à identifier les pays non musulmans, et les chauffeurs noirs les écrasent en série. Les machines à coudre habitent le pas des portes et caquètent interminablement au long des rues. Les tendres tourterelles des sables offrent, aux yeux déchirés d'épines, la caresse de leur dos gris-bleu comme un regard de jeune fille. Quant aux histoires de chasse, la mode, depuis Tartarin, a fait demi-tour. Les lions se rencontrent à la promenade, ils tournent la tête d'un air las, clignent deux fois vers le passant, et reprennent leur marche sans hâte à travers la brousse. Par malheur pour les imaginations héroïques, cette version est de beaucoup la plus vraie : les fauves (sauf le buffle) n'attaquent l'homme qu'exceptionnellement, après avoir été déjà attaqués et blessés, ou quand ils sont affamés, ce qui est rare dans l'opulente Afrique.

[80] Quand on approche du fleuve, la brousse cède insensiblement à des terres brunes, marécageuses, coupées de marigots dont les frissons argentés sont le dernier vestige des grands débordements de la saison des pluies. Par moment, on aperçoit un serpentement sombre : c'est le fleuve et sa haie d'arbres verts.

Voici Rosso, « porte de Mauritanie ». Pour que l'on comprenne bien, il y a en effet une porte, érigée il y a deux ans, avec des croix de Lorraine, en pierre ocre parce que ça fait africain, et sur laquelle il est écrit : Porte de Mauritanie. Y a-t-il encore un touriste buté qui ne soit pas ému ? Le voyageur du Sénégal ne coupe plus, désormais, au voyage de Rosso. Il touche là son petit ticket de Mauritanie, comme le villégiateur des Pyrénées va goûter deux cuillerées d'Espagne à Fontarabie. Il se sent un peu ridicule. Pourtant, le large fleuve, qu'il faut traverser en pirogue au ras de l'eau, donne quelque mystère à cette opération touristique. Le marché sonne d'une animation étrange, inquiétante. Je comprends bientôt pourquoi : il n'y a rien derrière ce village avancé. Son tumulte, sa gaieté se détachent sur fond de désert. Là, derrière ces murs, commence la vaste solitude, et cette animation, c'est la fête sociale des solitaires bleus, les solitaires bleus des sables, venus acheter les fruits, les nouvelles et les étoffes du Sud. Ils apportent dans leurs plis empesés d'indigo, avec la crasse des paysans sans eau, une sorte de noblesse ascétique et somptueuse. Je [81] n'oublierai pas ce regard chargé de curiosité affectueuse, d'étonnement religieux, de sympathie familière et infiniment distante qu'attacha longuement sur moi un vieux Maure creusé de rides à travers la barbiche rare. Quelques regards d'hommes ou de femmes nous poursuivent ainsi toute notre vie plus obstinément que des problèmes, plus fidèlement que des amis, et les visages qu'ils ont éclairés s'effacent dans le souvenir, qu'ils gardent encore leur fascinante présence et la force mystérieuse de leur appel.

Si vous voulez comprendre la première Afrique, celle qui n'est plus, ne sera plus, allez dans cette aile du Gouvernement, construite et aménagée par Faidherbe en 1860. Vous y trouverez, contre les lambris de bois. sombre, la permanence de la grande bourgeoisie provinciale,

transportant ses salons avec elle dans ses bases d'aventure. Vous y verrez surtout, au mur d'honneur, un crayon ubuesque : Faidherbe lui-même, trogne hargneuse, ahurie, le képi trop plat sur des pommettes trop larges, la visière en bataille, l'oeil blanc jeté de côté derrière les étroites lunettes de fer - solitaire difforme qui a foncé en Afrique, droit vers sa solitude.

Je confronte avec l'expérience d'un ethnographe, M. Duchemin, mes premières impressions sur le monde Noir.

Les Africains ont vécu un équilibre de vie avant de connaître les Blancs. Ils en découvriront un autre le jour où se sera formée, par des voies [82] encore imprévisibles, la civilisation eurafricaine. Le drame des générations intermédiaires qui vivent sous nos yeux est que, déjà déprises de l'Afrique historique, inadaptées à l'Europe blanche, attirées par elle et repoussées par ses mépris, elles restent irrémédiablement des générations déchirées. Les colons parlent très vite de l'orgueil du Noir, de sa suffisance, de son racisme à rebours. Ce qu'ils ne voient pas, c'est que cet orgueil, ce racisme, nous les avons cultivés, comme l'orgueil et le racisme juifs, par notre propre vanité raciale. Derrière ces réactions de supériorité puérile, frémit et implore un profond complexe d'infériorité. La plupart des Noirs ont honte d'être noirs, une honte secrète qu'ils ne font pas leur, mais qui hante jusqu'à leur fierté. Nous leur avons donné cette honte. Nous avons le devoir de la leur enlever. Mais elle existe. Le grand orgueil des Peuhls, c'est d'avoir des ancêtres « aux oreilles rouges » (ce qui frappe les Noirs, ce n'est pas que nous ayons le visage pâle, mais les oreilles rouges). Il règne entre Africains toute une hiérarchie chuchotée des diverses nuances de noir, avec une aristocratie des clairs. Un métis arrive difficilement à se considérer comme Noir : tel d'entre eux s'étonnait d'être refusé à un bal réservé aux Européens. Le respect pour le Blanc garde encore des formes ingénues. Un gouverneur ayant donné une réception dans ses jardins, des centaines de Noirs, dont quelques fortes têtes, étaient venus coller les yeux aux clôtures des jardins. Et comme on [83] leur demandait pourquoi : « Tu comprends, tant de Blancs avec leur joli nez droit et leur belle robe, c'est grande fête

jolie. » J'ai souvent surpris un Noir à penser devant moi qu'il était Noir, au moment où je l'avais totalement oublié. Lui était persuadé que j'y pensais, fût-ce avec sympathie. Ce n'est que lentement que se dissipent ces admirations imméritées et ces timidités excessives, avec leur cortège de réactions compensatrices. Cela dépend un peu de nous, de nos attitudes.

Rien ne serait plus sot que d'idéaliser le Noir, en réaction. Il faut d'abord refuser de dire : le Noir, le Blanc. Il y a des points où beaucoup de Noirs sont incontestablement supérieurs à beaucoup de Blancs. Il y en a d'autres où les Blancs dominent sans doute possible. Il ne faut pas mesurer chacun d'eux à la civilisation de l'autre, on ne compte pas les pommes avec des heures. L'Afrique nous oblige, comme le fou, comme le génie, comme l'étranger, à sortir de nos manières de penser, de sentir, d'agir. Il faut d'abord la saisir comme unité spirituelle avant de vouloir la conduire à l'école.

Elle est encore incroyablement vivante et rebelle, là même où nous la croyons assimilée. Je pourrais raconter cent histoires. Au lycée de X..., un élève se noie : personne ne veut le sauver : les génies de l'eau le réclament, puisqu'il pique ; une femme se lève sur-le-champ, et s'accuse de l'avoir ensorcelé. Dans une autre école, une jeune fille arrive un jour, une tourterelle inanimée au creux des mains, en criant : « Ma [84] soeur est morte ! Ma soeur est morte ! - Pourquoi cries-tu cela ? Qui te l'a dit ? - Mais cette tourterelle, c'est ma soeur ! » Un moment après, la tourterelle revient à elle. On téléphone au village, pour rassurer l'enfant : malheureusement pour l'assurance du Blanc, la soeur avait été effectivement malade. Un jeune collaborateur noir de l'I.F.A.N., à l'un de ses directeurs qui lui demandait s'il irait dans son pays à la recherche des lieux sacrés, répondait : « Avec vous, oui, mais seul, je n'oserais pas. » Un camion s'écrase contre un arbre, un autre ébranle un pilier en marche arrière dans le garage. Dans les deux cas, les chauffeurs, des chauffeurs expérimentés, affirment que l'arbre et le pilier se sont déplacés pour heurter la voiture (sous l'influence, pensent-ils sans le dire, d'un envoûtement).

Sur cette terre chargée des plus vieux rêves humains, nous avons plaqué un réseau de villes, d'écoles, de commerce et de raison. Mais par cent déchirures les vieux rêves ressortent. Barbarie ? À mesure que j'entendais ces histoires africaines, je les sentais mûrir les unes par les autres et s'organiser en moi dans une sorte d'univers exigeant, en même temps qu'elles perdaient de ce pittoresque qui en masque si facilement la signification. Bien des fois, en les écoutant, me revenaient les réflexions de Bergson, à propos d'un homme écrasé sous un rocher : « Qu'on y regarde de près : on verra que ce que le primitif explique par une cause « surnaturelle », ce n'est pas l'effet physique, c'est sa *signification* [85] *humaine* c'est son importance pour l'homme, et plus particulièrement, pour un certain homme déterminé, celui que la pierre écrase. Il n'y a rien d'illogique, ni par conséquent de « prélogique », ni même qui témoigne d'une « imperméabilité à l'expérience », dans la croyance qu'une cause doit être proportionnée à son effet, et qu'une fois constatées la fêlure du rocher, la direction et la violence du vent - choses purement physiques et insoucieuses de l'humanité - il reste à expliquer ce fait, capital pour nous, qu'est la mort d'un homme. » Qu'il y ait, selon les termes de Bergson, dans les explications magiques, « un grossissement, un épaississement, quelque chose enfin de caricatural », il ne fait aucun doute. Mais la réaction suffisante du rationalisme européen se ferme à l'avance les révélations africaines susceptibles, au moins par provocation, d'enrichir notre surface de contact avec l'univers, et les possibilités de trouver les points où se greffent l'une sur l'autre deux civilisations qui désormais ne peuvent plus se développer en aire fermée.

Abandonnant l'attitude de pur et simple refus qui la rejette dans le « prélogisme », pouvons-nous essayer de coïncider avec la conscience magique jusqu'à connaître sa structure exacte ? Il semble qu'elle subisse aujourd'hui - par déchéance interne ? par les contacts extérieurs ? - une profonde dégradation. Pour D..., que j'interroge à ce propos, on peut actuellement y discerner trois niveaux. Quelques-uns, deux, trois hommes par cercle, [86] savent pourquoi ils croient, et l'expliquent. Un degré au-dessous, on rencontre ceux qui savent les

manipulations et les formules de l'acte magique, les observent minutieusement, croient fortement à la réalité d'une opération mystique, mais ne savent en aucune façon en rendre compte. Enfin, au dernier degré, *et c'est le plus grand nombre*, la foule de ceux qui achètent le gri-gri tout monté, et comptent sur son efficacité automatique. Cette matérialisation de la croyance magique explique qu'elle puisse survivre souterrainement à un autre continu religieux, chez les convertis musulmans ou chrétiens.

Le cas intéressant est évidemment celui des vrais croyants fétichistes, les féticheurs par exemple. Bergson le notait déjà après Lévy-Brühl, leur conscience empirique et même technique n'est pas atteinte par la conscience magique, elles coexistent sur deux plans. Le chasseur le plus persuadé qu'il ne tuera pas de gibier sans porter avec lui un fragment de peau de l'animal qu'il désire atteindre, n'en a pas moins une technique précise de la poursuite et du tir. C'est pourquoi la conscience magique peut, chez nos chauffeurs de camions accidentés, par exemple, subsister si longtemps au progrès de la conscience technique, dont on pourrait croire qu'elle la refoule automatiquement. Nous touchons certainement ici un des aspects de cette « mauvaise foi » qui n'en est pas une, de cette « duplicité » qui n'est double que pour le spectateur, et qui nous apparaît aujourd'hui [87] comme une structure élémentaire de toute conscience en mouvement. Prenons deux exemples.

Quelque part, un vol est commis, un homme soupçonné. On décide de le faire jurer sur une pierre sacrée : le génie doit le punir dans un bref délai s'il parjure. Il nie : quatre jours après, il meurt. Les autorités du village soupçonnaient la famille de receler les objets volés. On fait jurer le second des suspects : il meurt peu après. Un troisième de même. Il a fallu que l'administrateur vînt demander au féticheur, en termes suffisamment pressants, de prier le génie qu'il veuille bien cesser l'hécatombe.

Ailleurs, dans un village, l'administration voulait creuser un puits. Consulté, le féticheur déclare qu'on doit interroger l'esprit du lieu par le sacrifice d'un poulet. Au fond de lui-même, traditionaliste, il est

contre. Aussi bien, le génie refuse. On passe outre. Le premier qui commence le travail meurt, piqué la nuit par un serpent. Le deuxième meurt, sans doute empoisonné. Il a fallu négocier avec le féticheur, élever la voix : le poulet sacré finit par dire oui.

Que s'était-il passé dans les deux cas ? Que se passe-t-il dans les cas semblables ? Car il n'est pas contestable - ce qui entretient la croyance publique - que très souvent les règles du clan sont suivies de ces sanctions « surnaturelles ». Dans beaucoup de cas, l'accusé s'est lui-même, souterrainement jugé et sanctionné. Le Noir est très « nerveux » ; son organisme - beaucoup plus que nos organismes européens, protégés, rationalisés, [88] isolés du monde par les assurances même de notre raison - est en communication organique avec le milieu, biologique ou social ; il croit fortement que la violation des lois sacrées doit entraîner pour lui la maladie ou la mort ; par une opération profonde, qui est plus que la peur, plus que la soumission fataliste ou l'anticipation émotive, il se laisse positivement mourir. Il y a là un pouvoir de la croyance sur l'organisme, qui joue aussi dans les guérisons magiques, et qu'atrophie notre type de civilisation. Rien, dans ce cas, qui soit susceptible de compliquer la conscience du féticheur ; l'automatisme de la sanction ne peut au contraire que le confirmer dans son pouvoir. Mais dans d'autres cas, non moins nombreux, c'est le féticheur lui-même qui, par une habileté séculièrement accumulée et transmise, lâche le serpent qui piquera le suspect, empoisonne sa nourriture, etc... C'est sans doute ce qui s'est passé dans les deux exemples cités, l'enquête en a donné la conviction morale. Le voilà bien, dirons-nous, convaincu, sur le fait, d'hypocrisie ? Point du tout. Pour qu'il y ait duplicité, il faudrait que le féticheur distinguât, selon nos concepts aux limites tranchées, entre la volonté du génie et sa propre initiative. Or, au moment où il réalise la volonté ou la colère du génie, il se fond si totalement avec elle qu'il n'a pas la conscience d'un ordre et d'une exécution, mais d'un tout indissociable où il est inclus. Le féticheur se distingue en effet radicalement du sorcier et du [89] devin : ces deux derniers ont un don personnel, reçu de la divinité, mais distinct d'elle aussi bien que de l'individu-support. Le féticheur n'est rien en lui-

même, il n'a pas un don humain rare, mais le don intérieur du génie, il parle en lui et de lui, on dirait presque : il est un homme de dieu. Le dieu agit quand il agit comme, pour les Juifs, Dieu lui-même parlait sur la langue des prophètes.

À côté de cette ouverture religieuse à l'univers, il faut parler de l'ouverture religieuse du Noir à l'homme, qui s'exprime par son émouvante hospitalité. Vous pouvez parcourir l'Afrique d'un bout à l'autre ; dès que vous avez mis en confiance, vous êtes royalement reçu. Le notable quitte sa case pour vous la donner. Chez les peuples pasteurs, on tue au moins un mouton : le refuser serait une offense grave. Parfois on offre un bœuf. Pour un Noir, m'expliquait l'un d'eux, la rencontre d'un autre homme est une sorte de mystère sacré, même s'il le croise simplement sur sa route. Il le salue de la formule de paix. Je revois notre guide sur la porte d'un camarade de village. Par questions et réponses très brèves, d'un air distrait, la tête à demi tournée, comme on satisfait un rite important et habituel, l'hôte interrogeait le visiteur sur les principaux membres de sa famille et de son village. Le ton était celui de la litanie, rapide, mais sans hâte. Le tout dura bien une minute : l'hommage d'homme à homme fait partie des actes essentiels que l'on ne resserre pas.

[90]

## Freetown, jeudi 20 mars.

La nuit a laissé derrière elle un bouchon de nuages. Il se disloque sur cette légère forêt de Guinée où s'enfoncent, loin dans les terres, les lèvres de sable humide des grands estuaires anonymes. Nous volons depuis ce matin 5 heures.

Escale à Freetown. Aux deux tiers de la piste, l'appareil pivote brusquement. Quelques secousses, craquement, frottement général. Une petite roue, droite sur le sol, s'éloigne si sagement de notre nacelle en dérive qu'elle semble exécuter une mission. Nous comprenons

qu'elle nous quitte. Le vieux Junker s'immobilise. Il est mort. Il semble maintenant plaqué à terre par une main puissante, les ailes repliées comme celles d'un martinet malade, montrant en dessous des entrailles déchirées. La famille parle autour du mort comme on parle d'un mort. Il était bien vieux, il avait fait son temps. Jamais un accident, sauf cette faiblesse, il y a quinze jours, qui déjà annonçait... En mourant, il a encore pensé aux autres, il a eu la délicatesse de ne pas prendre feu.

Voici quatorze Français condamnés à une escale indéterminée dans une colonie anglaise. Nous lisons le nom du terrain : Waterloo. Isolé de tout. [91] Pour meubler les environs, un poteau hérissé de planchettes annonce : « New York : 3.500 km. Moscou... (Tiens, Moscou est plus près que New York. Frisson stratégique)... Queenstown... Changhaï... Paris... »

Des taxis nous emmènent bientôt à Freetown, à 45 km. C'est la distance moyenne entre les aérodromes et les villes de ces pays de forêt. Une route ahurissante. Superbement goudronnée, elle semble avoir été jetée sur l'ancienne piste, elle fonce à travers tout, s'agrémente de pentes à 45° piquant sur un petit pont sans parapet où s'amorce un tournant suivi d'un coude aveugle. Le paysage est plantureux, avec de très belles cases. Certaines, en terre rouge, cernées d'un portique qui repose par des pieux nus sur un petit mur, évoquent déjà plus que des cases. Elles sont mêlées aux sévères bungalows anglais. Les villes coloniales françaises sont claires comme les étalages de nos libraires. Les anglaises ont je ne sais quoi, comme leurs librairies, de plus sombre et de plus haut en couleurs. La densité des gens, la qualité des cases, la prédominance des costumes à l'européenne indiquent un pays de vieille pénétration. Curieuse ville : X and C° ; Y and C° ; Z and K Ltd. Il n'y a le long des rues que des marchands de ceci et des comptoirs de cela. Seul un fromager géant, à un carrefour, reste massivement désintéressé, avec son tronc qui coule comme du camembert. Je flâne au hasard des pentes. Au bout d'une demi-heure, j'ai [92] compris pourquoi ces regards étonnés, gouailleurs, ahuris, poliment ironiques : insensiblement, j'ai atteint le cœur de la ville noire. Un Anglais ne fait pas

cela. Plus libéral que nous avec les droits de l'indigène, il ne sort jamais de son quartier. Je dois battre en retraite dans cette marée montante de regards déconcertés. J'ai l'impression de commettre une insolence.

## Vendredi 21 mars.

Ce sifflement qui m'a réveillé ce matin à la place du boy (il a évidemment oublié, ou négligé de le faire) ne ressemblait à rien que je connaisse. Quel oiseau ?... Son étrangeté donne le ton pour de longues minutes au paysage. Je suis au transit camp, à flanc de montagne. Par la porte de ma chambre ouverte sur le verger de papayes, de bananes et de mangues, passe une fraîcheur timide. Loin derrière les arbres, on entend plus qu'on ne voit un défilé de barmen, tête noire et veste blanche, scandant un chant de marche. Sous le foisonnement lancéolé de feuillage, les jeunes mangues pendent, blêmes fils à plomb, au bout de leur tige. Au papayer couché au sol, qui ne tient plus qu'à des radicelles, poussent de vigoureux rejetons comme s'il était en pleine terre. (Le papayer a le tronc gros comme un palmier mais creux comme un bambou. C'est une plaisanterie goûtée que d'envoyer [93] le colonial un peu frais cueillir les papayes sous le bouquet terminal. L'arbre est bas, l'entreprise paraît facile, mais elle finit mal.) Une sorte de légèreté chantante, de somptuosité végétale moins lourde et uniforme que l'Afrique habituelle, évoque un air de Martinique au flanc sévère de la montagne.

Mais voici, des heures durant, l'Afrique essentielle. Depuis l'aube jusqu'à l'après-midi, sur un millier de kilomètres, nous survolons la grande forêt, fuyant de temps à autre les puissants remous qu'elle bouscule vers le ciel. De l'horizon jusqu'à l'horizon elle s'étale sans une coupure notable, comme un lichen épais sur une planète abandonnée. Sur ce champ sans recours, on ne sait si l'on ressent plus fortement la puissance régulière de l'avion, ou sa fragilité dramatique. Dans

un instant, la terre peut basculer comme un plateau, et sur un fracas de branches, de fer et de corps se refermera le silence laborieux des fourmis. La ligne rose de la plage, quand nous la retrouverons, s'offre comme une ligne de chair vivante et émouvante, de l'humanité retrouvée, au bout de ce Non ! végétal. La brèche d'un fleuve, de temps à autre, ou bien un vague lit desséché, sous lequel on sent le marais, ouvre une clairière verdâtre, inquiétante. Mais le bourrelet qui la borde est si serré qu'on imagine, à quelques mètres de là, un homme désespéré de jamais retrouver la lumière. [94] De haut, la marbrure des espèces diverses fait chatoyer la lourde étoffe ; sur les ombres denses de la forêt primaire courent des veines de feuillage frais. Par places, les palmiers lancent un jeu d'humour dans ce sérieux total. Le plus surprenant, ce sont les troncs que l'on voit s'enfoncer dans l'ombre. Ils paraissent blanchâtres et grêles : ce sont des troncs géants. À des dizaines de kilomètres les uns des autres, dans des clairières, des groupes de cases rondes, touffes de champignons gris, serrés, vivent en parasites de l'arbre. Quels rêves, quelles passions clapotent-ils dans ces gouttes d'humanité perdues au cœur de l'océan végétal ? L'air est humide et lourd, sous un ciel qui n'est jamais clair ou intense, même en cette saison sèche, mais d'un acier bleuté, voilé de brumes ou chargé de nuages. Le voyage en avion est abstrait. C'est vrai. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. En bas, au sol, la luxuriance doit enchanter le voyageur, l'étourdir de sensations. Il faut, pour connaître la vérité de l'Afrique, mesurer aussi, comme l'avion seul permet de le faire, l'immensité uniforme de cette toison ininterrompue sur des centaines de kilomètres. Qu'y aura-t-il dans dix siècles sur ce parcours ? La forêt africaine pourra-t-elle être défrichée comme le fut en son temps la grande forêt européenne ? Peut-on espérer que là, sous nos pieds, seront un jour des villes et des champs, qu'un Descartes pensera sur l'emplacement de ce marais, qu'une [95] Université remplacera ce bouquet d'arbres morts, déchirés par la tornade ?

Après Sassandra, le paysage s'éclaircit. Des cultures de palmiers apparaissent : un ordre humain, une discipline de l'honneur. Grand Lahou allonge, sur son île, sa figure de cité-jardin exotique : rues géomé-

triques entre les hautes palissades des groupes de cases. Un peu plus loin, nous levons un troupeau de buffles et d'éléphants, le troupeau classique de la ligne. À chaque voyage, le pilote fait sur lui une boucle et un rase-mottes ; les voyageurs émotifs croient à un atterrissage forcé.

## Abidjan, 22 mars.

On m'avait dit beaucoup de mal de la Côte d'Ivoire. Pour les uns, elle représente la terre d'élection du forçage colonialiste. Pour les autres, elle figure la victime d'un gouverneur communiste, récemment relevé, qui aurait semé derrière lui l'esprit de révolte et de désordre. Quelles que soient les causes, depuis vingt-quatre heures, je me remue dans la pagaïe, l'indifférence, et une nonchalance presque insolente. La colonie est le plus riche de nos territoires de la côte sud. Mais l'exploitation intense par la réquisition y a formé un prolétariat agricole important et, avant la guerre, souvent surmené et misérable. On me cite tels chantiers [96] forestiers où l'appel se faisait le matin à 3 heures, le travail commençait à 6 heures sans discontinuer jusqu'à la nuit : il fallait charroyer des troncs de 5 à 6 tonnes, sous la menace de l'amende et de la chicotte. Depuis 45, la loi a mis fin à la réquisition. Mais on ne passe pas sans heurt d'une économie de servage à un marché du travail semi-libéré. Les Noirs, à qui suffit la vie simple dans une nature généreuse, ont réagi en se retirant du marché. Les colons tempêtent et désertent. Paresse indigène ? Mais pense-t-on que le régime des réquisitions a été particulièrement apte à donner à un peuple le goût du travail ? Ou le régime des subventions, le goût de l'entreprise indépendante, quand, à quelques pages de distance, dans le rapport du Conseil général d'Abidjan, on peut lire, ici, que la proportion des plantations indigènes aux plantations de colons est de 9 à 1, là que le rapport des subventions des premières aux secondes est de 3 à 2 ?

Combien de mes lecteurs lisent-ils pour la première fois le nom d'Abidjan ? Vous êtes dans la capitale de Côte d'Ivoire. Ne la cherchez pas sur vos cartes, la plupart ne la portent pas, elle date de dix ans. Il y a un peu plus de dix ans, sur ce Promontoire, il n'y avait rien. Il porte maintenant un second Casablanca en germe. Abidjan gagne, à cette origine récente, d'avoir échappé au style 1910, qui nous a fait des quartiers administratifs coloniaux aussi affreux que nos villes d'eaux. Il [97] s'est attaché au bord de la large lagune qui longe la côte, derrière la mince bande de terre tendue entre Grand Lalou et Grand Bassam. Une seule rue, à proprement parler : la « rue des Syriens ». Ces pucerons de l'Afrique, qui sont pour la plupart des Libanais, monopolisent tout autour du continent le moyen commerce, que les Européens n'estiment pas (ici) digne de leur prestige ; comme les Chinois en Asie, les Grecs en Méditerranée, les Hindous sur la côte est. Dans des boutiques sans vitrines, ouvertes directement sur la rue, ils vendent tout ce qui se vend, et même un peu de ce qui ne doit pas se vendre. Le reste de la ville évoque plutôt une station d'été, ville naissante, ville jardin, qui semble n'être encore à elle-même que sa banlieue cossue, avec ses grosses villas d'ocre pâle, noyées dans la verdure. Mille kilomètres de forêt l'étouffent sous leur sueur. La chaleur est moite, orageuse. Dans ce milieu pesant, l'humour est sauvé par les margouillats. Ils surgissent de partout entre vos pieds, dans les jardins, sur les trottoirs, le long des vitrines, aimables lézards gris, tête et queue mouchetées d'orangé. Ils avancent en se dandinant, les pattes écartées comme un vieux colonel de cavalerie, vous regardent, font trois flexions sur les pattes antérieures, demi-tour, fuient.

Sur la terrasse où nous dînons, des danseurs de Man se produisent. Ils sont plusieurs hommes trapus, musclés, aux traits plutôt massifs que grossiers, [98] les yeux barbouillés à la craie blanche comme des clowns. Ils jouent d'une petite fille qui n'a pas huit ans, plus flexible qu'une liane. L'un d'eux la tient par les pieds, roide, le corps en carène, et la fait tourner en soleil pendant plusieurs minutes, tantôt à un rythme furieux tantôt lentement, à ras terre, comme s'il en balayait le sol. Puis vient l'impressionnante danse des couteaux Comme s'il s'agis-

sait d'évoquer un sacrifice humain, un danseur présente l'enfant plusieurs fois à son comparse qui fait mine chaque fois de lui passer un couteau sur le corps. Puis une sorte de décision éclate. Le premier lance brusquement l'enfant en l'air. Le second la reçoit sur deux poignards tendus à bout de bras vers le ciel, dans l'axe de chute. Au moment où l'enfant semble toucher les pointes, un léger mouvement, et elle glisse le long des bras, qui fléchissent imperceptiblement pour la recevoir. La tension est telle que personne n'applaudit. La pauvre gosse, grmée de blanc au front et aux yeux, nue sous une étroite ceinture de coquillages blancs et rouges, fait la quête, hébétée, comme vidée, puis revient serrer les mains celles qui se tendent ; elles ne sont pas nombreuses.

On imagine mal, de loin, l'abandon où peut être encore un pays comme celui-ci. Un simple signe : il n'y a pas de presse à Abidjan, sauf un bulletin hebdomadaire, qui ne contient guère que des renseignements commerciaux. Les journaux de France, quand ils arrivent, arrivent deux mois après leur date.

[99]

## Bingerville, 24 mars.

Cette nuit, la première tornade de l'année. C'est un peu comme chez nous, la première primevère.

Je descends la rue des Syriens. Machines à coudre à tous les vents. Le tailleur opère dehors. Les grasses clientes attendent. Je fais enfoncer un clou à un cordonnier volant : « Combien ? Fais un petit cadeau. » Je sais bien qu'il sera exigeant sur le cadeau, et de Noir à, Blanc cette mendicité est pénible. Mais s'ils employaient la formule entre eux ? Alors, se goûterait pleinement cette sorte de gratuité gentille qu'elle introduit dans l'acte commercial.

Toutes les capitales du Sud se déplacent de l'intérieur vers la côte. Bingerville est ainsi détrônée. Elle reste cependant encore le centre intellectuel. Nous arrivons chez l'administrateur pendant la palabre. Deux grands diables, secs comme des souches, en caftans blanc et bleu - le chef des Mossi et le chef des Dioulas - sont là, convoqués pour apprendre d'eux quel cadeau ils « désirent » offrir au président à son prochain voyage. Ils font semblant de réfléchir, minaudent avec de petits rires de jeunes filles. L'ironie et la prudence paysannes percent trop évidemment sous cette gêne respectueuse. Alors l'un dit, de cet air assuré et intérieurement incrédule avec lequel un acheteur [100] campagnard propose d'abord, dans un marché, le prix dérisoire qui amorce le débat : « Des poulets et des oeufs... » Goguenard, l'administrateur fait remarquer qu'avec la chaleur et le voyage, les poulets et les œufs risquent d'atteindre l'Élysée en mauvais état. Ils devront apporter une autre réponse spontanée demain, à 7h. 30. Rompez.

L'ancien gouvernement est occupé aujourd'hui par un foyer de métis. Un jeune ménage d'un admirable dévouement y recueille les malheureux que les Blancs abandonnent en nombre. C'est un des drames les plus pénibles du pays. Retournés au village, ces enfants mi-couleurs n'y sont pas précisément méprisés, car la peau blanche reste un privilège estimé. Mais ils n'arrivent pas à s'insérer dans la société noire. À cause de leur peau, la mère a pour eux de l'ambition. Mais s'ils se considèrent, eux, comme des Blancs, les Blancs les rejettent comme indigènes. Beaucoup se suicident. Le Foyer de Bingerville essaye de préparer leur réintégration à la société blanche. Il est pour cela même attaqué par les élus Noirs qui veulent les résorber dans la société africaine. Peut-être arriveront-ils à faire supprimer le Foyer. De la terrasse, nous voyons jouer ces enfants déchirés entre deux races. Ils font une ronde autour d'un arbre chargé de nids de « gendarmes », aussi nombreux que des pommes sur un pommier. Les « gendarmes » tournoient autour des branches dans un pépiement assourdissant. Les [101] enfants, comme eux, jouent sans souci dans ce champ de tir de deux races.

« Seul maître à bord. » Cette griserie du commandant en mer, c'est la même qu'ont connue les premiers colons. Il faut en sentir sur place le parfum violent pour comprendre que des hommes la regrettent, qui ne furent pas seulement mercantiles. Je l'ai visitée ce soir. La plantation d'Éloka est la plus importante de la Basse-Côte : 2.200 hectares, dont 1.000 de café, le reste en cacao, bananes, kola. Dans le soir qui tombe, quelques kilomètres de forêt. Une route étroite, ravinée, défoncée, de latérite rouge. La voiture sonne la ferraille, nous flottons comme haricots secs dans leur gousse. Sous les troncs, de chaque côté, le fouillis dévorant des basses verdure, fougères, bananes, et cactiers sauvages, inquiétant tumulte végétal sur l'inquiétant silence des fonds. Au milieu de cette forêt un homme a étendu sa main, défriché, élargi autour de lui un cercle de cultures. Il est là seul, célibataire, entouré par la grande forêt, au bout de son petit chemin défoncé de boue rouge. Il s'est donné la coquetterie de planter au milieu de ce domaine sauvage une usine qui pourrait sortir des cartons de Le Corbusier. Il garde encore le luxe d'une forte culture, qui ne masque pas tout à fait un côté de facilité séduisante, de sensualité musclée, et le sentiment de son pouvoir absolu. Ce n'est point un saint, je le suppose, ni un philanthrope. C'est un pionnier. Avec ses chiens, le suit, [102] comme un animal familier qu'on ne regarde pas, qui entre quand il veut, une sorte de fou du roi : un grand diable de Mossi à tête de singe ses longues jambes bâtonneuses sortant d'un vieux falzar flottant, d'un blanc très douteux. C'est une sorte d'homme de confiance, nous explique son maître. Il ne fait rien, il fait tout, il va partout, il voit tout, engueule ceux qui ne travaillent pas, rapporte les petites histoires, les petits complots, permet de les débrouiller à l'avance. Entre temps, il fait de magnifiques grimaces. Tout cela se compose dans une grande unité de style. Peu démocratique à coup sûr. Mais, d'un monde nouveau, où l'aventurier venu de l'étranger laisserait la place aux collectivités locales, notre pionnier ne connaît encore que les prémisses absurdes, et les points de frottement avec le sien. Il serait logique, ou qu'on le remplace par une force nouvelle, ou qu'on le laisse travailler. On se contente de le brimer, sans rien changer.

- Évidemment, me dit-il, on ne commande pas mille hommes sur deux mille hectares sans une discipline un peu rude. Surtout quand ces hommes appartiennent à un pays où le travail n'est pas aimé. J'ai voulu démontrer que la Côte pouvait produire du café égal en qualité à celui du Brésil, débarrasser la France d'une servitude économique et financière lourde. On a tout fait pour m'entraver. Aujourd'hui, un gouverneur approuve une politique du café, demain son remplaçant lâchera [103] tout et ne jurera plus que par le cacao. Or, un caféier, bien soigné, peut produire pendant 70 ans. Si vous sentez devant vous la possibilité d'un soutien continu, vous amortirez votre affaire sur 70 ans, et vous serez raisonnable. Si vous avez toutes chances d'être lâché dans 5 ou 10 ans, vous amortirez à court terme et chercherez des bénéfices en conséquence.

À deux battants, le grand salon colonial est ouvert sur la terrasse. Derrière nous, des idoles ferment les yeux et les lèvres, auditeurs secrets, impassibles, de ces plaintes du blanc. La nuit est tombée. D'énormes lucanes viennent cogner contre les appliques lumineuses du balcon, tombent lourdement sur le dos ; elles ne se relèveront plus ; dans quelques heures, elles seront mortes de maladresses. De temps à autre, un crapaud, un margouillat passent près de nos chaises, prudents, furtifs. Sur le mur, un lépante, ce court lézard qui, s'il vient à se poser sur vous, laisse sa silhouette marquée en rouge, avec une cuisson très douloureuse, rêve. Dans la demi-lumière qui éclaire, au bas des escaliers, les premiers plans du jardin, un chien aboie, le nez contre le gravier, vers une présence invisible : un scorpion sans doute. La vaste Afrique n'est pas assez vaste pour contenir sa faune ; elle déborde dans les maisons des hommes. Et demain, si la lutte s'arrêtait, la forêt elle-même...

[104]

## Dabou, 25 mars.

L'École Normale de Dabou est un petit Sebikotane. Je la rejoins au bout de 50 kilomètres d'une maigre forêt, qui a déjà mangé plusieurs plantations abandonnées. Le long de la route étroite vont, viennent les habitants des villages de clairière. Plus tassés qu'à la côte : la forêt rabougrit. Les femmes portent sur la tête des corbeilles de palmistes, tas gluants de petites prunes rouges ; leurs longs seins plats balancent au rythme de la marche. Il est très recherché ici d'avoir le sein plat, signe de fécondité. Déjà, on serre violemment le pagne des jeunes filles pour provoquer le relâchement des tissus. Beauté en deçà des Pyrénées... Des enfants de huit à dix ans ont sur le crâne des chargements de bois à faire plier un adulte. De temps à autre, un colporteur Dioula, vêtu du caftan musulman comme d'une blanche soutane, sur la tête le petit chapeau chinois de rabane rouge et jaune, laisse reconnaître son métier de marcheur à on ne sait quoi de plus élastique dans le pas, de plus lointain dans le regard.

Les élèves posent des questions charmantes : « M. Hitler est-il vivant, et que pense-t-il des événements actuels ? » Le directeur me dit combien ils sont encore près de la brousse et dangereusement [105] déracinés en même temps. Ils moquent les superstitions locales parce qu'ils croient nous faire plaisir, et se montrer « évolués », ils y retombent vite dès qu'ils sont un peu longtemps chez eux. J'entends regretter une fois de plus l'école rurale.

- Les gens d'ici ne sont pas encore des Paysans. Ils en sont au stade chasse-pêche-cueillette. À peine grattent-ils la terre. La première tâche était de former des paysans. Depuis des années, nous avons mis au point la technique de l'école rurale. Quand nous lisons dans des revues pédagogiques françaises des articles soi-disant novateurs sur le sujet, nous avons le sentiment d'être cent ans en avance ! Et c'est au

moment où il faudrait étendre notre expérience à la France qu'on va nous la supprimer ! Unités des programmes ! Unité des programmes ! Est-ce en un an qu'on a formé le Français du XXe siècle ? Il faut partir, ici, d'un pays qui a déjà tendance à mépriser le travail manuel. Il est réservé aux castes les plus basses : plus on monte, plus on est dispensé. La distinction s'exprime par la lenteur. Un chef mossi parle lentement, bouge à peine : le travail manuel exige des mouvements violents et vifs, qui sont méprisables. Comme je suis content que vous ayez dit qu'un cordonnier peut être plus cultivé qu'un agrégé ! Ils ne croient encore ici qu'à la culture livresque. Ils avaient une culture. Je suis même frappé de ce qu'elle contenait de technique impliquée : quand un de mes élèves « traîne », n'en sort pas avec les médecins, je l'envoie chez lui ; très probablement au bout de [106] quinze jours il me reviendra guéri ; leur sorcellerie est un bon composé de phytothérapie et de psychothérapie. Nous les coupons de cette culture. Ce que nous leur apportons ? Le rationalisme, le devoir pour le devoir (mon interlocuteur fait sans doute allusion au programme classique des Écoles normales) glisse sur eux comme de l'eau : aucune prise dans leur mentalité. Notre « unité des programmes » nous prépare une génération de déclassés et de révoltés. Les meilleurs ou les plus habiles partent comme députés, conseillers de la République. Us reviennent dans de belles voitures, serrent beaucoup de mains, font des discours à des hommes qui fondent d'admiration : mais ils n'ont plus le contact. D'ailleurs, combien reviennent réellement au pays ? Sur le but, l'émancipation, qui ne serait d'accord ? Sur les moyens...

## 26 mars, Abidjan-Douala.

Dans le plus moderne des hôtels A.O.F., comme dans toute la ville (ville moderne aux rues sans lumière la nuit), l'eau n'est donnée qu'à certaines heures de la journée. À 4 heures du matin, il faut partir pour le terrain d'envol sans pouvoir tirer une goutte du lavabo, dans la moi-

teur du sommeil. Oranges et bananes finissent de vous poisser les mains. C'est un supplice raffiné à 5 degrés de l'équateur.

[107] Nous partons dans la nuit. Les pétainistes d'A.O.F., ces superpatriotes, en retardant de trois ans le ralliement, nous valent des aérodromes misérables en comparaison des aérodromes anglais et américains, relais de la grande route stratégique africaine. Le « Bar » d'Abidjan : quatre piquets, une natte tendue, une vieille table, deux chaises. Il y a une étiquette : BAR, afin qu'on puisse identifier. Bientôt l'énorme forêt s'interrompt sur la trouée Togo-Dahomey, ses fraîches palmeraies, son sable léger. Elle reprend de nouveau, ensuite, pour plusieurs heures de vol. Les boucles du Niger mettent dans cette monotonie une note de désolation grandiose. L'Afrique est le pays des choses énormes, d'une énormité préhistorique, et qui ne servent à rien. Sur deux ou trois cents kilomètres, dans une vaste plaine que la forêt, ou une sorte de maquis plus ras que la forêt, ne lâche pas d'un pouce, les bras du fleuve succèdent aux bras. Entre eux, des serpents végétaux roulent leurs anneaux : ce sont des bras secondaires, assez étroits pour que le feuillage fasse voûte au-dessus du cours. C'est le rêve baroque et démesuré d'un demiurge plus que la création d'un Dieu.

Au-delà du delta, nous coupons sur la mer. Bientôt, embrumé, à peine visible, le mont Cameroun : 4.000 mètres. La baie de Victoria allonge ses rochers, étale ses îles de dense forêt noire. Puis le paysage s'apaise. Une plaine marécageuse, une lagune, les bouches du Vouri. Nous prenons terre à Douala à 16 heures.

[108] Je trouve diverses personnalités à l'aérodrome. Certaines viennent de la capitale administrative, Yaoundé. Une politesse, en Afrique, ce peut être un déplacement de 180 kilomètres. La gentillesse aussi fait ici du gigantisme.

La chaleur est humide et compacte. Un peu de brise l'allège sur la terrasse du Haut-Commissariat qui borde la lagune. Un jeune lieutenant me parle des pythons qui errent à 500 mètres du Palais, et du gorille qui venait chaque fois que le pasteur sonnait la cloche.

## 27-30 mars. À travers le Cameroun.

De bon matin, je pars en voiture pour une longue tournée dans le Nord-Ouest, au pays des Bamiléké, avec le directeur de la jeunesse, M. Lefèvre, et le lieutenant Alain. Après quelques kilomètres de forêt légère, voici, à la surprise du voyageur, un morceau de Limousin ou de Hautes Alpes. La végétation africaine, la chaleur africaine disparaissent en même temps. Fermez les yeux sur ces deux ou trois cocotiers obstinés, et l'illusion est parfaite. Cet étrange pays est unique en A.O.F. par sa densité de culture paysanne ; il n'est pas un morceau de terre qui n'y soit cultivé. Les champs s'allongent en étroites bandes. N'y cherchez pas un homme. Ils sont travaillés par des femmes entièrement [109] nues, lourdes, bestiales, épaissies depuis des générations dans le travail de la terre. Les hommes font des clôtures, des cases, et du commerce. Du paysan, ces populations ont pris les traits classiques, si opposés au tempérament noir : l'attachement à la terre, l'âpreté au gain, qui étouffe peu à peu les croyances, animiste ou chrétienne. L'habitat est remarquable : de grandes cases carrées, à toit conique, parfois de la taille d'une maison européenne, cossues, solides. La technique est surprenante : des fondations, parfois en pierre, des briques de terre battue. Pas un morceau de bois : toute l'armature est en bambous, et l'on cite une de ces cases dont le toit a trente-sept mètres de long. Parfois un portique de colonnettes sculptées à figures humaines. Les Bamiliké sont la seule population prolifique d'Afrique : ils sont 375.000, avec une densité moyenne, extraordinaire dans le continent, de 80 au kilomètre carré. Ils s'étendent sans cesse ; ils seront un jour sans doute les maîtres du Cameroun. Leurs comptes en banque sont garnis, et l'on n'a pas de peine, dans les villages, à vous citer les millionnaires.

Dans la cour de la nouvelle école normale de N'Kongsamba, un concours pour sélectionner des contremaîtres du bâtiment réunit les meilleurs maçons de la région. À partir d'un dessin qui est à la portée,

nous dit un examinateur, de n'importe quel manoeuvre français, ils ont à élever un petit mur avec une légère complication. L'un fait une [110] sorte de cuve, l'autre de forteresse, aucune des ébauches ne ressemble à une autre. On doute de pouvoir retenir un candidat sur dix. Un sur dix : mon guide estime que c'est aussi l'écart moyen de rendement d'un ouvrier africain à un ouvrier européen. « Pas de goût pour le travail », c'est vite dit : il faudra sans doute débrouiller de près et sans préjugé cette infériorité technologique. C'est un fait, il est vrai, que, jusqu'ici, le Bamiléké travaille jusqu'à ce qu'il ait pu acheter une ou deux femmes, qui représentent dans ce pays le capital-outillage, puis il s'arrête.

Nous arrivons le soir à Dschang, à 1.400 mètres. Il fait frais, comme le soir, en été, dans n'importe laquelle de nos montagnes. Dschang est la grande station du quinquina. Depuis la guerre, il se double d'une station de repos, où l'on vient de toute l'Afrique française trouver un air d'Europe ; on vient sans doute, d'en bas, chercher cette pauvreté du paysage, cette fraîcheur libératrice.

## 28 mars.

Nous voici à nouveau en Afrique, dans la savane boisée. L'herbe est large et drue, toute fraîche des premières pluies, les arbres semés clairs. C'est le terrain rêvé de la chasse à l'antilope, au buffle, à la panthère. Notre chauffeur, moins exigeant, a déjà [111] écrasé une chevrette, et disloqué l'arrière-train d'un de ces cochons frais et roses qui errent partout, et marquent le pays non musulman. Il est dans sa dignité de chauffeur du Haut-Commissaire de ne jamais donner un coup de frein ou de volant pour éviter un animal de basse-cour.

Bafia se découvre après un beau secteur de forêt. Faute de temps, nous avons dû laisser le pays de Foumban, qui fait ces étranges masques de cuivre grimaçants comme des dieux d'Orient - on ne saura jamais s'il faut accuser des influences reculées, ou la fantaisie d'un ad-

ministrateur qui aurait introduit quelque modèle oublié depuis. Le soir, je parle à un de ces cercles culturels indigènes, de création récente, qui doivent beaucoup au Haut-Commissaire Delavignette et à mon compagnon de route. En traversant les jardins à la lumière oscillante d'une grosse lampe à essence, nous abordons un spectacle inattendu. Sous une voûte à charpentes visibles, une salle de fêtes de village. Une masse de noirs, pressés, assis, debout, torse nu, depuis des jeunes de douze ans aux yeux noués de rêve. Au premier rang, derrière les deux rangées de chaises réservées aux blancs, trois vénérables vieillards en longue robe. Ce sont les chefs du pays. Ils ne comprennent pas un mot de français. Ils sont venus symboliquement. Comment accrocher à la fois ces adolescents, ces notables et ces administrateurs ? Je leur parle de l'Afrique, de leur évolution vue par un blanc. Je [112] sens en cours de route que la bataille est gagnée. Vient le moment des questions. Un jeune se lève :

- D'abord, monsieur, comment vous appelez-vous ? (Il le sait, c'est affiché. Mais faire dire son nom à un homme, c'est avoir une prise sur lui et en même temps signer une sorte de pacte. Je me nomme.)

- Moi, je m'appelle Ma Koundé Théophile.

(Une moue, un silence.)

- Je m'appelle aussi le zéro et le néant.

(Bon, me dis-je, ça va bien. Voilà le fou du village. - Pas du tout : c'est la modestie noire qui s'avance devant la revendication. Nouvelle moue, nouveau silence.)

- On m'appelle encore le trouble-fête.

Dernière moue. Il me remercie pour l'attention que j'ai portée à leurs problèmes. Puis il vient à ce qui lui tient à cœur :

- Pourquoi nous envoyer si souvent des Français de seconde zone, et non pas les meilleurs d'entre vous ? pourquoi remplacer l'argument par l'injure ? Pourquoi nous refuser les places que nous pouvons tenir ?

Il se tourne vers ses camarades :

- Ai-je raison ?

Un unisson parfait, décidé comme un cri de guerre, mais bien plutôt sur un ton d'appel : « Oui ! » Laisserons-nous l'appel glisser au cri de guerre ? J'ai pu voir ce soir qu'avec de la confiance et de la gentillesse, le Noir est prêt à tout. Demandez-lui aimablement, à un guichet, si vous êtes [113] pressé, de passer devant lui, il se retire avec un bon sourire, malgré tant de mauvais souvenirs sur ce privilège du Blanc. Bousculez-le, il se révolte. Et il a bien raison.

## 29 mars.

Le troisième jour de l'étape, nous roulons de Bafia à Yaoundé, la capitale administrative. Le paysage devient léger. La route rouge est bordée de cocotiers avec, de temps à autre, des cases de forêt. Les cases de forêt sont beaucoup plus banales que les cases de brousse, les hommes de la forêt n'avaient pas de cases avant notre arrivée ; ils nous ont copiés... Parfois, près de la porte, une grossière décoration, ou une scène. Voici un général de Gaulle en pied et surtout en jambes, serrant la main à un petit Churchill qui ressemble à un porteur de grand magasin. Derrière lui leur voiture, haute comme le talon du général. Chasseurs au bord de la route, avec de grands arcs et des flèches.

Nous traversons le Mbam sur un banc à pirogues. Huit pirogues soutiennent le ponton. Les rameurs sont debout, avec leurs longues pagaies. Dès le départ, un griot, assis dans la pirogue du centre, devant un tam-tam horizontal, commence à battre la cadence. Bientôt tous chantent, gémissent plutôt une chanson à ramer, l'effleurent [114] nonchalamment de la voix en battant l'eau à petits coups raides au rythme du tambour. Invinciblement, ils la dansent, les pieds serrés, les corps se trémoussant légèrement sur les genoux joints. Il semble que pour plusieurs le battement des rames sur l'eau demeure un jeu inutile. Et pourtant le jeu est efficace, le bac avance, lentement, sur le grand fleuve. Une fois ou deux, le griot s'arrête et nous apostrophe. Il

nous dit, dans sa langue : « Nous sommes les travailleurs, les durs travailleurs. N'oublie pas de nous laisser un cadeau ». Quant au chant, notre chauffeur hésite à le traduire : « Il dit que les cinq jeunes gens et les cinq jeunes filles sont sur la route et dans les champs, et que ça marche bien entre eux. »

Au deuxième bac, sur la Sanaga, le fleuve est bas. Mon compagnon me décrit sa splendeur en hautes eaux, et peste contre les préjugés de l'Alliance Française qui envoie ses conférenciers en saison sèche. Les hommes se mettent à nu et passent sous le bac pour le faire glisser, avec leurs bâtons comme leviers, sur les hauts fonds. Ils ressortent luisants sous le soleil comme des dieux pluvieux

Quand nous abordons la piste, sur l'autre rive, elle est noire de petits papillons posés en paquets serrés. À mesure que nous marchons, ils se défont avec un bruit de soie froissée. Nous renoncerons à traverser Ambadaboum, la ville au nom sonore : les premiers cartographes l'ont confondue avec le nom de son chef, et Michelin perpétue l'erreur. [115] Mais voici Yaoundé, capitale provinciale. Villas dans la verdure. On cherche la ville en vain.

## 30 mars.

Fontainebleau en Afrique. C'est un curieux spectacle. Nous roulons depuis vingt minutes entre les hévéas de la plantation d'Izengui, près d'Édea : nous n'en avons pas encore atteint le bout. Une légère forêt de bouleaux, c'est cela, avec sur l'herbe le clapotis du soleil, c'est cela, n'était-ce un feuillage plus sombre sur les troncs blancs mouchetés de gris et une allure un peu serrée qui évoque le rendement. Une forêt joyeuse, calme, ordonnée, point du tout africaine, avec son dan-lier de route -une à chaque kilomètre - qui rayent le clair sous-bois de leur jet rouge. Sur chaque tronc, la spirale de la saignée, au-dessus du godet. Chaque traiteur fait cent quarante arbres par jour. La progres-

sion de la saignée est calculée au millimètre, afin de suivre à son rythme vivant la reconstitution de l'écorce.

La plantation s'étend ainsi sur vingt kilomètres de long, elle est conquise sur la forêt. C'est une des plus belles réalisations économiques françaises : 6. 000 hectares, 6. 000 ouvriers. Dans trois ou quatre ans, la plantation aura 8. 000 hectares, mais grâce à de nouvelles espèces qui arrivent par avion d'Indochine, [116] elle aura triplé sa production. On est arrivé à fixer la moitié des ouvriers grâce à des villages modèles et à de nombreuses oeuvres sociales : dix millions, le tiers du bénéfice, leur sont consacrés cette année.

Tout travail africain est beau par une sorte de démesure. On commence ici à gagner le terrain sur la forêt par un grand feu de brousse. On abat tout ce qui a tenu debout. Sur les grands troncs calcinés qu'on laisse couchés sur place, énormes charognes noires, on sème une légumineuse qui tisse un tapis serré et frais, contribue à pourrir lentement les troncs, à fixer les cendres et à féconder le sol. C'est alors que l'on plante l'hévéa. Ces jeunes pépinières marquent les frontières de la plantation. Au-delà, le terrain de défrichage, puis la ligne sombre de la forêt. Un troupeau d'éléphants en sort de temps à autre, anéantit quelques mois de travail. Ce matin même... Mais on en parle sans drame. C'est le pain quotidien du travail africain.

## Lundi, 31 mars. Douala-Cotonou.

Après une nuit de tornade, nous décollons sous un ciel de plomb. Grains. Le vieux junker frémît à peine. À nouveau les bouches désœuvrées du Niger, et bientôt le Dahomey, ses plages fines, ses jardins de cocotiers. Cotonou.

[117] Un hasard heureux me rapproche tout de suite, à la table d'hôtel, d'un des meilleurs connaisseurs du Dahomey et des plus courageux amis du Noir : l'ethnographe Thomasset. Avec le conseiller Pinto, il me présente ce pays de l'intelligence noire, que menace l'envers

de ses qualités : un climat d'individualisme farouche, des rivalités mesquines de ville à ville. Sur cette côte à l'abord facile, les indigènes ont depuis des siècles des contacts nombreux, des croisements même, avec les étrangers : Espagnols, Brésiliens, Portugais, Français. Ils s'y sont affinés - d'autant que, dans cette coupure de la forêt, la race est plus belle. Pour employer la terminologie Frobénius : oasis hammitique dans une zone massivement éthiopienne. Les « évolués » sont ici beaucoup plus naturels et spontanément égaux, les rapports des Blancs et des Noirs sont de cinquante ans en avance sur le reste de l'Afrique. Certains sont ici normaux qui feraient scandale ailleurs.

Cotonou, douce ville de côte, visitée par la brise, est la capitale présomptive. Elle le sera dans deux ans, trois ans, cinq ans. Mais surtout n'en parlez pas. Les gens de Porto-Novo prendraient feu. Quand nous avons débarqué, nous avons signé un papier avec le roi de Porto-Novo, qui nous donnait son appui contre Béhanzin, lui promettant que Porto-Novo serait la capitale de la colonie. Et ce papier est bien embarrassant, car allez faire passer la brise à Porto-Novo, allez construire un port dans ses marécages à caïmans ! Je m'y rends ce soir par [118] cette route ocre toute droite, entre les champs de cocotiers et les villages de pêcheurs qui se serrent sur une mince bande de terre entre la lagune et la mer. Vieille, vieillotte, délabrée, charmante, elle doit évidemment régner sur les cœurs sensibles. N'y cherchez pas un hôtel, hors l'hôtel du gouverneur - le plus vieux et le plus misérable d'Afrique - pas un restaurant hors des gargotes nègres, pas un magasin, sorti de quelques échoppes crasseuses. Mais des rues provinciales, contournées sans raison, calmes, fleuries et un peu sales. L'administration a commencé une scissiparité discrète entre les deux villes. Mais je ne voudrais pas attirer l'attention du monde sur ce glissement prudent...

## Mardi, 1er avril

Si l'on musarde en, Afrique dans la journée, il faut bien dire que tout le monde y est à la tâche à 7 heures du matin. Ne comptez pas sur de grasses matinées. Même dans les palais des gouverneurs, un Noir imperturbable dans ses horaires viendra vous éveiller avec le café trop jeune et les bananes trop vertes. Je vais au hasard dans le premier matin, le long d'une allée de cocotiers et de jardins boisés qui semble s'enfoncer vers la campagne. Elle doit conduire à quelque marché. Femmes, hommes, enfants, nus jusqu'à la ceinture, [119] avancent la tête chargée de Calebasses débordantes, le pas feutré sur le sable fin.

Je rentre à Cotonou. À midi, Thomasset me parle longuement du Dieu unique en Afrique. On le trouve partout, derrière les fétiches. Il est un peu lointain, il n'a pas d'action dans la vie de chacun, on n'entre pas en relation directe avec lui ; autant d'essais, semble-t-il, pour exprimer sa transcendance. Au Dahomey, c'est Mahou (le Mawa de la Nigeria). Son fils, Lisza, dont on ne désigne jamais la mère, est à la fois le caméléon et l'aurore. Dès qu'on parle de Mahou, le ton et les visages changent. On ne lui fait pas de sacrifices, mais il doit donner l'autorisation que l'on fasse des sacrifices aux fétiches. Le malheur est qu'il faudrait observer cette croyance avec scrupule et intelligence. Or, les uns veulent à tout prix y démontrer les traces de la révélation primitive, les autres la contestent pour ne pas apporter de l'eau au moulin de la Mission. On interprète vite : le caractère lointain de ce Dieu, pour certains, dénonce son origine étrangère. Ils oublient seulement qu'il peut aussi traduire sa transcendance. Pour mon interlocuteur, certains indices plus rigoureux laissent croire que la croyance est importée depuis très longtemps, peut-être par cette voie mystérieuse qui, des Hyksôs (lesquels comprenaient sans doute les Hébreux de l'Exode) a abouti aux grands courants monothéistes égyptiens vers les 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> millénaires.

[120] L'après-midi, je cherche Hazoumé, écrivain noir, dans la ville indigène. Je le manque. Mais j'aime, entre les clôtures de palmes tressées qui séparent les groupes familiaux de paillotes, ces larges avenues sableuses comme une plage, avec le lent balancement des cocotiers dans les jardins, et, de temps à autre, la repoussante odeur du taudis indigène.

## 2 avril.

Ce matin, je trouve Hazoumé à sa machine, dans sa maison en dur parmi les cases, sous un immense préau où ses filles, un peu plus loin, dirigent un atelier de couture. Il n'écrit pas une suite à *Dogucimi*, roman historique sur Abomey, ni son prochain essai sur l'âme noire. Il prépare le Congrès de l'Union progressiste dahoméenne, premier organe d'expression politique du pays, modéré comme on peut l'être encore dans une colonie où les conflits de race sont minima. (Un signe : je fais ma conférence, ici, ce soir même, devant le gouverneur venu de Porto-Novo, dans un cinéma indigène situé en pleine ville indigène : à Abidjan, ce serait un scandale d'État.) Il comporte à la fois des catholiques et des musulmans (des musulmans qui s'occupent de syndicats chrétiens), se dit socialiste et traditionaliste, et aux fils spirituels de l'évêque unit le « communiste » Apithy.

[121]

## Abomey, Jeudi-saint, 3 avril.

Il faut bien aller à la troisième capitale du Dahomey : Abomey. Celle-là a eu des malheurs. Ses rois ont terrorisé tout ce coin d'Afrique depuis la côte jusqu'au Niger. À la côte, les gens d'Abomey ont encore terrible réputation. Et puis, est venu le désastre.

Elle n'est plus même une ville de province. C'est un gros village dont une annexe moderne commence à se dessiner autour du cercle. Nous l'abordons par un quartier de forgerons. Les forgerons-bijoutiers ont en Afrique un caractère semi-sacré : l'origine de leur art est considérée comme plus ou moins divine. Ils sont groupés dans de grands ateliers en plein air, autour de la forge, sous un chaume circulaire. Notre chauffeur, en passant, klaksonne : une grêle argentine de coups de marteaux lui répond. C'est un salut traditionnel, que pas un Noir ne manquerait. Nous entrons dans ce village-capitale par la somptueuse allée de flamboyants que plantèrent jadis ses rois. Sur leur feuillage en parasol un incendie de grosses fleurs orange et feu. Voici les restes du « palais » de Béhanzin, longs murs croulants de terre rouge noyés dans une flore de décombres ; plus qu'une architecture royale, ils évoquent un grossier ouvrage de glaise [122] bâti par des enfants géants. Quelques éléments centraux ont été sauvés de l'incendie qu'alluma Béhanzin avant sa capture. Es sont maintenant le siège de l'I.F.A.N. Avec les souvenirs des descendants du roi, on a reconstitué sur les murs, dans de petits caissons, les bas-reliefs bariolés. Un Musée réunit les restes sauvés du désastre : lanternes de fêtes, gros animaux de cuivre, trônes sculptés, étoffes, sceptres. Le jeune assistant noir, qui est de la Côte, nous récite tout son savoir avec un mépris marqué pour ce peuple barbare. Ces rois dahoméens étaient de grands amateurs de calembours. Leurs lanternes, leurs étoffes, leurs bâtons de commandement sont des sortes de rébus imagés d'une parole célèbre tombée de leur bouche et qui les fixe pour l'histoire. Ce ridicule rasoir de métal argenté qui surmonte une lanterne rappelle que tel d'entre eux a promis de faire tondre, s'il bougeait, son vieil adversaire. Cet autre reste pour les siècles évoqué par un ananas, parce que la foudre étant tombée à ses côtés, il déclara qu'il échappait à la foudre comme l'ananas. Leur nom même, comme celui des Encycliques, est le premier mot d'une de leurs phrases célèbres. Le général Cambronne aurait eu des soucis dans ce pays.

Un des caractères les plus frappants de ces petites rues rouges, c'est le grand nombre d'autels fétichistes qui sont semés devant les

cases, sous les yeux du passant. En général, c'est un petit portique de terre à hauteur de genou, le toit de chacun reposant sur quatre piliers carrés. Sous cet abri, un [123] monticule de terre pétrie avec des produits divers selon une formule consacrée, dans lequel est fiché en érection un symbole phallique aussi peu symbolique que possible. Une ou deux statuette grossières veillent en sentinelle un peu en avant. Ailleurs, c'est un simple terre-plein où sont enfoncées jusqu'au col de nombreuses poteries, chacune recevant les offrandes consacrées à une divinité particulière. Cet indigène qui me contre-passe : nous foulons le même chemin ; mais il passe entre deux haies de vénération et de terreurs sacrées. Je ne vois que la carcasse de son village.

Me voici chez le vieux bijoutier osseux, oppressé, qui semble mourir lentement vers son lit de fer. Il me tend un petit poisson en argent, qui s'articule souplement sur ses rangées d'écailles. Le bruit de notre présence s'est vite répandu. Bientôt dix autres m'apportent leur pacotille. Vous connaissez tous ces petits personnages de cuivre, parfois groupés, en scènes compliquées. Depuis que le commerce européen s'en est emparé c'est un art en pleine décadence. On a dit qu'en Afrique le missionnaire suivait le militaire. Non : la civilisation du bazar passe la première.

Au bout d'un vaste espace devant la maison du commandant de cercle, une salle à claire-voie. Le toit de bambou laisse apparaître sa charpente intérieure. Sur le pignon, le lion du pays, à tête carrée. Sur deux colonnes, deux tigres sculptés par les indigènes gardent l'entrée. Sur la place, les pagnes [124] bariolés venus de tout le pays. Au milieu, une sorte de cavalcade. C'est la famille royale des Gléglé et des Béhanzin. Ils sont maintenant chefs de cantons, gros et gras, décorés de la Légion d'honneur, aussi forts de leurs prérogatives que d'un trône, et se détestent cordialement entre cousins, ce qui neutralise toute coalition. Les voici en pagnes d'apparat, des mètres et des mètres de tissu, signe de richesse, enroulés autour de leurs obésités princières. Derrière chacun, une petite suite et le boy qui tient le parasol de dignité, blanc, semé de dessins collés d'étoffes vives, sans doute encore des calembours dynastiques. À l'arrière, les pousse-pousse 1900 sont à

l'alignement. À la sortie, l'administrateur me présente. Voici le frère de Béhanzin, blanc, sec, interminable, l'oeil pétillant, qui se casse en deux Voici Camille Béhanzin, le petit-fils, gras à craquer, qu'on accusa un jour d'avoir fait sacrifier aux dieux une fillette de huit ans, et qui est assez puissant encore pour faire casser un administrateur. Tous ces princes, ensuite, discutent longuement sur la place, avec l'administrateur, l'emplacement de la nouvelle poste.

La nuit tombe avec magnificence. L'air est léger, presque frais. La voûte des flamboyants brûle d'un feu doux sous la lune qui monte, et le tapis des fleurs tombées sur le chemin lui renvoie son éclat. Nous croisons des ombres, droites sous la calebasse. Nous dépassons des groupes assis devant les cases. Chacun salue, comme dans un village de chez nous.

[125]

## Vendredi, 4 avril.

Sous ma fenêtre, cette nuit, la tornade arrachait la mer par paquets, la jetait à la plage. Ce matin tout est calme.

J'entends aujourd'hui beaucoup de plaintes sur la nouvelle politique coloniale. Voici l'argument-massue : « On n'a rien inventé ; au contraire. Les rapports étaient bien meilleurs avant guerre. Tout le monde saluait les Blancs. » Il y a des gens qui ne se consoleront jamais de cette délicieuse féodalité et combien de républicains parmi eux, qui ont cependant commencé l'histoire au 14 juillet 89 : ceux que les Noirs appellent « le petit Blanc », le petit-bourgeois prétentieux, et qu'ils ne préfèrent aucunement aux grands colons. « Ils étaient durs, me dit un Noir de ces derniers, mais c'étaient des hommes. »

Un grand mal, me dit un ami, vient des femmes. Les fonctionnaires français sont gonflés dans la colonie au-delà de tout ce qu'ils pouvaient espérer dans la Métropole. Un instituteur, un licencié, devien-

nent facilement directeurs de l'enseignement. La petite bourgeoise qu'ils ont parfois épousée, le jour de son arrivée demande au boy s'il voudrait bien lui cirer ses souliers, s'il préfère du café ou du chocolat à son petit déjeuner. Puis elle découvre qu'elle a un boy principal, un petit boy, [126] un cuisinier, un blanchisseur. Elle n'a rien à faire, elle n'a rien dans la tête. Alors sa puissance la grise. Elle n'est plus occupée qu'à crier sur les boys et à papoter avec d'autres oisives. Elle se ronge de rivalités de sous-préfecture. Elle qui devrait être la médiatrice des sentiments humains, elle souffle à son mari la prudence, pour sa carrière, et le mépris du Noir. J'en ai connu de toutes différentes. Mais il y en a trop de ce modèle.

## Samedi 5 avril.

À 9 heures, nous partons en voiture, le long de la côte, pour le Togo voisin. Après quelques marécages, nous entrons dans la grande cocoteraie togolaise. Les grandes palmes lustrées, un peu jaunies, retombent très bas. Derrière le quinconce léger des troncs, à cinquante mètres, la mer, d'un bleu intense, avec sa frange de neige. Nous sommes aussi loin que possible de la lourde, de l'accablante Afrique. Les petites villes que nous traversons sont gaies comme un jour de fête. À Anecho, nous descendons de voiture pour saluer le vieux roi. Il s'est fait bâtir une énorme villa blanche dans une ruelle de terre battue où d'épais dépôts de fumée lèchent l'ocre des murs. Des enfants noirs jouent sur ce fond rouge. Le vieux roi est aux champs. Il soigne ses cocotiers. Nous le trouvons vers une pyramide de crânes : ce n'est qu'une pile de coques sèches.

[127] Grand Popo, nous attendons le bac devant un petit marché qui bourdonne sous quatre immenses palmiers. Nous achetons 12 bananes pour 5 francs, et 1 fr, 50 des noix que le vendeur dépouille en quatre coups de machette. Elles ne sont pas mûres : le lait est fade, tiède, la noix n'est encore qu'une gélatine blanche qui se râcle à la main. Le

chauffeur noir conduit dur. Il écrase, en trois heures, deux cochons et un chevreau qu'un geste lui eût fait éviter. Il paraît que les indigènes sont habitués. Nous pas.

## Pâques, 6 avril.

À la grand-messe, Blancs et Noirs sont en gros séparés. Est-ce spontané ? organisé ? Je l'ignore. Le Père qui, à ma gêne, a fait lever un gamin du pays pour me donner une chaise, place maintenant avec beaucoup de déférence un Noir grisonnant, impeccable dans son complet blanc avec une stridente cravate papillon rose bonbon. L'esprit de classe est plus fort encore que l'esprit de race.

Une élite, prolongement de l'élite dahoméenne, monte aussi au Togo. Un vieux camarade des premiers Congrès d'*Esprit* me l'a réunie, en fin d'après-midi. Voici un médecin qui a fait ses études à Bonn, des instituteurs, des employés de commerce qui ressemblent à des étudiants d'Oxford, et le chef indigène de Lomé, l'œil rusé et le ventre gras. Certains ne [128] sont pas venus à ma conférence, au cercle, parce qu'on ne va pas dans cette maison dont les Blancs vous chassent en toute autre circonstance. Mais ils viennent ici, mis en confiance. Ils m'exposent leurs griefs avec calme, souvent avec une sorte de distinction. Nous sommes ici dans un pays commerçant, la longue fréquentation des Portugais et des Allemands n'a fait qu'accentuer ce trait. Il ne faudrait pas grand'chose pour contenter les esprits. En régime français, il y a peu de perspective d'avancement pour un employé noir. L'U.A.C., la maison anglaise qui traite de 50 à 60% des affaires du Togo, est mené par un seul Noir. Chez nous, un employé noir atteint son bâton de maréchal à 9.000 francs par mois, et bien rares ceux qui vont jusque-là. Le contrat collectif indigène donne à l'Africain des salaires plus bas, à fonction égale, que ceux des Européens ; encore refuse-t-on souvent de les classer dans la catégorie de leur fonction. Ainsi le gérant de la S.C.O.A, dans une ville du pays, est classé dans la sixième

catégorie d'employés. Je sais qu'on soulève ici la question de rendement, et non toujours sans raison. Mais il serait toujours possible, si on le voulait, par un pourcentage à la vente ou tout autre système de salaire variable, de laisser parler les faits, au lieu de les prévenir par des mesures racistes. Enfin on reproche au Français de n'avoir pas confiance dans le Noir, et dès qu'il a quelque poste de responsabilité, de lui coller un planton aux talons pour l'espionner. On gonfle ainsi démesurément les frais généraux, car le Noir n'aurait [129] pas de quotient colonial à toucher, de famille à rapatrier. Ajoutez à cela que ces garçons voient des frais considérables aller aux services de commandement (locaux administratifs, cercles, etc.) au détriment des services techniques : routes, ponts, hygiène, agriculture, qui pourtant reçoivent un tel appel de la misère indigène. (D'un pont qui tombait en ruines, un administrateur disait : « Pourvu qu'il tienne encore huit mois, jusqu'à mon avancement ! Après... ») Ils peuvent comparer l'hôpital européen moderne et agréable avec un hôpital indigène sordide et sans moyens. « je sais bien, me dit l'un d'eux, que l'Anglais, dans le fond, nous méprise plus que vous. Mais il nous donne des postes, et ne couvre pas son mépris de grandes déclarations émancipatrices. Nous aimons mieux ça. »

Le camouflage émancipateur des procédés colonialistes est en effet plus insupportable que leur jeu avoué. Prenez les Sociétés indigènes de prévoyance. Elles ont été fondées en 36 avec le but avoué, et certainement sincère, d'éduquer le Noir aux procédés de la culture européenne (choix des semences, etc.) et de le faire collaborer à la fixation des prix. On en fit une par subdivision. Chacune avait sa personnalité financière. Puis on créa un fond commun pour l'achat de matériel circulant, et une sorte d'assurance mutuelle. En fait, elles sont devenues trop souvent, suivant l'expression d'un de mes interlocuteurs, des sociétés de prévoyance administrative, ou comme je les ai encore entendu appeler, ironiquement, [130] des Sociétés européennes de prévoyance. Le président de SIP est l'administrateur chef de la subdivision, pratiquement avec pleins pouvoirs : le Conseil d'administration est formé d'indigènes incompetents, parfois illettrés, qui ne

peuvent qu'assentir. Dans la pénurie de guerre et d'après-guerre, les Sociétés ont raflé les marchandises de première nécessité arrivant d'Europe, pour les distribuer aux Européens et à leurs familles : or elles sont entretenues par des cotisations indigènes ; tout indigène verse dix francs par an et par tête à leur budget. Aussi les Noirs, maintenant, demandent-ils purement et simplement leur suppression.

## Lundi, 7 mars.

Départ africain classique. On se lève à six heures, ou cinq, ou quatre. La veille, grandes déclarations de principe sur la nécessité de rouler au frais. Mais le chauffeur a - toujours - oublié de faire le plein d'essence, ou de réparer son pneu, et l'on part à neuf heures.

Nous allons sur Palimé <sup>5</sup>, Gold Coast <sup>6</sup> à 160 kilomètres au N.-W. de Lomé, contre la Gold Coast. La campagne est légère. Parfois, on croirait circuler [131] dans l'étroit chemin d'un parc, entre deux haies de feuillage mousseux, piquées de grandes fleurs jaunes. Contre les monts Togo, nous visitons la seule concession française du mandat : palmiste, cacao. Nous poussons a une haute cascade. On nous avait promis des singes et des boas. Nous n'avons eu, le long du petit chemin vert, groupés par teintes comme sur des cartons de collection, que des groupes de papillons étourdissants de couleurs, jaunes, feu, noirs, verts, bariolés.

---

<sup>5</sup> S'écrit aussi Kpalimé, au Nord Ouest de Lomé.

<sup>6</sup> Qui deviendra le Ghana sous la houlette de Francis Kwame Nkrumah en 1957.

## 8-9 avril, Monrovia.

De Lomé à Monrovia, il y a escale de nuit à Abidjan. Je retrouve l'hôtel et son cinéma en plein air, parlant, chantant, hurlant, crépitant, planté sous les fenêtres des voyageurs, pour leur détente.

Au plus dense de la forêt, pendant la guerre, à 90 kilomètres de Monrovia, les Américains ont construit pour leur transit de guerre le somptueux aérodrome de Robertsfield. C'est maintenant l'aérodrome majeur du Libéria. Au débarqué, je vois venir à moi un tirailleur sénégalais, casquette sur la nuque, sourire aux lèvres, main tendue. Il n'y a pas tellement de Français au Libéria, ce doit être mon homme. Il a son genre après tout sympathique :

- Tu viens me chercher ?

- Oui, missié.

[132] - Monsieur Mounier ?

- Oui, missié.

- Tu es le chauffeur du Ministre de France ?

- Oui, missié.

Bon. Douanes, si l'on peut dire. Un géant libérien, qui m'aurait aussi bien laissé passer, fait des paraphes nonchalants et inutiles sur mon passeport. Je rejoins mon Sénégalais. Il y a là trois fortes voitures. Mais il m'entraîne vers le large. Je demande des explications. Je finis par comprendre, avec l'aide d'un tiers, qu'il ne venait pas me chercher, qu'il n'est pas le chauffeur du Ministre de France, mais un rapatriable qui attend, depuis hier, l'avion qui voudra le prendre en sur-nombre. Très africain. Principe : il faut toujours répondre oui à un Blanc, pour lui faire plaisir, après on verra bien. On me racontait ces jours-ci l'histoire d'un zoologiste qui, naguère, interrogeait des indigènes pour connaître la faune d'une région. Il montre des photogra-

phies d'animaux. Il semble qu'ils sont tous dans le pays. Enfin passe la girafe

- Et celle-ci ?

- Oui, missié.

- C'est grand comment ? ajoute l'enquêteur, qui commence à méfier.

- Comme ça.

Et le Noir écarte ses mains de 20 à 30 centimètres. Autre histoire africaine : ma lettre avion, postée il y a huit jours à Cotonou arrive, je l'apprendrai tout à l'heure, avec mon appareil. C'est pourquoi [133] je ne trouve personne au terrain. Il est neuf heures. Le télégraphe ne sera ouvert qu'à deux heures. Au mieux j'aurai un voiture à dix-sept heures. Afrique, pays de la patience. L'agent américain me propose de m'emmener déjeuner au mess, non sans s'être assuré, car je n'ai pas de dollars :

- Est-ce que le Ministre de France me remboursera si je vous paye votre dîner ?

Un autre, étalé sur un divan, me dira, au milieu d'une conversation un peu vive :

- What have you to say ? We give much money to every country !

Enfin Monrovia arrive, et nous partons, à l'heure prévue, par la Firestone, la plus grande plantation d'hévéas du monde entier. Plus encore qu'au Cameroun, les vallonnements rocheux et les troncs légers évoquent Fontainebleau, mais la netteté de la route, des talus, des sous-bois, le confort des bungalows que nous contre-passons, et même des villages indigènes, qui semblent des modèles de luxe pour villages africains, construits sur calculs américains pour assurer le maximum d'accès à la route en perdant le minimum de place pour les arbres - toute cette rigueur gracieuse et riche ajoute un côté Hyde Park. Mon hôte conduit comme un fou, du bout des doigts. J'apprends la « république » « libre » du Libéria par l'image :

- Vous voyez cette somptueuse villa, au milieu des fleurs et des pelouses ? Produit de la collection des impôts dans le secteur de X... Cette autre : [134] produit de la vente des esclaves entre 1920 et 1930 - vous avez bien entendu, des esclaves, entre 1920 et 1930 - à destination de Fernando Po.

Des masures indigènes misérables contrastent avec ces châteaux de l'aristocratie noire.

Bientôt nous sortons des forêts. Le soir tombe. Toujours cette imperturbable nuit équatoriale de 6h. 15, 6h. 30, d'un bout à l'autre de l'année. De larges, paisibles vallonnements verts, plus anglais qu'africains. La ville.

Je raconterai plus loin cette longue oppression de deux millions d'indigènes par dix-huit mille Africo-Américains, descendants des anciens colons noirs, ceux-ci dominés à leur tour par une dizaine de familles concussionnaires. Les Américains ne s'en sont guère souciés pendant longtemps, malgré les grands principes. D'abord ils sont toujours venus peu nombreux. Ils n'ont pas un tempérament de colonisateurs. Ils aiment trop le confort, et le travail de pionnier, dans la partie la plus sauvage de l'Afrique, n'est guère leur affaire. Et puis, ils méprisent trop le Noir pour s'occuper de lui, pour lui. Quand le Libéria est devenu utile, aux premiers signes de guerre proche, ils sont arrivés d'un coup, massivement, c'est-à-dire avec le minimum d'hommes et le maximum de capitaux. Ils ont fait des entreprises géantes : caoutchouc, port, aérodrome, routes d'exploitation, *ad usum americanum*. Pendant des dizaines d'années, il n'y eut de routes que ce qui était nécessaire pour exploiter la clairière de [135] Monrovia : 50 kilomètres ; pas d'écoles : aujourd'hui il est encore des coins à dix kilomètres de Monrovia où l'on ne parle pas l'anglais.

Il faut noter que depuis longtemps il ne vient plus de nouveaux Noirs des États-Unis. Ils s'enrichissent plus vite sur place et de plus, ils ont un solide mépris pour le Noir africain. Ainsi le Blanc américain méprise le nègre américain qui méprise l'Américano-libérien, qui mé-

prise le « native » de la brousse. Racisme par mort, racisme pas seulement blanc.

## Jeudi, 10 avril.

Indiscrétion de la nature africaine. Une ville où le rocher fait à tout moment irruption dans la rue. Noir, découpé comme une lave, ici accumulé en chaos à côté des noires, fumeuses baraques des Noirs pauvres, donnant ailleurs à cette chaussée un profil en scie où la Ford de mon hôte, douce comme le lait, rebondit mollement. Pour un peu, il faudrait s'encorder quand on rend visite à notre fervent Ministre, Français inlassable et grand patriote libérien. Monrovia est une ville coloniale anglo-saxonne, sombre, violente en couleur. Les bungalows sur pilotis, pour écarter la chaleur et les serpents, avancent leurs balcons en pagodes, alignent leurs planches de bois peint. Le tout fait un peu banlieue à grande échelle, que les luxueux hôtels d'un blanc très cru n'arrivent pas à animer. [136] Les plus sordides masures voisinent avec les villas somptueuses. Dans les terrains vagues qui bordent la côte, une seconde ville, de baraques luisantes et cossues, brillamment éclairées le soir : ici l'Amérique, qui construit son port, avec trois mille travailleurs. Brusquement étale, après ce hérissément de roches et de maisons, la mer.

## Vendredi, 11 avril.

Visite aux grands. M. Dennings, le secrétaire d'État (ils ont copié la constitution américaine) est un homme solide. Il appartient aux « dix » familles traditionnelles, mais collabore avec le président Tubman, semi « native », qui est en train de s'apercevoir que le pays s'appelle Libéria, et d'installer doucement une première étape de la démocratie dans cette aristocratie publicaine Noire. Il a mis en route son premier

plan quinquennal. Il collabore très cordialement avec les Américains, mais tâche à leur égard de maintenir autant d'indépendance qu'en peut avoir un pays de deux millions d'hommes noyés dans la forêt, en face d'une nation moderne de cent millions de citoyens, qui détient 90% de son commerce extérieur. Il a fait appel pour sa capitale à un médecin chef français, le D'Chauliac ; sans attendre la section d'Alliance française que nous avons fondée avec le Ministre [137] de France, M. de Schompré, Mme Chauliac entretient là-bas depuis plusieurs années la langue et l'esprit français. Le président sait que les routes américaines s'adosseront bientôt à la Haute Guinée française, et que de ce jour le Libéria ne sera plus seulement un fruit délicieux que l'oncle Sam cueille au bout de sa perche, mais un lien, avec deux appuis. Le jeu sera serré. L'énorme port neuf de Monrovia n'est pas fait pour la petite république, ni ces routes que le génie américain lance en tous sens. La petite république que l'Européen connaît à peine, dont il ne saurait rien dire, et à laquelle, en tout cas, il ne songerait pas à attribuer un grand rôle d'avenir, pourrait bien demain devenir, de par la volonté américaine, la base de départ de l'invasion de l'Afrique avec des produits manufacturés que l'Europe appauvrie ne peut plus lui fournir, et par la volonté démocratique du Président Truman, un pôle de panafricanisme. Ne perdons point de l'oeil ce petit David qui, au lieu de tuer Goliath, s'en est assuré le soutien.

## 12-13 avril, Conakry-Kindia.

Pourquoi cette mauvaise réputation de Conakry ? Je sais : deux hôtels sordides, une côte boueuse et un peu puante, beaucoup de pluie. Mais peu de villes africaines ont à la fois son ampleur et sa grâce [138] accueillante. Malgré tout, il existe déjà une synthèse franco-africaine : en dépit de leurs affreux monuments officiels, il y a une grâce dans toutes nos villes africaines, une grâce claire. Freetown, Monrovia restent des villes renfrognées.

Par un dimanche silencieux et avec un chauffeur muet -détente au bout de tant de rencontres - j'avance jusqu'aux pentes du Fouta, à Kindia. Tout le long, petites exploitations à la Française : nous sommes au pays de la variété. Quelques pancartes fixent les beautés absentes. Sur un tas de cailloux : « Chutes du... » Repasser à la saison des pluies. Une légère brume amollit les formes, apaise la soif des choses. Nous levons quelques singes qui se désarticulent un moment sur la route poussiéreuse, et plongent dans les herbes. Les rats palmistes croisent et recroisent devant nous. À un moment, deux énormes masses noires apparaissent vers le talus. Ce sont deux puissants phacochères. Ils s'écartent à peine de notre passage. (Pourquoi ces sangliers géants, beaucoup plus répandus que les fauves, sont-ils à peu près ignorés de l'Européen ?)

Le brave commandant du cercle est désolé. On m'envoie faire une conférence à Kindia : qu'y puis-je ?

- On ne fait pas une conférence à Kindia le dimanche ! me dit-il, les bras au ciel.

Les planteurs sont à vingt ou trente kilomètres. Ils dorment ou chassent. Le planton n'a pas dû sonner deux fois dans les maisons où il portait ses convocations : [139] c'était l'heure de la sieste (on n'a su mon arrivée que ce matin), et le Blanc n'est pas bon à cette heure-là. De fait, quand nous arrivons à la salle, le service d'ordre - magnifiques agents en chéchias, vestes blanches, sabre au clair - semble devoir être plus nombreux que le public. Le commandant rallie les joueurs de ping-pong à la terrasse du cercle, ils suivent avec un sourire emmerdé et correct ; il hèle quelques passants, qui cherchent vite la bonne excuse, celle qui éclate d'une vérité trop crue, à qui manque la patine du vrai. Enfin nous avons rallié une vingtaine de Kindiens, Kindoïdes ou Kindéiformes. Je pense un peu au travail forcé. Mais je fais sauter la tribune, nous prenons des bocks, et bientôt, à la lumière de deux lampes tempête, je suis le messenger qui arrive d'Europe, avec toutes les nouvelles, les mises au point, une science sacrée qu'on me suppose et que je ne me connaissais pas.

L'institut Pasteur, installé ici à cause de l'abondance des singes (il y a des troupeaux de deux cents cynocéphales sur la route de Kindia à Mammou) est fermé aujourd'hui. Je me rabats sur l'usine de confitures. Je suis un bon père.

Pâle et hospitalière Guinée. Un peu sèche, un peu terne, terre de repos au milieu de la violente Afrique. Il est vrai que la violence la saisira elle aussi avec les pluies. Aucune terre africaine n'en reçoit autant. Pendant six mois, tout ruisselle, tout devient fleuve. Les bambins nagent dans les rues. [140] Si vous saviez, me dit un officiel, comme la Guinée est alors commode à gouverner !

## 15 avril.

Pour la première fois, depuis le début du voyage, notre Junker prend de l'altitude, pour franchir le Fouta. Une brume légère, mais en fin de compte, par l'épaisseur, assez opaque. Elle noie la Basse-Côte, ses rizières boueuses, et les serpents d'eau qui se font un chemin nonchalant vers le littoral. Le Fouta ressemble, de haut, à quelque énorme citadelle sarrazine. Coupoles noirâtres, donjons massifs aux blanches murailles sur des douves étroites et boisées. Un Vercors sec. Puis le pays s'aplatit, devient prédésertique, rabougri. Le haut Niger apparaît, encore étroit, orvet luisant dans la brousse.

Kankan. Le premier modèle que je rencontre d'une grande ville de cases. Énorme champignonnière de toits de chaume ronds, rangés comme un jouet sur le sable clair. Ces conférences de brousse ont toujours quelque pittoresque nouveau. L'administrateur me reçoit, le front barré :

- J'aime mieux vous dire que les conférenciers, c'est des emmerdeurs. Et puis, vous savez, ce n'est pas la peine de vouloir épater le colonial, il ne marche pas.

[141] J'en saute. Comme je ne me sens pas, mais pas du tout une âme de conférencier, je m'amuse. Autre surprise : au milieu de ma conférence, sortie générale des Noirs. Qu'ai-je dit ? Rien de grave. On m'avertit à l'oreille : je suis entré en pays musulman, et tous vont à la prière. Ils rentrent cinq minutes après.

## 16-18 avril, Bamako.

Au sortir de Conakry, la discrète et la gracieuse et l'effacée, Bamako éclate de turbulence africaine. De la couleur partout. Une chaleur de four : 42 à l'ombre, sans une rémission, sans un souffle. D'abord, on bénit le ciel d'avoir quitté l'humidité émolliente du Sud, mais le soir, quand on perd le dernier recours africain, et que l'on reçoit plus chaude que la peau, sur les épaules, l'eau de sa douche, on demande grâce.

Bamako, c'est un peu d'abord l'école d'artisanat. Ce malheureux artisanat indigène que nous corrompons par toutes les avenues, quelques hommes essayent ici de lui faire retrouver les sources. Ils me donnent des observations intéressantes sur le Noir. Il excelle dans le schéma abstrait, dans l'habileté verbale. Mais, si ouvert au concret, si contemplatif de la sensation pourrait-on dire, dans le travail il échoue sur le trajet de la liaison [142] psychomotrice, de la sensation organisée. Aucun n'arrive à faire un mur droit. Ils ne « sentent » pas non plus la perpendiculaire. Ils ne savent pas faire le geste de tourner la main - et faussent ainsi toutes les manivelles, qu'ils tendent à manipuler en va-et-vient. Terribles destructeurs de mécanismes, ils excellent ensuite à les faire marcher miraculeusement Pendant des mois avec des bouts de ficelles et de fils de fer. Au lieu de parler rigoureusement de paresse et de primitivisme, il faudrait étudier rigoureusement ces conduites, dégager leurs possibilités et les voies de leur éducation.

Le marché de Bamako est un haut morceau d'Afrique. Passons les cotonnades affreuses qui entourent les Halles : c'est encore l'écume

de l'Europe. Voici les Souks, où le désert vient déposer ses présents. Voici le sel en barre des sables, jaunâtre, terreux, mais préféré au nôtre pour ses vertus mystérieuses. Voici les marchands de verroterie : si l'on a du goût, un peu d'expérience, et des mois devant soi, en fouillant sous les perles de bazar, on collectionnera peu à peu des pierres taillées dont certaines, passées de main en main, remontent au Moyen Âge. Voici les bijoux soudanais de paille tressée, qui imitent étonnamment le vieil or, les tapis de Mauritanie et les fruits du Fouta, les calebasses décorées et les pagnes de Niamey. Je dîne le soir, sous trois palmiers, avec le gouverneur et le député Filydabo Sissoko, qui cherche les confluent [143] de la philosophie soudanaise et de l'hindouisme du square Rapp.

## 19-21 avril : Chez les Sérères.

J'atterris à Dakar, au bout de mon voyage, dans un encombrement d'apparat militaire. Des ministres arrivent ce soir, le Président demain. On me donne à choisir : accompagner pendant deux jours la caravane officielle, ou réaliser un projet que j'ai lancé au départ, d'une tournée chez les fétichistes du Sud. Le Président me pardonne ! j'ai choisi les fétichistes.

Pendant que le *Richelieu* aborde Dakar sous les salves, nous le quittons en camion avec Duchemin, de bon matin. Toute l'Afrique administrative, à son réveil, tremble sur le sort de ses préparatifs. Ça commence mal. En travers des rues, sur les murs officiels, devant le monument aux morts, partout d'énormes inscriptions au goudron : « Vive de Gaulle ! ». « De Gaulle au pouvoir ! » La vigilance républicaine les a recouvertes de peinture ocre, hâtivement. elle dégouline sur les belles surfaces recrépies à neuf depuis un mois. C'est lamentable. Inutile de demander quelles mains désintéressées ont fait ce beau travail national dans un pays où le Président vient représenter toute la France.

[144] Les Sérères, à l'est et au sud de Dakar, forment dans le Sénégal musulman un noyau irréductible de fétichistes. Ils constituent, en outre, un des rares pays réellement paysans d'Afrique. Ils enclorent leurs terres, que les Ouolofs laissent sans barrières.

Nous prenons la route de Djourbel à travers la brousse sénégalaise classique : sable, herbe sèche, épineux, baobabs avec leurs « pains de singe », oblongs, verdâtres, duveteux, qui pendent dans leurs branches comme des lanternes. De temps à autre la tache verte, rafraîchissante d'un fromager ou d'un groupe de manguiers. La brousse est déjà, cependant, un peu plus verte qu'il y a six semaines : les pluies approchent, un peu partout déjà a été célébrée la cérémonie qui les précède. Dans cet étrange continent, vous voyez aux arbres d'abord les fruits - les fruits survivants de la saison passée, puis les feuilles, puis la pluie. Rien n'est plus impressionnant que ce reverdissement prophétique de la brousse avant que la première goutte d'eau ait humecté le sable. Printemps rapide, plus mystérieux que notre printemps rationnel.

Après Khombola, nous nous arrêtons à proximité d'un campement Peuhl. Il se reconnaît aux paillotes en meules, démontables, avec leur fente étroite pour entrée. Les Peuhls, au milieu des Sénégalais bruyants, bavards, animés, font une oasis de silence et de gravité. Ces pasteurs errants à travers le réseau des terriens n'ont pour compagnie, de l'aube au couchant, que leurs troupeaux, l'herbe courte, le [145] ciel, et leur silencieuse noblesse de fils lointains des Blancs. Ils sont ici à l'extrême Sud de leur transhumance. Cette nature rare et sèche leur apparaît comme le pays enchanté de la verdure, ils en rêvent le long de l'année comme le gamin rêve de Naples.

Le sable est chaud sous la semelle de corde. Les petits fruits hérissés des épineux s'accumulent sur les sandales, lancent leurs piquants à travers l'étoffe. Nous buvons le lait de l'hospitalité dans unealebasse douteuse, puis avec le matériel de l'I.F.A.N., entourés d'yeux, nous déjeunons au bord de la route. L'après-midi, nous poussons vers des villages réputés pour le nombre de leurs *pangors* (lieux fétiches). Au premier, nous avons l'impression nette d'être roulés. Ce

n'est pas qu'en principe l'indigène dissimule ses lieux sacrés, ici du moins. Mais on se méfie du nouveau venu. Pour nous faire plaisir, un ancien nous conduit à un soi-disant baobab-fétiche, mais il est impossible d'y trouver à la base les traces classiques de lait et de mil. Cependant, il passe sans broncher à côté d'un fromager géant qui ne peut pas ne pas être vénéré. On nous conduit aux tombes. En plein champ, au bord du village, les corps sont enterrés très près de terre. Une armature de bambou en forme de toit de case est alors posée sur la tombe, et les amis viennent le couvrir de terre. Plus le défunt est riche, plus le tumulus est considérable : car il faut inviter beaucoup d'amis pour le grossir, et tuer beaucoup de boeufs pour nourrir les amis. À l'une d'elles, notre guide nous explique qu'elle est celle du [146] féticheur, mort la semaine dernière. Il faut maintenant attendre que le pangor (qui signifie aussi le serpent) désigne son successeur, en le fixant sur sa route, ou dans un rêve.

Dans un village voisin, par contre, on nous conduit sans difficultés devant plusieurs pangors : une poterie renversée, parfois entourée de cinq ou six bâtons de glaise ressemblant à ceux de nos agents de la paix.

À Fatick, gros bourg, nous manquons le roi des Sérères, qui est allé à Dakar saluer le Président. Au seuil de son carré, une ficelle rase la terre, à demi noyée dans le sable : elle attache un grigri invisible qui protège le seuil. Nous projetons de rejoindre un campement de la côte avant la nuit. La « route » est une piste. Nous avons du mal à en trouver le départ, plus de mal encore à la garder. Se renseigner ne simplifie guère la recherche : ils sont bientôt dix à discuter entre eux, aucun n'est d'accord. Le « stop » sévit : un colporteur, un homme qui est allé remplir un devoir familial à plusieurs journées de marche, et qui revient comme il peut, sans terme fixe, indifférent si on le prend, indifférent si on le laisse. L'impatience n'est pas un sentiment africain. Bientôt nous gagnons une large piste de sable plat, bras desséché de l'estuaire du Saloum, qui s'enfonce profondément à l'intérieur. Le camion roule comme sur une plage, se guide aux traces d'anciens passages. Le paysage est large, déjà marin. Sur une étroite lagune, deux fil-

les jeunes ramassent le sel à pleines mains dans le fond proche ; elles ont ces [147] reflets clairs et cette finesse de lignes qui trahit leur ascendance blanche. Le soir fond quand nous crevons pour la deuxième fois à la même roue. On découvre que les boys ont mis de grosses chambres aux petits pneus après avoir mis pendant un mois les petites chambres aux gros pneus.

La nuit tombe bientôt. J'admire D... de garder le contact avec la piste, qui se réduit bientôt à un sentier, puis à rien du tout. Sous la lumière violente des phares, la brousse est de plus en plus confuse. Quand la piste semble se dessiner à nouveau, un baobab surgit dans l'axe du chemin ; on le contourne ; derrière, tout est brouillé à nouveau. Le camion festonne sans arrêt. D... suit son flair, l'œil accroché à une imperceptible trace de pneus. Mais les basses touffes des rôniers se resserrent, pressent sous les roues leurs éventails rigides de lances vertes, craquent sous la carrosserie avec un bruit sec. Le réseau se complique de souches, d'épineux, d'écorces détachées. Nous roulons dans un jardin botanique abandonné, écrasant tout. Heureusement le gardien doit être mort. « Cette fois, je crois que je l'ai perdue », me dit D... Hier, il a donné sa boussole à un commis qui en rêvait. Enfin surgissent de l'ombre deux cases de jeunes bergers, juste au moment de la troisième crevaison, suivie à l'instant d'une panne de phares. Les bergers ont allumé un feu dans leur case. Nous grignotons des dattes, faisons du café pendant que le commis répare dans la nuit. Nouveau départ à l'aveugle. Toujours pas de [148] chemin. Mais un village. Le chef arrive : « Ce n'est pas prudent de voyager la nuit », nous dit-il. Il ne pense pas aux méchants, mais aux esprits. Il nous offre sa propre case.

Ce qui nous est apparu d'abord comme un village n'est qu'un hameau de six cases entourées des greniers à mil, larges hottes rondes sur pilotis. Quelques hommes, quelques femmes, le classique marmot de deux ans qui fuit en hurlant devant un visage blanc. Les phares du camion, grosse bête fourvoyée au milieu des cases, servent d'éclairage. Tout le monde se groupe à la frange de la lumière et de la nuit. Un poulet est acheté, plumé, rôti sur-le-champ. Contrairement aux autres,

la case du chef est en terre battue. Dans l'ombre nous découvrons au haut de la porte le grigri du seuil, un texte en arabe, avec un carré magique. Un mur intérieur sépare une pièce du couloir. Nous y mangeons. Nous buvons aussi : l'eau trouble qu'on nous apporte, le permanganate, l'hyposulfite, cela donne finalement une sorte d'infusion tiède à la teinture d'iode.

Les hommes nous signalent que le gibier est nombreux dans les environs. D... décide de chasser à l'aube. Nous nous endormons, les indigènes rentrent dans leurs cases, l'incident est clos. En réponse aux hurlements des hyènes, les chiens -ces affreux cabots africains, jaunâtres et sans forme - aboient longtemps. Contre les murs légers, le bruit [149] de mâchoires et de langues du troupeau du zébus, qui brouette autour des cases.

Au petit jour, les coqs sont déchaînés. Mamadou, de peur de manquer la consigne, nous réveille à trois heures, puis à 4h. 30. Enfin nous nous levons, à six heures. Il fait presque frais. Pour la première fois je prends un chandail en Afrique. Un vieux chasseur nous conduit, ridé et parcheminé sous le chapeau de rafia sénégalais. Il le quitte, s'en recouvre le quitte encore sur un rythme dont le sens nous échappe. Nous marchons, tous trois silencieux, à travers la forêt claire. Bientôt nous atteignons, toujours sous bois, des marais à sec. C'est l'endroit. Le sol est d'argile noire, craquelée, moutonneuse sous les touffes d'herbe jaunie. Brusquement, à cinquante mètres, deux chacals apparaissent entre les branches. Ils marchent comme nous à pas lents. C'est un duel de silence et d'aguet. D... monte sur une butte, tire, manque son coup. Un quart d'heure après, deux biches lèvent à vingt mètres, détalent : trop tard pour tirer. La marche en larges cercles se poursuit, patiente, silencieuse, vaine. De lointains gloussements de pintades. Mais le guide, qui décidément se fait vieux, n'arrive pas à les rejoindre. Nous rentrons au village.

Nous étions à deux cents mètres de la route, et d'un gros village. Nous retrouvons maintenant les grandes pistes de sable mouillé, léchées par de longues langues de mer. Joal apparaît : patrie de mon ami Senghor. Mais pour le rejoindre, c'est autre [150] chose. Ces minces

et nonchalantes lagunes s'étirent interminablement. Les hommes envoyés en estafettes ne trouvent pas, en piquant du talon pour éprouver le fond, de gué assez dur pour le camion. Un bras contourné, un autre présente.

Joal est un des premiers postes français, bien avant la grande pénétration. Que l'Afrique est donc variée ! C'est une Afrique rieuse et légère que nous trouvons ici. Elle évoque à la fois nos images des îles et un village de pêcheurs de chez nous. Parmi les cases peintes et les jardins de cocotiers, de grands filets sèchent au-dessus des chemins. Partout courent les petits cochons noirs, jusque dans l'écume de la vague. Il y a tout près un beau village sur pilotis. Nous arrêtons une pirogue qu'une femme conduit avec un simple bambou. Elle ramène des poteries lourdes d'eau potable. Nous longeons de basses rives de palétuviers. L'île aux pilotis se dégage à un tournant, pivote. Voici la pré-histoire au bord de l'avenir. Quelles formes nouvelles de maturation nous réservent ces brusques rencontres des siècles sur le champ clos d'un continent délaissé ?

## 23 avril.

Au-dessus de Casa, un bouchon de brume. Le DC, tourne longtemps, prend terre, perd la [151] piste, s'ensable sans autre dommage. Il faut changer d'appareil. C'était pourtant une belle machine.

Ainsi s'ensable l'Europe dans sa colonisation. Elle y fit de grandes choses. De moins grandes aussi. Mais l'histoire a tourné. Il faut changer d'appareil.

[153]

L'éveil de l'Afrique noire

# PROBLÈMES D'AFRIQUE

*L'Afrique devient-elle majeure*

[Retour à la table des matières](#)

Orly, onze heure du matin. Dakar : minuit G.M.T. Le voyageur France-Afrique, parti dans les brumes, touche terre, après quatorze heures de voyage, dans une bouffée de nuit chaude. Il prend la mesure de sa journée à la montre des vieux aventuriers de la côte africaine. L'Afrique est bientôt une banlieue de l'Europe. L'hélice de l'avion cironne en tous sens son épaisse solitude. La confrontation de l'Afrique et de l'Europe va se faire à une vitesse accélérée, trop vite peut-être, plus vite que les problèmes et les hommes n'ont le temps de mûrir.

Que le même voyageur poursuive sa route, qu'il se fasse seulement conduire en voiture à cinquante kilomètres de Dakar. Il n'a pas à rouler beaucoup pour entendre parler d'hommes égorgés [154] sur la

pierre sacrée par d'autres hommes dont vous ne rencontrez, le lendemain, que le sourire fuyant et les dénégations persuasives.

Cependant, revenez sur vos pas. Entrez à l'hôtel de ville de Dakar. Voici des jeunes gens corrects et affairés, plus noirs encore que nature dans leurs « blancs » coupés à l'européenne. Ils vont et viennent autour de l'un d'eux : le conseiller de la République reçoit ses grands électeurs. Ces costumes européens sur cette peau sombre, ce français souvent impeccable, vous les retrouvez à la table des gouverneurs, aux guichets des banques, dans le public des conférences.

Tels sont ceux que l'on appelle « les évolués », d'un nom ridicule, très XIXe siècle. Tel est le nouveau problème de l'Afrique comme de tout notre Empire.

Ces « évolués », le colonial les regarde d'un oeil inquiet. Sommes-nous ici, comme ailleurs, en voie de lever une élite indigène qui, demain, oubliant les services rendus, réclamera le départ de ceux mêmes qui l'auront formée ? Le danger est-il déjà proche ? N'est-il pas temps d'éviter certaines erreurs qui furent commises ailleurs ? Des peuples que nous prenons, politiquement, économiquement, culturellement, au ras du sol, ne sont-ils pas, plus que d'autres, susceptibles de former avec nous une communauté unie et amicale ? Faut-il les encourager par des lois libérales dans leur désir d'affranchissement ?

[155] Toutes ces questions, certes, les peuples noirs les posent avec moins d'urgence que des peuples plus anciennement civilisés et nationalisés. Mais elles commencent à poindre, et tout va très vite aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus à reculer, Il n'est pas interdit de continuer avec intelligence, ce qui exige que l'on dise des vérités dures aux blancs comme aux noirs.

Le fait nouveau, c'est que l'Afrique noire commence à produire des cadres indigènes. Ce n'est en aucune façon un mouvement massif. On ne compte encore les « évolués » que par centaines, mais chaque année ils seront plus nombreux, meilleurs.

Certains parlementaires noirs voudraient tout de suite développer l'enseignement supérieur, afin de multiplier sans délai les cadres de

commandement indigènes qui prendraient en main le développement du pays. Ce serait tomber dans l'utopie de « la Révolution par en haut ». Une élite doit prendre racine dans une terre nourricière, et ce qui manque encore à l'Afrique, ce qu'il faut développer d'abord c'est un sol de civilisation largement labouré et fumé dans la masse du pays. Par l'école ? En Afrique, pas plus qu'ailleurs l'enseignement ne fera automatiquement germer une culture. Il pourrait même, légiféré par des cuistres, défaire une culture sans en instituer une autre, désorganiser au lieu de civiliser. Mais, enfin, puisque l'école a commencé, il faut l'aider d'abord à la base.

[156] Faute de maîtres, à peine 10% des enfants en âge scolaire sont touchés par elle. On ne peut augmenter que lentement ce chiffre. Trois écoles normales à Sebikotane (Sénégal), à Dabou (Côte d'Ivoire), à Katibougou (Soudan), plus une École normale de filles à Rufisque (Sénégal), sortent chacune une moyenne de trente instituteurs par an, depuis un petit nombre d'années. Les moniteurs qui les renforcent sont souvent des écoliers à peine dégrossis. Sauf deux, les lycées sont récents. Voilà encore de bien maigres moyens.

Il faut mettre à part l'école William Ponty, de Sebikotane. Elle est actuellement le plus haut établissement en A.O.F. Ses promotions, d'une centaine d'élèves, se partagent à peu près également entre une section d'instituteurs, une section d'étudiants en médecine (qui, en sortant, entrent à l'École de Médecine de Dakar), et, jusqu'à ces derniers temps, une section de commis d'administration. C'est l'école qui décerne le plus grand prestige à ses élèves. Mais il faut bien dire que William Ponty ne donne à ses sortants, et ne peut encore donner, qu'un niveau de formation un peu supérieur au brevet simple.

On conçoit que dans ces conditions il eût été jusqu'ici prématuré de créer plutôt une Université africaine. La création récente de l'Académie de Dakar et la nomination d'un recteur semblent en ouvrir la voie. Mais trouverait-elle déjà assez d'aliments ? Je pense, au surplus, qu'il peut être mauvais [157] de fixer à Dakar les premiers étudiants de ce pays. Plus on sortira l'Africain d'Afrique, plus on le mêlera à la France et aux Français, plus on lui donnera le sentiment d'une

formation identique à celle des métropolitains, plus il se débarrassera des complexes qui l'encombrent encore, et moins il risquera de s'enfermer dans un particularisme irrité qui ne règle aucun problème.

Nous lisons à Paris les poèmes de Senghor. Je n'ai pas vu qu'ils encombrent les librairies africaines, ni les bibliothèques des « évolués ». Mais que le moindre conseiller général noir fasse une réunion politique, les esprits en sont agités pour plusieurs jours. L'Africain est un Latin renforcé. Dans la vie, la vie publique l'intéresse avant tout, et dans la vie publique, le beau parler où la tête, le cœur et la langue s'échauffent ensemble. Depuis que nous avons, par l'action de la citoyenneté, par le suffrage élargi, par la création des Conseils généraux, défait le pouvoir jusqu'ici absolu du gouverneur, la fièvre politique tend à capter toutes les énergies. Il faut prendre garde qu'elle n'avilisse cette première élite.

Ce n'est pas que l'Afrique ne donne déjà quelques hommes Politiques remarquables. Sur M. Lamine Gueye, qui fut secrétaire d'État au cabinet Blum, on entend, en tous milieux, beaucoup d'éloges. D'autres, éclairés d'une lumière moins vive, apportent à leur tâche de représentants une [158] honnête application, un sérieux presque apostolique.

Mais il serait aussi sot d'idéaliser l'électeur et le député noirs, que d'idéaliser l'électeur et le député de Béziers. On ne donne pas un régime à un peuple comme on lui donne une subvention. Aux formes qu'il reçoit du dehors, il imprime la marque de ses habitudes. Le député noir prend la suite du chef et du palabreur africain. Le noir n'a pas encore, généralement, la notion de la fonction impersonnelle, que l'individu assume sans s'y identifier. La fonction reste pour lui la faveur du prince. Quand il reçoit, une atmosphère de cour s'établit autour de lui, une révérence passe dans les gestes, il « maraboutise » inconsciemment.

Ne cherchez pas trop à savoir si X... est socialiste ou Y... communiste. Les partis ne signifient à peu près strictement rien en dessous du Sahara. Les idées, pas plus que la fonction, ne sont abstraites de l'individu et de son pouvoir quasi sacré. Au Sénégal, et un peu dans toute

l'A.O.F., on est pour ou contre Lamine Gueye. Il y a ainsi, dans chaque colonie, un roi parlementaire qui polarise les pour et les contre.

Un autre danger naît encore de la psychologie africaine. Plus encore que dans notre Midi français la parole, en Afrique, est légère, trop légère. Rien n'atteint la facilité avec laquelle un noir dit n'importe quoi, oui et non tour à tour, pour faire [159] plaisir, pour ne pas bouger, ne pas reconnaître un tort, et peut-être parfois très gratuitement. La presse politique africaine semble parfois se caricaturer elle-même dans l'emphase, le pompeux, le redondant, et, il faut bien dire, dans le genre creux. Plus on désire marquer d'amitié à la jeune élite africaine, plus durement il faut la mettre en garde contre cette tentation.

Nous pourrions alors avec sérénité examiner les illusions complémentaires de certains blancs et de certains noirs sur le problème qui nous occupe.

D'un bout à l'autre de l'A.O.F., des Français qui ne sont pas des esclavagistes, et qui n'ont pas toujours de mauvaises raisons en bouche, vous disent :

- La Constitution, sous prétexte de les améliorer, a rendu nos rapports avec les noirs pires qu'ils n'ont jamais été.

- Par exemple ?

- Sur la route, un blanc qui passait en voiture, était autrefois salué par tous les indigènes. Devant un guichet, dans un magasin, il était servi aussitôt entré. Maintenant, un noir sur dix salue notre passage. Et il y a toujours quelque agité pour protester dès que nous le dépassons dans les queues.

Certes, il était facile, pour la première génération de coloniaux de puiser sans limite dans un réservoir de travail humain qu'aucune règle ne contingentait ; aux premiers administrateurs, de commander sans le contrôle de leurs administrés, [160] comme des souverains absolus ; à la petite bourgeoisie, soudain surclassée, de conduire une théorie de boys au gré de son bon plaisir. Il serait sot de croire que tout cela ne

représentait qu'une dure et inhumaine exploitation. L'excès de pouvoir sollicitait les abus. Mais le bon sens et l'humanité, ou simplement l'intérêt bien compris, les neutralisaient souvent. Ce n'est pas le moment d'oublier qu'à travers beaucoup de sottises ou de crimes, notre présence a tout de même apporté au Pays Noir la paix civile, l'initiation à l'hygiène, à l'économie moderne, à la culture.

Quoi qu'il en ait été, l'ère disons féodale est close en Afrique. Les vieilles générations de colons s'habitueront mal au changement. C'est une nouvelle conquête de l'Afrique qui se présente devant nous, une conquête de l'amitié.

Il importe plus que jamais que nous envoyions à cette oeuvre des hommes de choix. Il serait aussi vain d'accabler un type un peu brutal de prospecteur et de pionnier que de l'idéaliser. Cet homme qui a défriché en rond la forêt autour de lui, et s'est assuré contre l'administrateur, contre la nonchalance indigène, contre le bonheur facile des villes côtières, un empire fructueux et solitaire, il y a assez d'art, dans son univers d'obstination, de travail et de puissance, pour qu'on se laisse quelques instants prendre à son jeu et à sa grandeur ambiguë.

[161] Mais nous nous trouvons maintenant, au-delà de cet univers violent, devant une oeuvre humaine et politique délicate. Nous y avons envoyé trop de laisses pour compte, de semi-ratés et d'aventuriers. Tout fonctionnaire arrivant en Afrique est automatiquement surclassé ; bien des médiocres y perdent la tête. Qu'on élimine seulement les potentats de sous-préfecture, les aigris et les sots. Alors certaines campagnes perdront toute justification, qui aujourd'hui blessent l'innocent avec le coupable.

Exigeants pour le blanc, nous pouvons demander à l'évolué africain d'être exigeant envers lui-même et lucide sur son pays.

La capacité politique, technique ou intellectuelle de l'Afrique est encore basse. Rien ne nous autorise à parler d'une infériorité de race. Mais l'Africain subit encore les effets d'une nature exceptionnellement inhumaine. Il suffit de mesurer l'effet déprimant qu'exerce sur le blanc, en quelques années, le climat tropical, pour concevoir qu'il ait

pu paralyser l'essor des générations qui lui ont été héréditairement soumises, sans moyens de lutter contre lui.

Il est vrai que l'Africain aime peu le travail et n'y apporte encore qu'un rendement médiocre. Quand il demande aujourd'hui, dans l'esprit de la Constitution : « À travail égal, salaire égal », son droit est incontestable. Mais encore a-t-on raison de dire [162] que ce travail doit être mesuré en rendement, non pas en durée. Le travailleur africain est lent : son rendement moyen est estimé au cinquième, parfois au dixième de celui d'un ouvrier métropolitain. Il est techniquement neuf et malhabile. Les ethnographes, si vous les interrogez, vous diront que l'Afrique n'a inventé aucun élément de base de la technique humaine, ni la roue, ni la charrue, ni le collier d'attelage. C'est un fait d'observation courante chez quiconque emploie des Africains que certaines maladresses fondamentales : à réaliser la perpendiculaire, à faire le mouvement de rotation (ils cassent toutes les manivelles), à retenir une consigne complexe, à mesurer la promesse aux possibilités. Ils ont peut-être quelque autre chose à inventer, que nous ne supposons pas, qui n'est pas encore mûr ? Soyons patients. Qu'ils le soient aussi.

Je comprends que cette première génération d'Africains instruits n'entende qu'avec impatience parler de patience, et soupçonne quelque arrière-pensée dans un tel propos. Mais une civilisation exige des délais inéluctables pour arriver à maturité. Les premières promotions de normaliens et de bacheliers noirs ont, devant le savoir qui leur est offert, l'émerveillement et l'avidité des néophytes. Ils se persuadent trop volontiers, au sortir des écoles encore élémentaires, qu'ils ont épuisé la connaissance. Ils doivent refuser deux tentations : celle de mépriser l'Africain et de produire un [163] Européen en contreplaqué ; celle de sous-estimer l'Europe et de croire trop vite qu'ils en ont digéré la substance.

Le Noir compense les insuffisances que nous avons relevées par une mémoire brillante, de la virtuosité verbale, un sens poétique et souvent une capacité d'abstraction remarquables. Rien n'autorise à penser que l'Africain de demain ne se développera pas en tous sens comme l'a fait l'Européen. Mais c'est à la tâche d'aujourd'hui que nous réfléchissons,

à la génération d'aujourd'hui que nous parlons. Il ne faut pas griser cette génération de démagogie. C'est une grande génération : elle est la première ; les Africains de l'avenir chanteront son courage, sa chance de connaître la joie des commencements. Il faut lui faire sentir cette grandeur. Mais il ne faut pas lui cacher qu'elle est et restera une génération déchirée. Rien de plus facile, en 1947, pour un jeune Noir doué, que de faire, à sa mesure, une belle carrière personnelle. Il n'a qu'à oublier la brousse où il a passé son enfance, la case et le fétiche, le lait caillé dans laalebasse, et les boeufs dont on entend la nuit le souffle et la langue, pendant que l'affreux petit chien jaune répond aux plaintes de la nuit. Il n'a qu'à garder et développer pour lui ce qu'on lui offre pour son pays entier. Je ne sais pas de plus grand danger pour l'Afrique que cette possibilité, pour sa première élite, de se couper de ses arrières, de se constituer en classe de privilège. C'est sa [164] situation d'élite en flèche, ce n'est pas sa race qui est ici en jeu. Si les Noirs tenaient en Afrique, à eux seuls, le pouvoir politique et économique, de jeunes et généreux députés auraient sans doute à tourner vers leurs frères de race les mêmes reproches qu'ils nous adressent aujourd'hui : l'exemple du Libéria est décisif.

Cette génération est née africaine, elle le reste par de larges et vivantes attaches intérieures. En même temps, on lui donne la substance de l'Europe. Tirée de deux côtés à la fois, ce n'est pas elle encore qui fera l'unité. Elle ne fera même pas son unité. Sa grandeur est une grandeur tragique et sacrifiée.

On fait mauvaise figure, chez les colons, aux nouveaux droits politiques des indigènes. Comme s'il était possible et même honnête de demander aux hommes leur sang et leur travail sans leur donner les moyens de s'exprimer. La proclamation de l'égalité des droits devait être ce qu'elle a été, entière et sans réserve. Cette vérité de bon sens et de loyauté doit être dite très haut : devant des erreurs et des difficultés incontestables, trop d'esprits incertains ont tendance à l'oublier.

On peut alors ajouter sans malentendu que nous avons eu le tort de réaliser l'application de ces principes d'une pièce, au lieu de ménager

les étapes de réalisation selon la capacité progressive des diverses couches du pays. Le droit de vote, [165] massivement accordé à un peuple sans éducation politique, qui, dans la proportion de 90%, ne sait ni lire ni écrire et prend à la salle de vote le premier bulletin qu'on lui tend, est assurément un cadeau dérisoire et dangereux. Le peuple français, les femmes françaises ont attendu plus longtemps.

Cette erreur et le danger qui en résulte, j'en ai parlé avec bien des Africains qui les regardent aussi lucidement que nous.

Faire la démocratie en Afrique, ce n'est pas y étendre la souveraineté du café du Commerce. C'est d'abord équiper l'Afrique, qui est encore une affaire de mauvais rendement, afin de donner progressivement à tous un niveau de vie honorable. C'est multiplier l'école et ne pas craindre, par esprit de système ou sous prétexte de certains abus, de l'adapter aux premiers besoins d'un peuple qui s'éveille, notamment le besoin de cadres paysans.

Faire la démocratie en Afrique, c'est donner à partager aux Africains, progressivement et selon les capacités réelles, le pouvoir effectif, et non pas exporter la démagogie, la concussion, le mandarinat électoral, le bavardage de l'impuissance.

Je pense à tous ces hommes noirs que j'ai rencontrés. Dans telle petite ville, je ne suis pas sûr que l'on eût pu réunir vingt Européens de la qualité de vingt Africains avec qui je passai une des meilleures soirées de mon voyage. J'ai entrevu aussi des arrivistes, des brutes et des affairistes à la [166] peau sombre. Mais ces jeunes pionniers de la civilisation africaine, qui forment l'élite vraie de cette sélection, je leur souhaite, de toute mon amitié, de résister aux séductions qui les serrent de si près. Une revue va paraître, *Présence Africaine*, sous la direction d'Alioune Diop : la première revue noire d'Afrique. Souhaitons que là, les hommes d'Afrique se cherchent avec sérieux, que beaucoup y édifient le sous-sol de cette terre trop légère encore de l'élite noire, afin que, comme dans certains coins de brousse sénégalaise, la première récolte n'y emporte pas la terre.

## *Sénégal, porte de l'Europe*

### [Retour à la table des matières](#)

Nous roulions, avec un avocat métis et un « évolué » africain, à travers la brousse à baobabs qui sépare Dakar du fleuve. Cette terre sèche, nue, dans deux mois, sera couverte d'arachides.

- Ne pensez-vous pas, demandai-je, que ce Nord-Sénégal offre, aux portes de l'Europe, le visage fondamental du problème africain ? A-t-on assez dit que l'Europe est le pays de la mesure, des tempéraments, du contrepoint ? Ici, nous entrons au contraire dans la patrie du tout ou rien. Un délire végétal étouffe la terre des hommes, les accable de chaleur moite et de mythes étranges, dissout le goût de travailler, le courage de civiliser. [167] Ou bien, à l'inverse, ils ne disposent que d'une pellicule de sol que le premier vent emporte.

Ceci encore : le Sénégal est le pays d'un seul problème. Chaque année, sa vie est suspendue au succès ou au désastre de la récolte d'arachides. Encore, par comparaison avec nos lentes cultures européennes, cette récolte se déroule-t-elle comme une fureur. En trois mois tout est semé, poussé, récolté ou perdu. Si la pluie s'est refusée, le Sénégalais n'a pas de recours autour de ses champs, dans cette brousse poussiéreuse, où l'énorme stérilité du baobab règne sur une marée d'épineux.

Pourtant, après deux cents kilomètres de brousse sèche, on débouche sur l'énorme Sénégal, auprès duquel nos fleuves sont des objets de jardins. Que fait ce fleuve massivement inutile, au bord de ce pays assoiffé qui tourne lentement au désert ? Ce contraste n'a pas manqué de frapper l'imagination, et c'est pourquoi, une heure après, nous visiterons le barrage de Richard Toll, et les vastes champs d'irrigation où l'on pense installer dans quelques années 6.000 hectares de rizières, 50.000 plus loin. Mais on attend les machines, les matériaux,

et, dans les 120 hectares déjà aménagés, un pauvre tracteur réformé est seul encore à attendre les promesses américaines. Ici, comme dans toute l'A.O.F., le premier problème est un problème d'équipement.

Cependant, comme un large vol de canards, nos colonies d'A.O.F. s'avancent en pointe vers la mer, [168] vers l'Europe, derrière le Sénégal, colonie de proue, qui reçoit les premiers voyageurs européens, les premières influences européennes, et qui nous envoie, par Dakar, les premiers explorateurs noirs de notre civilisation blanche.

Aussi bien, est-ce là que le mouvement politique noir, première expression des nouvelles couches instruites, trouve son expression la plus complexe. Il ne faut pas grossir la réalité : ses organes seraient encore confidentiels, si ce n'était qu'en Afrique rien ne se noie dans l'ombre. Ils valent comme signes plutôt que comme forces. Mais ce sont des signes qu'il faut regarder à temps.

Le plus connu s'exprime par le journal *La Communauté*. Il a été créé en 1946, à Dakar. Son véritable animateur est un romancier, Abdoulaye Sadju. Il est plus sérieux de parler du journal, qui existe, que du « Mouvement national africain » qu'on a essayé de susciter autour de lui, et qui n'a réuni que 700 voix sur 132.000 aux élections de 1946. Ce mouvement propose une Confédération où l'Afrique traiterait d'égal à égal avec la métropole. Plutôt traditionaliste, il ne se classe pas nettement par rapport aux idéologies métropolitaines. On y attaque pourtant avec violence les socialistes : Lamine Gueye, à qui l'on reproche d'être lié à des intérêts économiques, et Senghor, que, disons pour faire image, ce « trotskysme » noir trouve trop européenisé.

[169] *Le Sénégal* est plus ancien, et compte moins de jeunes, plus de politiciens recuits. Il a été d'abord fondé contre Lamine Gueye, par un riche socialiste, Goux, dans l'intention de créer un parti socialiste africain indépendant du parti métropolitain. Devant le triomphe écrasant de Lamine Gueye aux élections, Goux a vendu son journal à un petit groupe d'autonomistes africains.

Le Basque Etcheverry a fondé après la Libération le journal à scandales, à dénonciations et à gros titres : *Le Réveil*, très agressif contre

les trusts et contre l'administration. Il frappe souvent juste. On regrette d'autant plus qu'il se complaise souvent dans un ton de basse polémique, et mêle sans critique les vérités et les ragots.

À côté de ces mouvements, les partis métropolitains se sont constitués au Sénégal, contrairement à plusieurs autres colonies. Mais prenez garde d'accorder une importance excessive aux étiquettes. Ce sont les hommes qui comptent. Le parti socialiste dispose au Sénégal d'une écrasante majorité : quatre-vingt-dix pour cent des voix, et le parti socialiste, c'est Lamine Gueye. Les Africains disent avec orgueil que, sous sa culture européenne, il est resté typiquement africain. Il parle le oulof de façon éblouissante, tandis que beaucoup d'« évolués » ont perdu en France l'usage des langues africaines. Senghor, le premier agrégé africain, est le second homme du parti, plus intellectuel que politicien, plus européen, personnalité de [170] transition entre les blancs et les noirs. On voit aussi monter l'étoile d'Alioune Diop ; conseiller de la République, il fut professeur en France, il fonde aujourd'hui la première revue littéraire noire.

Les communistes agissent surtout par personnes et mouvements interposés.

Le Sénégal, sauf le pays des Sérères, au sud de Dakar, est massivement musulman. On peut se demander qui demain l'emportera en influence, du panislamisme et du mouvement noir.

Le facteur racial luttera contre le mythe islamique. Les musulmans du Nord, Arabes, Maures, méprisent profondément le Noir. Ils ont communiqué ce mépris pour le Noir paysan et fétichiste aux Peuhls, nomades et bergers, aujourd'hui noirs de peau, mais d'ascendance blanche. Déjà l'on voit poindre de ce côté le grand problème à venir de la Mauritanie : si nous faisons participer des Noirs à l'administration de l'A.O.F., les Maures se tourneront vers le sultan du Maroc plutôt que d'obéir à de non-sémites.

Au surplus, l'Islam n'est pas aussi fort, religieusement, dans le monde noir que dans ses terres d'origines. Beaucoup de musulmans noirs (comme de chrétiens) continuent de faire cohabiter et collabo-

rer le fétiche avec Allah. Inversement, beaucoup de marabouts appuient l'influence française.

Il faut compter enfin avec le grand obstacle que l'Islam présente à l'émancipation africaine. Partout où il pénètre, il étouffe l'initiative, l'énergie, la [171] créativité. En maintenant la femme en état d'infériorité systématique, il paralyse l'épanouissement d'une civilisation plus souriante.

L'Islam apporte cependant au Sénégal un élément de complexité politique à travers la massivité africaine. Que l'irrigation arrive à renouveler et à varier la culture, et le Sénégal deviendra de plus en plus, terre et hommes, le laboratoire d'un monde eurafricain, dont il est déjà la porte ouverte.

## *Le Dahomey<sup>7</sup>, quartier latin de l'A.O.F.*

[Retour à la table des matières](#)

Quand on vient, de Freetown à Lomé, de survoler quelque douze cents kilomètres de forêt équatoriale, sans un repos pour l'œil, si ce n'est quelques marécages trop verts ou trop bruns, plus inquiétants encore que la toison serrée - ou les embouchures démesurées de quelques grands fleuves solitaires que poussent à la mer les griffes blanches des palétuviers, quand, au comble de l'oppression, on voit ce paysage de préhistoire s'arrêter subitement devant une légère aquarelle de sables roses, de cocotiers fusant comme d'innombrables jets d'eau, on a soudain le sentiment de sauter vingt siècles d'histoire. À ce moment, l'Européen respire : il a retrouvé les hommes, l'intervalle entre les [172] choses, la limite, la liberté, la joie de vivre - peut-être sa patrie.

---

<sup>7</sup> Le Dahomey deviendra, le 30 novembre 1975, la république populaire du Bénin.

Ce contraste, c'est le secret du Dahomey et du Togo. Cette coupure dans une toison qui s'étend sans autre interruption de Freetown au cœur du Congo, j'en ai dix fois demandé vainement la raison. Est-elle primitive et explique-t-elle l'évolution des Populations du couloir ? Ou est-ce la valeur de ces populations, peut-être venues du Nord, qui explique le défrichage de la forêt ?

Quoi qu'il en soit, ces populations du Dahomey et du Togo, surtout vers la côte, sont celles où dès maintenant fleurit la plus fine intelligence africaine.

Voici ce politique si peu politique, M. Azango, conseiller général du Dahomey. Il anime « l'Union progressiste dahoméenne » (U.P.D.), où sa grande intelligence et sa souplesse compréhensive maintiennent ensemble le plus fidèle enfant des Missions Africaines et le député communiste Apighi (que l'on voit, au derrière des Africaines, en médaillon symétrique du Père Auplais, sur le dernier page à la mode). Peu d'Africains donnent comme lui l'impression d'avoir dominé tous les complexes de l'émancipation, d'avoir atteint une paix et un équilibre si rares dans cette génération de transition.

Sortant de chez lui, traversez Cotonou, et en pleine ville indigène, dans une rue de sable fin, parmi les paillottes et leurs enceintes de bambous [173] tressés, grises de vieillesse et de poussière, vous rejoindrez une modeste maison de banlieue parisienne, moëllons et tuiles rouges, qui paraît puissante au milieu de ces cases légères. L'écrivain Hazoumé l'a sans doute construite sur l'emplacement de la case familiale, pour marquer la continuité de sa race. Un détour de préau, et vous le voyez devant sa table garnie de papiers et sa machine à écrire. Timide, empressé, presque trop timide, trop empressé, il n'est pas loin de s'excuser d'avoir écrit un roman historique dahoméen, et de préparer fiévreusement le prochain congrès de l'U.P.D.

Poussez jusqu'à Porto-Novo. Vous trouverez le jeune Serpos Tidjani. La plupart des intellectuels dahoméens sont catholiques, même

quand ils sont d'extrême-gauche. « Serpos », lui, est musulman. Mais il est aussi secrétaire de la C.F.T.C.<sup>8</sup>, et il a écrit un éloge des missions.

Je devrais encore parler du vibrant et disert maître Pinto, conseiller de la République, et de plus d'un que ne consacre aucun titre officiel. Maître Pinto habite Cotonou, comme tout le monde, mais il a son cœur à Porto-Novo. Comme tout le monde, il sait et ne veut pas s'avouer que Cotonou est la capitale infailliblement désignée par sa situation [174] sur la côte, que les jours de Porto-Novo, la vieille ville aux séductions provinciales, sont comptés. Cotonou, entre la mer et les cocotiers, est le Quartier Latin de l'intelligence dahoméenne. C'est de là, sans doute, que partira le plus vif éclair de l'esprit dans l'Afrique de demain.

Cette intelligence dahoméenne est étrangement proche du génie français : rationnelle, analytique, agile, dégagée des lourdeurs mystiques de l'âme noire. Sans doute est-ce pourquoi elle a fait la jonction la première. À moins que ce ne soit, comme on le dit ici avec un reflet de malice, parce que le Dahomey est situé sur le méridien de Paris... Comme la nôtre, elle a son revers : un individualisme accusé, qui parfois laisse à redouter les pires divisions. D'homme à homme, de ville à ville, de pays à pays, ce petit pays heureux est prêt à se déchirer. Saurons-nous, sur les ruines des vieilles croyances qu'il a rejetées plus tôt que d'autres, lui apporter une nouvelle force de cohésion ?

Le royaume du Dahomey a été l'un des plus puissants royaumes africains, et des mieux organisés. Il faisait trembler le Nord et le Sud, - car ses princes n'étaient pas moins cruels qu'intelligents. Il n'y a pas si longtemps qu'une panique s'est prise des gens de la Côte à la nouvelle, stupide, que ceux d'Abomey descendaient pour la razzia ancestrale. Mais ce pouvoir est bien fini. S'il en était besoin, le mépris des gens de Cotonou et de Porto-Novo [175] pour les « Barbares » d'Abomey neutraliserait toute velléité restauratrice.

---

<sup>8</sup> Confédération Française des Travailleurs Chrétiens créée en 1919 dans la foulée de *Rerum Novarum*, la première grande encyclique sociale du Pape Léon XIII.

Non, s'il y a un jour des menaces sur le Dahomey, elles ne viendront pas d'un excès d'imagination historique. Elles viendront de l'oubli. Le Dahomey est la plus extrême de nos colonies de l'A.O.F. Il se cache derrière d'énormes colonies étrangères. Le sang qui circule depuis Dakar ne l'atteint qu'anémié par la distance. Les voyageurs y vont peu, les crédits lui sont mesurés. Les projets qui en partent se perdent entre la forêt et les sables - la forêt de la procédure, les sables de l'indifférence pour celui qui est loin et ne peut que crier. Si le Dahomey continue à produire les plus intelligents des Africains, son délaissement risque de produire un jour le plus grave des conflits.

## *Le Liberia ou l'émancipation noir sur noir*

[Retour à la table des matières](#)

Il était une fois des noirs très malheureux et asservis à une race étrangère, qui aspiraient avidement au jour où le noir gouvernerait le noir. Il était une fois une démocratie très occidentale et toujours innocente, qui prenait des airs de vertu offensée en parlant de l'affreuse exploitation coloniale.

Nous sommes donc allés voir ce qui se passe quand le noir gouverne et quand le démocrate [176] vertueux colonise. Ce n'est pas très loin : vingt heures d'avion, plus les escales.

En juillet 1947, la République de Libéria a fêté solennellement son centenaire. Il y a eu ce jour-là, dans les rues et dans les réunions officielles, beaucoup de jaquettes et de hauts-de-forme : tel est l'habit de fête. Les trois cents soldats de l'année ont été sur les dents.

C'est en 1822, en effet, que des groupes d'esclaves libérés, écoeurés du sort fait au Noir aux États-Unis, accompagnés de quelques philanthropes blancs, cherchèrent fortune sur les côtes d'Afrique. Ils tâtonnèrent jusqu'à ce qu'une femme, dit-on, Mathilda Newport, tirât

un coup de canon si violent qu'il sema définitivement la panique chez les indigènes. Les historiens ont expliqué depuis que cette prétendue femme n'est qu'un nom de bateau. Quoi qu'il en soit, nos émigrés s'installent. Ils se donnent d'abord des chefs blancs. Bientôt, il les remplacent par des Noirs. Aussitôt, ceux-ci mettent en oeuvre, tout Noirs qu'ils sont, les bonnes vieilles méthodes coloniales de l'époque : ils écrasent l'indigène de taxes, et le vendent comme esclave. En ce temps, direz-vous...

En ce temps ? On m'a montré, une par une, les maisons somptueuses que tels publicains, ces années dernières, se sont fait construire avec les impôts de tel exercice, de telle région. Plus belle que les autres, blanche dans les vertes pelouses semées de fleurs, celle qu'un citoyen libérien, Noir [177] parmi les Noirs, a gagnée en vendant, il y a dix ans encore, des esclaves à l'île espagnole de Fernando Po.

Voici donc un pays où le Noir gouverne depuis cent ans. Mes amis noirs, ceux que j'ai retrouvés ou que je me suis fait le long de la route, savent assez mes sentiments pour ne pas croire que je vais me faire de cette expérience une arme contre leurs justes revendications. Je veux seulement montrer - et le Libéria le montre avec éclat - que beaucoup de griefs qu'ils font au Blanc ne sont pas des actes Blanc contre Noir, mais Fort contre Faible.

Pendant ces quelque cent années donc, le Libéria, symbole de la liberté noire sous la protection de la liberté américaine, a été le pays le plus féodal et le plus opprimé de l'Afrique noire. Un à deux millions d'indigènes, les « natives », y vivent sous la domination de 18.000 Africano-Américains, descendants des anciens colons, lesquels sont entre les mains d'une dizaine de familles qui occupent tous les hauts postes de l'État. Jusqu'hier, les « natives » n'avaient aucun droit, aucun représentant, et vivaient sous le mépris et la terreur des 18.000 Noirs « libres », libres de faire payer l'impôt jusqu'au sang pour leur enrichissement personnel, et de faire le commerce des esclaves. Parmi les rochers sombres qui pointent encore dans ses rues rouges, Monrovia, la capitale de cette oligarchie, offre le plus saisissant contraste entre les [178] bungalows des 18.000 et les affreuses mesures de

planches et de tôle ondulée, barbouillées de mauvaise peinture, immondes, puantes, désolées, de leurs frères de race.

Il y a dix ans, l'Amérique s'aperçut de l'existence du Libéria. Sentant approcher la guerre d'Extrême-Orient et prévoyant les menaces japonaises, les Américains créèrent autour de Monrovia la plus grande plantation de caoutchouc du monde entier : 2.500.000 pieds, plus deux ou trois cent mille épars aux environs, 28.000 ouvriers noirs encadrés par quelques centaines de blancs.

La plantation de Firestone n'était qu'un commencement. Avec la guerre, l'Afrique devenait une plaque tournante de grande importance stratégique. Un aéroport secret était construit à Robertsfield, aujourd'hui encore le plus moderne d'Afrique. Un port de l'importance de Dakar a été commencé en 1945 à Monrovia. Il sera fini cette année. Dans ce pays, que la forêt équatoriale couvre d'un bout à l'autre, où il n'y avait pas, il y a dix ans, cinquante kilomètres de chaussée, une grande route se construit en profondeur. Bientôt achevée, elle liera le nouveau port à la Haute-Guinée, qui pourra enfin se développer et écouler ses produits. Une autre, le long de la mer, rejoindra la Côte d'Ivoire. On le voit, les moyens sont massifs, les capitaux énormes. Le Libéria est un État indépendant dont les Américains contrôlent 90% du commerce extérieur.

[179] Mais le rush subit de l'équipement américain n'est pas le seul événement qui a bouleversé la vie du Libéria ces dernières années. La vieille structure négroféodale a reçu le premier coup de pioche et est en voie de s'effondrer. C'est l'œuvre, depuis dix-huit mois, du président Tubman, aidé de son secrétaire d'État, M. Dennings. Le père du président est un « native » ; seule sa grand-mère, dont il a reçu le nom, est africano-américaine. Jeune, fin, posé, il a commencé sans tapage, mais avec une énergie douce et décidée, une révolution qui va bouleverser par degrés la vie de son pays. Il a donné le vote aux femmes. Il le donne progressivement aux « natives » (seuls votaient jusqu'ici les 18 000), ainsi que l'éligibilité. Il visite fréquemment l'intérieur du pays, où ses prédécesseurs ne mettaient pas les pieds. Il a augmenté de 500 pour cent le budget de l'éducation, de 250 pour cent celui de

la santé. Ce n'est là que le début d'un vaste mouvement de réformes qui commence par un plan de cinq ans. Comme je demandais au président, jeune, discret, calme derrière les lunettes d'or, s'il trouvait beaucoup d'opposition chez les privilégiés d'hier :

- Je ne puis vous faire qu'une réponse, me dit-il, la nature humaine est la nature humaine.

Si tant est qu'il existe encore de petits États indépendants, on serait tenté de faire assez bon marché de l'indépendance libérienne. Et pourtant, sans qu'il le dise, il apparaît avec évidence [180] que le président Tubman met tout en oeuvre pour équilibrer l'influence américaine, sans vouloir à aucun instant la combattre. Les Américains, d'ailleurs, ne sont pas entièrement maîtres de la rentabilité des capitaux investis. La prospérité du port de Monrovia dépend de la Haute-Guinée française.

Cet équilibre d'influences au Libéria est d'autant plus important que ce petit pays fera de plus en plus parler de lui, Les Américains se proposent sans aucun doute d'en faire le point de départ pour la conquête du marché africain. Si les réformes du président Tubman s'implantent et se développent, le Libéria peut devenir un pôle d'attraction de grande puissance pour tous les Noirs d'Afrique, un cas unique de self-government.

## *La Côte-d'Ivoire ou nos actes nous suivent*

[Retour à la table des matières](#)

Du Dahomey, harmonie en noir et blanc, nous avons sauté au drame noir sur noir qui se joue au Libéria. Avec la Côte d'Ivoire, nous touchons à la colonie où la tension entre noirs et blancs est aujourd'hui maxima. Depuis les bureaux administratifs jusque dans la rue, vous

sentez un malaise. Vous cherchez à comprendre, vous interrogez. Mais, de l'un à l'autre, des raisons bien différentes vous seront données.

[181] Voici un colon. L'oeil est sombre, la réponse agressive :

- C'est entendu, nous sommes des sauvages. Les sauvages partiront tous, jusqu'au dernier, et alors, on verra ce qu'on verra. Nous vendons peu à peu nos domaines, puisque c'est une faute aujourd'hui d'avoir un domaine où l'on développe la richesse du pays et la puissance française. Nous allons en Gold Coast, au Nigéria, ou nous rentrons en France. Et pourquoi donc ?

« Parce que le législateur et les idéologues se sont imaginés que dans ce pays il y a d'autres moyens que la contrainte pour faire travailler l'indigène. Nous entretenons le « travail forcé », disent-ils. Plaisanterie. On joue malhonnêtement d'un mot aux résonances troubles. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas des abus à corriger. Mais le prétendu « travail forcé » n'était que de la réquisition de services. Elle est encore, si je ne m'abuse, légale en France : un service civil intermittent, si vous voulez, à la place du service militaire. Le Noir de la Côte a, dans la forêt, une vie surabondante sans bouger le petit doigt. Pour cultiver l'igname, il suffit de gratter la terre avec le bout d'un bâton. Les fruits poussent sous la main. À les cueillir et les décortiquer, les enfants eux-mêmes suffisent à faire vivre la famille. Pourquoi l'indigène, qui n'a pas de besoins, travaillerait-il dans ces conditions ? Alors, quand on a proclamé la liberté du [182] travail, il l'a compris comme la liberté de ne pas travailler. Quand on a dit : Égalité, il a cru qu'il n'avait plus qu'à jouer les seigneurs, à sa manière, qui est de ne rien faire. Aussi, nos plantations meurent-elles aujourd'hui rapidement, faute de main-d'oeuvre. Les salaires, par démagogie, ont été gonflés. Comme ils vivent de rien, les ouvriers agricoles, désormais libres, restent huit, quinze jours au travail, et désertent le reste du mois. Représentez-vous comme il est commode pour un planteur d'avoir un chantier où, constamment, l'on embauche et débauche !

« Pour remplacer la réquisition, on avait envisagé après la guerre le système, très acceptable, dit de la demi-portion. Sur le contingent

annuel de mobilisés, la moitié devait faire le service militaire, l'autre moitié restait à la disposition de l'administration pour des prestations en main-d'œuvre. Houphouet a fait annuler cette mesure. »

Houphouet, je n'entends que ce nom sur toutes les lèvres. Qui est-ce donc ? Il n'est, en apparence, qu'un député de la Côte, apparenté aux communistes. Mais toute la Côte se classe pour ou contre lui.

Ancien médecin africain, il a abandonné sa profession pour se faire nommer chef de canton. Gros planteur, multimillionnaire par héritage, il mène cependant, dit-on, une vie simple et retirée, qui contribue à assurer son prestige moral. C'est grâce à lui que le parti communiste, avec ses apparentés, [183] possède en Côte d'Ivoire une force qui ne lui appartient nulle part ailleurs en A.O.F.

Sa puissance est généralement attribuée au précédent gouverneur, M. Latrille, aujourd'hui rappelé, et à son secrétaire général, M. Lambert, tous deux communistes. On imagine que cette appartenance politique n'est pas pour apaiser les passions. On chuchote que Moscou visait une grande opération politico-diplomatique : installer, au vif des arrières anglo-américains, un État communiste noir. Je l'ignore. Les faits que peut plus modestement relever l'observateur, c'est qu'une colonie particulièrement malmenée dans le passé a trouvé, dans la présence au gouvernement du parti communiste, un encouragement ouvert ou implicite à l'agitation.

Mais après avoir écouté les colons, il importe d'entendre la réponse qu'on leur fait, non pas seulement chez les Africains, mais chez les administrateurs lucides.

Il est trop simple de rapporter cette crise à la malice de quelques politiciens et à la paresse du Noir. Il faut un peu parler du passé.

La Côte d'Ivoire a été le pays béni du travail forcé. Que certains colons en aient usé avec humanité, c'est certain. Mais il faut bien dire que nous avons décimé en trente ans l'admirable peuple paysan des Mossi.

Si la vie facile de l'indigène, sa nonchalance ont joué contre nous quand les contraintes se sont [184] desserrées, les mauvais souvenirs et la basse condition des travailleurs ont pesé aussi fortement. Il est vrai que dans une colonie où la population indigène est moins « évoluée » qu'ailleurs (est-ce entièrement sa faute ?), l'application brutale des nouvelles libertés était maladroite. Il eût fallu aménager, graduer. Les réformes sociales eussent été ici plus urgentes que l'attribution des droits politiques.

Cette situation n'a pas été sans amener quelques soubresauts. Le dernier date de deux mois, et c'est une bien curieuse histoire africaine.

En 1942, le roi indigène des Indéniés, pays de la Basse-Côte, était passé en Gold Coast, comme un certain nombre de fonctionnaires français. C'était un Agni. Quand il voulut revenir, après la guerre, nous avons installé à sa place un roi Baoulé, sous prétexte que les Agni et les Baoulé sont vaguement cousins. La raison vraie, c'est que le nouveau roi était le beau-frère d'Houphouët, et que, par la filiation maternelle, il devait avoir comme successeur le propre fils d'Houphouët. Or, la majorité écrasante de la population désirait son ancien souverain.

Au début de 47, le souverain déchu, certains disent encouragé par les Anglais, envoya 4.000 hommes armés de sagaïes et de pétards divers pour reconquérir sa capitale. Le gouverneur Latrille, ami d'Houphouët, se rendit sur place. Il proclama devant les manifestants que le pays avait un roi et [185] n'en voulait pas d'autre. De la foule énervée, des pierres, des bâtons partirent, puis un coup de feu, qui blessa un Blanc légèrement. Le gouverneur, affolé fit ouvrir un feu de mousquetons. Douze indigènes tombèrent, les autres se dispersèrent. Mais la troupe a dû rester pour maintenir une population surexcitée. On y dit ouvertement que les Français en tirant, ont rompu le vieux pacte d'amitié, et que les Blancs payeront dès que la troupe sera partie.

Une fois de plus, démagogie et violence se font cortège, s'attirent l'une l'autre quand elles ne se succèdent pas sous le même pouvoir. Ni

l'une ni l'autre ne viendront à bout des problèmes de la Côte. Mais il suffit sans doute de considérer que nous avons dans ce pays plus de fautes à racheter qu'ailleurs, que la misère y est plus grande et notre devoir plus urgent. On a parfaitement raison de faire appel à la prudence dans une colonie peu mûre encore pour la majorité politique, mais à la condition que la prudence ne fasse pas oublier la justice.

## *Guinée, terre de modération*

### [Retour à la table des matières](#)

Le colonial vous aborde et vous dit, avec un petit sourire : « L'Afrique est un pays où les avocats sont des fruits, les gendarmes, des oiseaux, et les capitaines, des poissons. » Il a raison. Mais rien n'est [186] moins africain que cette plaisanterie. L'Afrique est un pays d'espaces, d'animaux et de problèmes massifs. Pour tout le continent, il y en a moins de dix : l'eau, la forêt, le sable, la latérite, les termites, la langueur indigène, les fièvres. Et puis, colonie par colonie : au Sénégal, l'arachide ; au Soudan : l'irrigation, etc.

Arrivé en Guinée, vous cherchez LE problème guinéen. Vous ne trouvez rien. La banane ? Elle devrait, en effet, être la vedette. Mais la banane de Guinée, elle-même, se fait discrète ; petite, d'un parfum intense et étouffé, elle ne fait pas parler d'elle. Vous vous apercevez alors pourquoi la Guinée est si reposante au terme d'un long voyage dans l'outrance africaine. C'est un pays sans obsession. Divers, harmonieuse, plus qu'aucune terre africaine, il éveille une émouvante analogie de la France.

Voulez-vous la Camargue ? Longez cette basse côte de vase et de rizières où le baigneur, même sur les plages, avec son bain de mer, prend un bain de boue. L'Auvergne, ou plutôt une sorte d'Auvergne provençale ? Avancez à l'intérieur, sur la route de Kindia, vers les premiers contreforts du Fouta. L'Alpe et ses pâturages ? Poussez encore jusqu'au cœur de la chaîne, où le Foulah promène lentement ses

grands boeufs, son mépris du paysan qui n'a pas le sang des blancs, son refus de gratter la terre, sa pauvreté royale, son intelligence et sa fierté peuhl. Tout en haut, il est vrai, cette colonie [187] conciliante concède à l'Afrique traditionnelle un peu de savane et un peu de forêt.

La culture n'est pas moins variée que le paysage. Le riz de la côte, l'orange du Fouta, la banane et le café, et toute la gamme des fruits : l'ananas, la mangue, la papaye, la goyave, et le quinquina de Seredon, qui dans quelques années fournira la quinine gratuite à tous les indigènes d'A.O.F. Mais on ne trouve pas seulement de tout en Guinée. On trouve de tout un peu sur de petits espaces. Roulez sur les routes des zones de culture ; l'oeil à peine a-t-il pu s'accrocher à un champ de bananiers, qu'une palmeraie le remplace, une modeste palmeraie, aussitôt bousculée par un verger de mangues. Là-bas, au Sud, une plantation compte volontiers cent mille cocotiers ou deux millions d'hévéas. Ici, une plantation est une marqueterie. Le Sénégalais attend fiévreusement, pendant quatre-vingt-dix jours, la pluie qui décidera de sa récolte d'arachide, et avec elle de tout son bien. Le Sénégalais est un obsédé de l'arachide. Tandis que le planteur guinéen, si la banane lui donne du souci, se console sur l'ananas, et si l'ananas est ingrat, se ratrape sur la mangue.

Est-ce ce climat de l'agriculture qui a façonné le caractère des gens ? Si l'A.O.F. avait une Chambre, la Guinée lui fournirait à coup sûr son centre - son marais, me souffle quelqu'un à qui je propose cet axiome. On y chercherait le souvenir d'un remous politique, en cette période où toute l'Afrique [188] fermente. L'« effort de guerre » (les Allemands, par le Portugal, payaient des prix insensés) y a multiplié les réquisitions et, par suite, les exodes vers la Sierra Leone. Mais ces émigrants reviennent peu à peu. Il n'est plus besoin de travail « forcé ». Ils ont trop envie d'acheter des femmes, et de les orner, trop peur de la baisse de prestige qui atteint un homme sans femme, ou qui passe pour un mari avare. Alors, ils travaillent. La question de la main-d'œuvre ne se pose plus sérieusement en Guinée.

Pas d'agitation sociale, pas d'agitation politique. Depuis que les indigènes ont accès à la vie Politique, il existe un grand parti guinéen. N'en attendez pas un nom de bataille : il s'appelle *l'Union franco-guinéenne*... Son personnage dominant est un homme raisonnable et pondéré, que tout le monde estime, M. Yacine Diallo. Sa politique est une politique de collaboration, même dans la revendication. Il ne fait pas d'agitation. Yacine Diallo a ses *foulahs* bien en main, contrairement à d'autres députés africains qui s'interrogent secrètement sur la solidité de leurs arrières. Il a pour lui un avenir sûr, progressif, bienveillant. Les élections se sont déroulées avec une absence monotone d'incidents. Pas une réclamation dans les procès-verbaux : moins qu'en France. Comme me disait son gouverneur, il n'y a qu'une seule exubérance en Guinée : la pluie pendant l'hivernage. Nulle part, elle n'est aussi torrentielle : les enfants se baignent dans les rues. Mais elle est encore un [189] facteur de modération, car, pendant ces six mois, personne ne vient du dehors, les problèmes stagnent, faute de communications, on boit moins aussi, ce qui facilite la réflexion.

Modération et pauvreté vont souvent de pair. La modeste Guinée est délaissée, comme souvent les modestes. La plus délaissée sans doute de nos colonies, après le Dahomey. Le Dahomey est trop loin (de Dakar), elle est trop à l'écart des routes géo-politiques. Des tampons la séparent de ses voisins : savane, forêt, montagne. L'axe Dakar-Côte Sud lui passe derrière le dos. La Guinée pourrait ne pas être, sans gêner notre réseau de communications. À l'extrême opposé de cette Côte d'Ivoire, que les capitaux ont essayé d'entraîner dans une course sauvage à la production, son outillage est vieillot, les capitaux l'ont oubliée, ils l'ont laissée sommeiller dans son repli d'Afrique et sa douceur angevine.

Les choses pourraient changer avec l'essor en flèche du Libéria. La route qui, traversant la République noire, va relier la Haute-Guinée à son port franc de Monrovia, va lui permettre un essor qu'elle ne pouvait espérer plus tôt. La plate-forme économique aérienne, sans doute aussi politique et militaire, que les Américains établissent sur la côte libérienne, va peut-être tirer vers cette région un des axes de l'avenir

africain. Une Guinée bien équipée, prospère, harmonieuse par la diversité de ses ressources et l'humeur de ses populations, [190] pourrait bien être alors comme le centre d'équilibre de l'Afrique, sinon sa tête pensante ou sa vive flamme.

## *Les mirages du Niger*

### [Retour à la table des matières](#)

Vers le mois de mai, se produit le miracle du Soudan. Jusque-là, c'est une table de terre brûlée, écrasée de chaleur (plus de 400 à l'ombre, à peine un fléchissement dans la nuit), où courent les derniers fauves, où se posent et s'envolent, au bord des grands fleuves, d'étonnantes armées d'oiseaux. Alors viennent les pluies et, subitement, le Soudan se transforme en une verte Normandie où les champs de mil frémissent à perte de vue.

Est-ce le miracle de mai qui a tourné la tête, un jour, à un polytechnicien d'imagination trop chaude ? Comme la Côte d'Ivoire, le Soudan a été lancé sur une grande aventure capitaliste ; comme la Côte, il a perdu le souffle en route.

M. Belime est l'homme qui a pensé pouvoir faire du fleuve Niger, en une génération, un nouveau Nil. Tumultueux et systématique, mal conformé pour le dialogue et la modération, ce pionnier de l'épure et de la statistique ajoutait aux difficultés de l'entreprise les aspérités de l'entrepreneur. Si les modalités de son projet soulevèrent contre lui [191] de légitimes contestations, elles liguèrent aussi la traditionnelle coalition des médiocres et des cloportes, qu'il dérangeait de leur ombre.

Tout commença à se gâter quand M. Belime passa de l'audace au désir. Il avait été frappé, comme d'autres, du contraste de ces fleuves africains démesurés qui, pendant l'hivernage, étalent leur cours sur plusieurs kilomètres de largeur, avec l'aridité stérile des terres environnantes. Que l'on règle les crues du Niger, qu'on les déverse

rationnellement sur les terres voisines, et le fleuve inutile deviendrait, comme le Nil, le roi bienfaisant d'une vallée de richesse. Dans les devis de M. Belime, il devait un jour nourrir une production annuelle de 300.000 tonnes de coton, soit plus que les besoins de la métropole.

Mais le coton ne pousse pas seul. Il lui faut une abondante main-d'œuvre que les abords du Niger étaient bien incapables de fournir. Qu'à cela ne tienne, M. Belime maniait allègrement les masses sur le papier. On ferait venir quinze cent mille noirs des colonies voisines. Déportation ? Travail forcé ? Que ces termes grossiers traduisent mal la nerveuse pureté d'une opération mathématico-sociale. Il y faut ce bon goût, cette distinction scientifique que seule une âme polytechnicienne sait apporter dans les questions que déforment les irritantes descriptions sentimentales. Il s'agissait donc, nous disait-il, d'« opérer un glissement sur un même parallèle », dont on reconnaissait qu'il [192] ne se ferait pas sans une « certaine pression de l'administration ». Mais ces hommes, qu'on glisserait, qu'on presserait, le plus délicatement du monde, ils avaient des villages, des traditions, des familles, des croyances, des lieux sacrés, mille attaches secrètes que l'on allait briser pour accumuler Dieu sait quels désarrois intimes, quels ressentiments futurs. Enfantillages ! Justement, l'occasion était offerte, unique, de balayer un manque-à-gagner. Comme le disait noblement M. Belime : « Il faut désintégrer cette cellule stérile qu'est le village indigène. » Et, s'élevant aux considérations de principe :

« Nous avons apporté dans ce pays la paix et la justice, et cela fut un grand bien, mais entraînés par nos idées généreuses, de suite, nous avons voulu émanciper l'homme... On ne dira jamais assez combien cet idéal fut meurtrier ! »

Aussi, M. Belime se garda-t-il d'encombrer ses épures de considérations aussi « meurtrières » que le souci des hommes concrets qu'il faisait gicler le long de ses glissières démographiques. La réquisition existait de ce temps-là. Il réquisitionna, autant qu'il put, à tour de

bras. Il fit effort, certes, pour offrir à ses travailleurs des villages hygiéniques et standardisés, persuadé qu'une caserne tient lieu de patrie. Malheureusement, ses obligés eurent le mauvais goût de n'y pas prendre goût.

[193] C'est à ce moment que nous avons tous beaucoup entendu parler du transsaharien. Je connais un directeur de revue qui se demandait un jour pourquoi subitement, de trois côtés, trois études lui étaient proposées en quelques mois sur ce projet oublié. Faut-il, avec Pierre Herbart, qui nous raconte cette aventure dans un petit livre vivant, s'attacher à l'attention généreuse que le Comité des Forges donna dès le début au Niger, et se demander si le transsaharien était fait pour la mise en valeur du Niger, ou l'aménagement du Niger pour passer commande de 3.270 kilomètres de rails à la métallurgie française ? Je ne sais. Mais au moins faut-il attirer les regards sur cet objet de curiosité.

M. Belime ainsi pensait faire du Niger un nouveau Nil, qui fertiliserait tout le pays. Cela se passait dans l'euphorie expansive qui marqua le début de l'entre-deux-guerres. Bientôt, les résultats allaient confirmer largement les objections où M. Belime ne voulait voir que mauvaise foi ou sottise.

On s'aperçut bien vite - les géographes l'avaient dit - que les eaux du Niger ne sont pas celles du Nil : elle ne charrient que les boues infécondes.

En six ans, on ne put réunir, à grand-peine, que 8.000 ouvriers noirs. Les uns, suivant la forte expression de M. Belime, étant des « volontaires partiels », flanqués de « volontaires totaux » et d'un nombre appréciable, dirons-nous pour rester dans [194] le vocabulaire, de « non-volontaires totaux ». M. Belime prévoyait la mobilisation de 800.000 Mossis : l'opération était d'autant plus délicate que les Mossis ne sont que 200.000. Peu à peu, les volontaires partiels se transformaient en fugitifs totaux, et cela faisait bien des ennuis.

Quand on vit les difficultés, et la possibilité d'un échec, au lieu de s'adapter, on se raidit. On voulut montrer très vite, trop vite, que les

chiffres avaient raison. Trop vite, car la nature n'aime pas la violence. Le coton demande des terres longuement préparées. On les ensemença trop tôt. Après l'échec, on les abandonna.

Le moindre esprit politique devait faire entendre que, dans une colonie où l'administration a été jusqu'alors toute-puissante, il était nécessaire, pour une telle entreprise, de se la concilier ; au moins, de ne pas se l'aliéner systématiquement. Or, M. Belime, de même qu'il n'imaginait les hommes que par centaines de mille, ne pensait les cadres qu'à l'échelon central. J'ignore de quelle puissance de séduction il disposait. Mais le fait est que chaque gouverneur général, l'un après l'autre, s'opposa à ses projets et, l'un après l'autre, comme par miracle, finit par s'y rallier. Seul, M. de Coppet fut inflexible : on l'envoya réfléchir à Madagascar sur le danger d'être indocile aux impératifs économiques.

Mais, s'étant concilié la tête, M. Belime, à son habitude, oubliait le complexe tissu humain avec [195] lequel son oeuvre concrète serait journellement en contact, à l'échelle locale. Ses agents arrivaient dans la colonie avec des émoluments royaux, dont le contraste avec leurs propres traitements, à égalité de valeur sociale, ne pouvait qu'irriter les administrateurs. Ils s'installaient partout comme un État dans l'État. Si l'administration, devant de réelles qualités d'entreprise, s'est en effet souvent montrée incompréhensible et tâtilonne, cette fois elle avait des excuses.

Il fallut bien un jour rabaisser les prétentions premières. En 1925, les campagnes sur le coton s'atténuent peu à peu. On se met subitement à parler de riz. Les slogans se transforment : « Création d'un îlot de prospérité » ; « Lutte contre la famine ». Or, trois ans avant, M. Belime décidait :

« À quelques exceptions près, tout système d'irrigation ayant pour objet de garantir une production vivrière quelconque sera voué à l'échec le plus complet. »

Toutefois, en 1932, il crée l'Office du Niger, qui s'est plus d'une fois affirmé comme une colonie dans la colonie, plus puissant que les gouverneurs. Il baisse pavillon, il ne prévoit plus que 80.000 tonnes de coton annuel pour 1941, et 750.000 hectares de terres à riz. En 1939, on a réussi à irriguer 3.200 hectares, avant le canal de Satuba. On n'en poursuit pas moins les travaux pour le deuxième barrage, celui de Sansanding, pour lequel M. Belime, [196] sous une nouvelle poussée d'imagination créatrice, prévoit une irrigation de 960.000 hectares de terres... Le barrage est terminé en ce moment même.

Ce dernier fait commande l'avenir. J'ai vu plusieurs hommes qui furent, quand il était temps, des adversaires acharnés de l'aventure nigérienne. Ils pensaient que les sommes énormes qu'on allait engloutir, pour un résultat plus que contestable, dans cette entreprise démesurée, ne répondaient ni à la trop grande faiblesse économique qui est encore celle de l'organisme africain, ni à son rythme, ni à ses structures ; ils se désolaient de penser dans quelles proportions, avec elles, on aurait pu améliorer sur toute la Confédération le réseau des routes, l'hygiène sociale, l'équipement agricole ; ils ne pouvaient accepter la superbe, l'inhumaine ignorance où l'animateur de ces travaux tenait les existences humaines qu'il mettait en jeu.

Ces mêmes hommes, aujourd'hui, parlent la voix du bon sens. L'Office a vaincu, sinon la nature, du moins ses adversaires. Les barrages sont construits. Il ne peut être question de revenir en arrière, mais de tirer le maximum, pour le profit commun, des dépenses investies. Il est acquis pour tout le monde, aujourd'hui, que les réalisations seront très en dessous des prévisions de M. Belime et qu'il faut renoncer à la grande opération cotonnière dans les proportions où il l'avait [197] imaginée. Mais si l'on se donne le temps et les étapes, des résultats encore assez importants peuvent être envisagés.

Si elle n'avait été localisée dans l'espace, l'aventure nigérienne aurait pu troubler aussi profondément le pays que la Côte d'Ivoire le fut par une autre ruée d'exploitation. Malgré cet explosif, le Soudan reste une colonie calme. Est-ce parce que la nature y guette, pour les modérer, des désirs impatients de l'homme ? On raconte qu'elle refusa de

nourrir le palmier qu'un gouverneur avait fait planter, pour maintenir la symétrie, à la taille exacte de celui que la tempête avait arraché la veille. La haute volonté administrative dut admettre qu'un grand palmier naisse par degrés. C'est la leçon constante de l'Afrique à l'Européen\*.

## *Togo-Cosmopolis*

### [Retour à la table des matières](#)

- *Ya, mein Herr, morgen Abend.*

*C'est le tailleur qui me coupe deux chemises. Il ne parle pas d'autre langage.*

- *Yes, Sir, first street left, and then aright.*

*C'est un boy, arrêté au hasard, qui m'indique mon chemin. Il me prend pour un Anglais.*

[198] Tel est le Togo. Nous sortons, avec lui, de la vieille colonie où le Français, depuis deux ou trois générations, est en tête à tête avec l'indigène. Trois occupations se sont succédé ici, dans l'espace d'une génération : les Allemands, 1884-1914 ; les Anglais, 1914-1920 ; nous-mêmes, depuis 1920. Par derrière, affluent de vieux souvenirs portugais, brésiliens. Les grandes familles indigènes s'appellent fréquemment de Souza, da Costa. On y trouve même des noms basques.

Mais les vieux souvenirs, le sang mêlé qui fait les peuples commerçants, ne laissent plus sur cette terre que des îlots pittoresques. Les forces d'attractions viennent d'un voisin plus proche, plus puissant.

De Lomé, la capitale, vous décidez' le soir tombé, de faire quelques pas, après une chaude journée, sous la brise de mer : à deux kilomè-

---

\* *Voir Annexe.*

tres de la ville, sous les cocotiers, vous vous heurtez à la barrière de la Gold Coast. Le Togo est un pays riche en puissance, d'une richesse surtout agricole, mais encore freinée par le manque de crédits, le manque d'eau, et, comme toutes nos colonies, par la guerre. La Gold Coast est une colonie riche en fait. Il s'ensuit un puissant mouvement d'attraction démographique. De tout temps, les saisonniers sont allés en grand nombre faire les cultures de la Gold Coast. Mais après 1940, ils y ont trouvé une abondance qui avait déserté les colonies des pays occupés. Ils sont restés, nombreux. [199] Ils ont appelé leurs frères, leurs cousins. Une saignée permanente de population est ainsi ouverte au flanc du Togo.

Les séductions de la colonie anglaise trouvaient dans la population togolaise de la côte un terrain particulièrement favorable. Tout ce que nous disons ici ne concerne, en effet, que le Bas-Togo. La population dominante de cette région côtière, jusque vers Atakpamé, à 160 kilomètres de la côte, est constituée par les Évés. Ni le courage, ni l'intelligence ne les encomrent. Ils sont plutôt débrouillards : ce sont des commerçants, depuis des siècles. Et vaniteux, vantards par-dessus le marché. Mais ils sont le nombre : la densité démographique y est une des plus fortes de l'A.O.F., elle atteint 130 habitants au kilomètre carré vers Anecho. Ce peuple préfère la vie facile et les belles étoffes à la tâche de pionniers qui le sollicite encore au Togo. À vrai dire, les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour l'attirer, et nous ne faisons pas toujours ce qui est en notre pouvoir pour le retenir.

C'est ici que se greffe une opération politique aux incidences internationales.

Un Évé du « Gold Coast », un certain Chapman, s'est mis en tête, pendant la guerre, d'ouvrir une campagne pour « le Grand Togo ». Le Grand Togo partirait des environs d'Accra, en « Gold Coast », et mordrait sur le Dahomey vers le fleuve Mono. Ce serait le royaume des Évés, sous le protectorat de [200] S.M. britannique et du commerce anglais. L'Angleterre avait promis de ne pas encourager Chapman. Mais, par des voies mystérieuses, on le vit apparaître à l'Assemblée de

l'O.N.U. qui s'occupe du mandat togolais. Il n'obtint pas gain de cause, mais il ne s'est pas découragé.

Il avait son réseau de partisans dans notre mandat. Ceux-ci se livrèrent en 1945 à une série de manifestations, dont les appels télégraphiques à l'opinion américaine furent les plus bruyants. Quand on annonça des élections indigènes, ils voulurent fonder un parti. Leurs manifestations récentes laissaient peu de chances à ce parti d'être autorisé. Ils s'abritèrent alors sous une raison sociale existante et tombée en désuétude. En 1938, le gouverneur du Togo, désireux de mettre fin à la rivalité et à l'ignorance réciproques, du nord et sud du pays, avait réuni un « Comité de l'unité togolaise ». La guerre le mit en veilleuse. Le nom était excellent pour nos irrédentistes, sauf à substituer dans leur pensée une unité horizontale, à revendiquer, au lieu d'une unité verticale à consolider.

Le « parti de l'Unité togolaise », aux élections, affirma sa faveur pour un protectorat britannique. Il symbolisa sa campagne en s'opposant à l'attribution au Togo de sièges législatifs qui consacraient son insertion dans le système français. Il présenta tout de même un candidat. Contre lui, se dressa un « Parti du Progrès », francophile, tout en étant consacré à la défense de [201] l'indigène. Le Parti de l'Unité l'accusa d'être constitué surtout de fonctionnaires, d'être ainsi soumis à l'administration française ; il s'aida d'une démagogie forcenée et facile. Il obtint un succès beaucoup plus important qu'on ne l'attendait. C'est ainsi que le parti, qui ne voulait pas de député togolais, en eut un, et que celui qui en désirait n'en eut pas. Ce député répond au beau nom de Sylvianus Olympio. On prétend que son élection a été faite par M.A.C., la grande maison anglaise qui détient soixante pour cent du commerce du Togo. On dit aussi qu'il y a deux gouverneurs au Togo, le gouverneur français et S. Olympio (à ne pas confondre avec son cousin le docteur, qui est francophile). La puissance de ce dernier est, certes, grande, et son parti n'est pas sans donner des inquiétudes.

Cependant, Olympio ne représente qu'une partie des Évés. Le nord du pays ne ressent pas la même attraction pour le protectorat anglais,

et l'on objecte souvent à S. Olympio qu'il menace à son tour d'imposer une « protection » contraire à une importante partie de la population. Dans le sud même, il est loin de faire l'unanimité.

Il n'est pas difficile de répondre à la propagande du parti de l'unité.

Dans le pays commerçant du sud, il faut d'abord songer aux besoins et à la psychologie du commerce. Dans les maisons de commerce anglaises, disent les indigènes, le Noir peut [202] accéder à tous les postes, s'il réussit. Dans les nôtres, il atteint son bâton de maréchal à 9.000 francs par mois.

Il n'est pas moins urgent d'équiper une des plus belles régions agricoles de la côte Sud. La cocoteraie, qui balance le long de la côte sableuse infestée de requins ses palmes souples et lustrées comme un métal vivant, est belle encore, mais déjà vieille, et n'est pas renouvelée.

Enfin, plus que dans tout autre, il faudrait, dans ce pays, libérer des entraves administratives l'activité commerciale.

Moins que partout ailleurs, les erreurs nous sont ici permises. Car, à ceux qui en souffrent, le recours est tout proche : il s'appelle Gold Coast. Avant même que la Constitution le consacra, le gouverneur du Togo, en 1946, a réuni une Assemblée indigène pour étudier avec elle les besoins et les volontés du mandat. Il faut que cette politique de participation soit élargie et comprise dans les milieux qui lui restent encore rebelles.

Telle est d'ailleurs la conduite qui s'impose désormais dans l'ensemble du monde noir. S'il est vrai que les Noirs n'ont pas encore en nombre suffisant la capacité technique et politique qui leur permette de faire avec nous une démocratie noire, on peut leur donner progressivement l'occasion d'exercer des responsabilités. Les assemblées locales ont inauguré le mouvement. [203] L'Alliance française amorce en ce moment un vaste réseau de centres culturels dont les Noirs partageront avec les Blancs la direction. Il dépend de nous de semer ici, dès

l'origine, les germes d'une communauté fraternelle, ou les grains fous de la discorde.

[205]

L'éveil de l'Afrique noire

# Lettre à un ami africain

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher Alioune <sup>9</sup>, il ne faut pas perdre de temps. J'ai connu la gentillesse des vôtres, leur hospitalité, c'est un vrai privilège. Dans cette petite capitale, je ne suis pas sûr que j'aurais trouvé très facilement vingt blancs valant en qualité la vingtaine d'Africains avec qui je passai l'après-midi de Pâques. Je me rappelle encore la franche solidarité de notre ami Azingo, l'humilité fraternelle, presque gênante de votre écrivain Hazoumé, ou ces quelques jeunes gens en tenue sportive, riches de souvenirs parisiens, de camaraderie et d'humour, que nous avons rencontrés ensemble à Dakar, autour d'un punch. Je devrais vous dire longuement ce que furent pour moi ces amitiés africaines, la joie de voir dans l'oeil d'un homme jeune l'étincelle des commencements, combien j'attends pour l'avenir de ces liens que [206] nous essayons de créer entre la France vivante et l'Afrique vivante.

---

<sup>9</sup> Alioune Diop, fondateur de la revue *Présence africaine*.

Mais tout cela, vous le savez. Vous détestez comme moi l'académisme en amitié. Parce que vous ne doutez pas de la mienne pour la jeune Afrique, j'ai choisi d'ouvrir ce dialogue avec vous sur le terrain de la lucidité plutôt que sur celui de la cérémonie, et de vous parler des dangers de votre route plutôt que de ses espoirs. Si quiconque était tenté de voir dans mes remarques je ne sais quoi de sermonnaire, j'évoquerais ces auditoires africains de Bafia, de Lomé, d'Abomey, de Katibougou, devant qui je les ai pensées, et la vive union qui en suivait l'exposé ; je rappellerais combien de fois elles m'ont été faites spontanément par les Africains eux-mêmes avec une inquiétude non dissimulée. Tout mouvement naissant est guetté par plusieurs maladies infantiles. Déjà s'affirme la maturité de l'élite africaine : c'est donc bien le moment d'éliminer les fièvres de jeunesse.

Il ne faut pas cacher sa vérité à votre génération, à la première génération de cadres africains. Elle ne sera pas une génération triomphante, elle est et restera une génération déchirée. Vous êtes Africains dans votre chair vive, par votre enfance, par votre éducation, par le milieu où vous avez longtemps vécu. Et vous êtes Européens par une autre partie de vous-même, par cette langue que vous avez apprise et qui vous informe à votre insu, par [207] tout ce que l'Europe a déjà introduit en Afrique de ses techniques et de sa culture, par ce que vous êtes allés, quelques-uns, puiser en Europe même. La civilisation eurafricaine, dont vous êtes les pionniers, n'a pas encore trouvé ses structures. Provisoirement, vous devez porter en vous ces deux sollicitations, sans pouvoir, en l'espace d'une vie, en faire la jonction, moins encore la synthèse.

C'est ici que vous menace la tentation de sortir du déchirement par n'importe quel moyen, de refuser la tension féconde et douloureuse pour le compromis ou l'évasion. Je vois deux routes dangereuses.

Plusieurs d'entre vous sont enclins à mépriser cette Afrique qui les tire en arrière, comme ces jeunes Européens issus de milieux simples, qui, découvrant la culture ou le luxe, deviennent ennemis de leur propre passé. Ils embrassent plus ou moins explicitement le mépris de certains blancs pour les choses africaines. Ils se font ainsi complices

du dédain racial, croyant s'en libérer par cette sorte de reniement inconscient. Or vous savez bien qu'on ne se débarrasse pas de l'Afrique, pas plus que personne, des racines qui le portent et de l'air qu'il respire. Ces renégats n'arriveront qu'à produire, dans l'écume de quelques grandes villes, de faux Européens, des Européens en contreplaqué, qui ne seront ni d'Europe, ni d'Afrique, mais de la patrie lamentable des ratés et des pantins. Je pense spécialement au public, juvénile, [208] bien sûr, de vos Écoles normales. Il m'a fallu parfois, imaginez-vous, défendre moi-même devant eux la civilisation africaine, démontrer contre leurs résistances que l'Afrique avait d'authentiques secrets à leur chuchoter. Ils ne voyaient dans vos croyances primitives que leur allure superstitieuse, et non pas les riches perspectives cosmiques, esthétiques, collectives qu'elles expriment confusément. Ils acceptaient mal que, des remèdes de village et des opérations magiques, on puisse dégager un empirisme médical et une psychothérapie plus efficaces parfois que nos médications. Ils dédaignaient la sagesse de vos proverbes et de vos contes, dont un de vos députés, je crois, philosophe à ses heures, cherche les parentés hindoues.

J'aimerais que beaucoup d'Africains instruits se retournent vers ces sources profondes et lointaines de l'être africain, non pour se gorger de folklore et pour buter ensuite, désorientés, sur le monde moderne, mais pour regarder et éprouver les racines africaines de la civilisation eurafricaine de vos enfants et dégager les valeurs permanentes de l'héritage africain, afin que l'élite africaine ne soit pas une élite de déracinés.

Faut-il pour autant opposer au racisme blanc un contre-racisme noir ? L'Europe traverse une crise de puissance et une crise de croissance. Je ne crois pas à la fin de l'Europe que certains prophétisent déjà. Elle porte beaucoup de fautes, mais elle a [209] assumé le poids du monde dans cette première époque de l'humanité. Qui donc à la même place aurait péché moins qu'elle ? Des civilisations plus bruyantes, plus massives, plus jeunes, ont encore beaucoup à apprendre d'elle. Il n'est pas douteux qu'elle ait éveillé l'Afrique à son avenir comme

le jeune prince est venu délier les chaînes du sommeil aux bras et aux pieds de la Belle au bois dormant. Vous êtes aujourd'hui sensibilisés à ses fautes, et cela va de soi. Mais n'en oubliez ni son passé, ni son actualité, ni ses valeurs universelles qu'elle a répandues sur le monde et dont vous vous réclamez justement, aujourd'hui, après les avoir reçues d'elle, ou retrouvées par elle.

Parce qu'on vous a trop fait dans le passé sentir votre race, il arrive que vous en soyez encombrés, que vous la retourniez comme un défi, qu'elle devienne pour vous une obsession orgueilleuse. J'ai été frappé, au cours de mon récent voyage en A.O.F., de ce que les Africains pensaient beaucoup plus souvent que moi-même à ce qui nous différenciait, m'y croyaient attentif au moment même où je l'oubliais. Eux ne s'oubliaient jamais dans leur particularité. Cette conscience excessive, il faut bien le dire, est faite pour tourner au ressentiment, à l'agressivité et à la suffisance compensatrice. Tout est faussé à ce moment, jusqu'aux justes jugements que vous portez. Mettons à part quelques énergumènes : votre lutte avec les Français que vous combattez n'est pas une lutte de [210] race, c'est une lutte sociale, économique et morale, tout comme la nôtre. Le blanc occupe chez vous tous les postes de pouvoir et la plupart des postes de prestige : il n'est pas étonnant qu'il soit seul à vous offrir des sujets de revendications. Mais ces vexations où vous voyez des attaques de race à race, les mêmes hommes, placés chez d'autres blancs dans les mêmes conditions de pouvoir discrétionnaire, ne s'en priveraient pas plus. Et si le pouvoir politique était entre des mains africaines, vous connaissez assez la nature de l'homme pour savoir que c'est contre des noirs que vous devriez engager aujourd'hui vos campagnes libératrices. Il n'y a pas dix ans qu'une bourgeoisie noire concussionnaire, au Libéria, vendait des esclaves noirs en pressurant de taxes la population noire. Vous avez connu des empires cruels à une date récente encore. Le meilleur et le pire sont en chacun de nous. En nous, en vous, la peau n'y fait rien.

J'ai parlé de la civilisation eurafricaine à venir. Ce sera votre civilisation. Peut-être un jour les origines s'en perdront-elles dans l'épaisseur de l'histoire. Combien de Français ont aujourd'hui conscience

d'être les héritiers complexes de l'ordre romain, de la sagesse grecque, de nomades venus d'Asie et peut-être de la mystérieuse Atlantide ? Mais, pour aujourd'hui, bon gré mal gré, l'Europe s'est insinuée en vous et sa semence commande irrévocablement les gestes même que [211] vous feriez contre elle, vous les enfants de la violence. Donc, vous allez brûler à grandes étapes, là où vous en êtes écartés, les distances qui vous séparent de la civilisation d'Europe. C'est un dange-reux bonheur pour vous de la trouver constituée. On peut savoir beaucoup en peu de temps. Mais les moeurs, une culture, une civilisation ne s'acquièrent qu'avec la longueur des années et des siècles. Une vraie classe dirigeante, comme celle que vous désirez constituer, demande plusieurs générations d'efforts : voyez notre bourgeoisie mûrir et se former du XIIe au XVIIIe, notre classe ouvrière s'efforcer depuis cent ans déjà... Je sais bien que le rythme de la vie moderne resserre l'histoire même. Mais vous qui avez de la durée un sens si longanime, si désintéressé, vous savez plus que personne qu'on ne force pas le temps. Un fruit que l'on veut solliciter avant l'heure, on le peut par des techniques savantes, mais il est sans saveur.

Comme il n'existe pas encore de bourgeoisie noire faisant écran entre l'école et le peuple, c'est directement de la brousse qu'un bon nombre d'Africains sont tirés pour être conduits à l'école. Cette petite fille pimpante, assurée, coquette, de l'École Normale de Rufisque - enfant, une ficelle autour des reins, elle rôdait autour des pileuses de mil, entre les cases. Cet élève de William Ponty, il a poussé devant lui le troupeau ; le visage de tel autre porte encore, de la tempe au menton, les cicatrices sacrées de l'initiation. Ne nous étonnons [212] pas que leur premier savoir les grise, et qu'ils croient, avec leur diplôme, posséder le monde. Mais l'impression simultanée de vingt siècles de culture, ou de leurs résidus, est trop forte pour eux. Là où il fallait découvrir, ils reçoivent. Ce ne sont pas les meilleures conditions pour assimiler la culture, en faire la chair de leur chair et l'âme de leur âme. L'idée que la démarche suprême de l'homme cultivé soit un aveu d'ignorance leur est étrangère, elle les stupéfierait. C'est à ceux d'entre eux, mon cher Alioune, qui ont déjà assez de recul en direction

de l'ignorance savante qu'il appartient de faire sentir à leurs frères cadets ce que sont ces délais que nulle impatience ne réduit : ces garçons neufs risquent de perdre une vraie culture, si embryonnaire soit-elle, celle de vos villages et de vos familles, de vos croyances et de vos mœurs, pour ne rien retrouver, sur le champ mort de la suffisance scolaire.

Il m'est arrivé d'aborder ce danger par d'autres voies. J'ai été frappé de voir combien vos camarades instruits se laissaient aller au prestige des professions réputées intellectuelles et tendaient à mépriser le travail manuel. Peut-être allez-vous ici vous retourner contre notre enseignement, qui tend en effet à subtiliser l'esprit et à entasser le savoir plus qu'à asseoir des hommes entiers dans un monde solide. Mais il n'explique pas tout. Ce mépris des choses manuelles est naturellement [213] assez répandu chez les Méditerranéens et chez les Africains. Nous le trouvons en Grèce, en Espagne, au Fezzan, en Côte, nous ne le trouvons pas dans l'Europe brumeuse. Il semble parfois que la lumière enivre l'esprit et décourage la main.

Je sens, par exemple, qu'il y a quelque chose de mal engagé dans ce fameux problème des écoles rurales. Vous m'avez dit les abus de certains centres où l'on arrivait à faire travailler les élèves depuis l'aube, et où le rendement financier de cette colonie agricole parasitaire intéressait beaucoup plus ses animateurs que les résultats et le travail scolaires. Des Français me l'ont confirmé. Ceci accordé, je perçois chez plusieurs de vos amis le vague sentiment qu'une sorte de dégradation atteint de jeunes apprentis de l'intelligence qui se laissent mener vers les travaux des champs : « École rurale » sonne comme : école mineure, école au rabais. Mais regardez de plus près cette importante institution. Pour qui pense à votre peuple dans sa totalité et non pas à quelques réussites de serre, la tâche urgente est de créer, pour commencer, une élite paysanne africaine, instruite, mais instruite comme élite paysanne. Et comment le faire, en n'employant que des livres ? Que l'on supprime donc les abus, que l'on réglemente dans ces écoles la part du travail manuel et du travail livresque. Mais qu'on pense à la manière dont l'ordre bénédictin a fait l'Europe : par des docteurs en

théologie qui grattaient le sol plusieurs [214] heures par jour. Au lieu de supprimer les écoles rurales africaines, qu'on les étende, réformées, à la France métropolitaine. Prenez garde de multiplier ces « demi-habiles » sans feu ni lieu, qui ne vivent plus que parmi les carcasses des mots. Ce n'est pas au moment où l'Europe essaye de retrouver un humanisme du travail par derrière l'humanisme décoratif de sa plus superficielle intelligentzia que vous allez, vous, vous engager avec vos forces jeunes dans le chemin contraire dont nous avons épuisé la vanité. Vous cristalliserez alors une bourgeoisie coupée de ses arrières, une caste de parvenus sans contacts avec ceux qui la portent en avant pour qu'elle les élève. Que votre souci constant soit de ne pas vous isoler de la masse africaine. Vous savez quelles différences de niveau considérables l'étirent entre Senghor l'agrégé et le cueilleur de fruits. Ralentissez plutôt le pas pour attendre le cueilleur de fruits derrière vous. Refusez la carrière brillante et solitaire dont beaucoup d'entre vous sont capables. Cette génération déchirée est aussi une génération sacrifiée : sacrifiée à la poussée commune. N'écoutez pas l'appel de Rastignac ou de Rubempré : préparez-vous plutôt la gloire de n'en jamais produire.

Vous aimez la politique. Nos méridionaux aussi. Les volutes sonores qui sortent de la bouche comme l'impérieuse et légère fumée de la cigarette, le cœur qui s'échauffe, le cercle qui écoute, [215] attentif, possédé. Vous aimez toujours le palabre, avouez-le. Ici encore, je ne vous dirai pas : fuyez la politique. Ceux qui vous le disent, souvent n'y mettent que leur refus de voir les facilités d'un rapport féodal se transformer en un rapport de lutte, de persuasion et de contrôle. Tout peuple naît un jour à la vie politique. Qui pense la lui interdire ne fait que l'y précipiter, précisément pour en conquérir le droit. Je vous dis seulement : ne vous jetez donc pas tous avec un tel ensemble dans la politique, et dans la politique verbale, de clocher, de personnes ou d'entraînement vocal. Ne louchez pas vers la Martinique, il y a mieux à faire que d'importer chez vous ces luttes de chefs de bande et ces combats de gosiers. Il faut à l'Afrique des cadres techniques, et il lui faut des cadres intellectuels, de tout échelon. Il ne lui faut pas tant

d'orateurs. Si révolution il doit y avoir, les révolutions du XXe siècle se montent à l'atelier, au champ, à l'école, non pas sur la place publique. Ici encore, ne relevez pas une arme usée que l'Europe laisse tomber devant vos pas. La démocratie formelle n'est rien sans la démocratie réelle et la démocratie réelle s'appelle en Afrique, dirions-nous en déplaçant à peine une parole historique, irrigation, électrification, instruction. L'humeur méridionale a déjà quelque peu pourri la démocratie européenne ; ne faites pas à l'Europe un immense ventre de démagogie ; vous basculeriez avec elle.

[216] Voilà mes vœux. Je sais que ce sont nos vœux communs. À ceux qui nous lisent, mon cher Alioune, nous les disons à deux voix. Je voudrais que votre voix soit plus forte que la mienne, car elle portera mieux.

Mais il faut que nous soyons deux à dire ensemble ces choses : ne sommes-nous pas sur le même bateau, secoué des vents, sous l'œil gouguenard de l'orage atomique, tendus vers un seul espoir commun aux hommes de toute peau ?

[217]

L'éveil de l'Afrique noire

# Annexe au chapitre

## « Les mirages du Niger »

[Retour à la table des matières](#)

Ce chapitre ayant paru dans *Combat*, M. Belime y a présenté, dans ce même journal (juin 1947), un certain nombre d'objections. Laissons celles qui relèvent de la pure polémique. Celles qui portent sur le fond accusent trois points. Nous croyons honnête d'en donner la substance à notre lecteur.

1° « N'ayant jamais eu le moindre pouvoir de réquisition, il m'était bien difficile d'employer la contrainte pour coloniser les terres nigériennes. N'ayant jamais disposé de gendarmerie, il m'était tout à fait impossible de retenir de force les colons nigériens. »

M. Béline joue sur les mots, ou sur l'ignorance du lecteur métropolitain. Chacun sait, du moins sur place, que jusqu'à la suppression, en 1945, du travail forcé, l'entrepreneur ou le colon ne disposait pas *personnellement* de gendarmes ou de pouvoir de réquisition, mais en dis-

posait à volonté par l'intermédiaire des administrateurs, et souvent sur simple coup de téléphone. Ce n'est tout de même pas par l'agence Cook que les milliers d'ouvriers de [218] l'Office du Niger ont, de toute l'A.O.F., quitté leurs villages perdus pour des travaux situés à des milliers de kilomètres de leur foyer.

2° « Cette grande aventure capitaliste, comme dit sans innocence M. Mounier, ne comporte pas un sou d'investissements privés. Pas un sou du commerce, de l'industrie ou de la banque. Pas un centime du Comité des Forges. »

C'est en toute innocence sans doute aucun que M. Béline croit faire admettre qu'en régime capitaliste, et tout particulièrement dans le capitalisme colonial, l'État, derrière lequel il s'abrite, n'est pas, dans ses entreprises économiques, un instrument du capitalisme privé, et par le camouflage qu'il permet, un instrument souvent plus commode que le risque direct.

3° Aux affirmations concernant l'échec de ses prévisions, M. Béline répond non par des faits (du moins n'en cite-t-il pas d'autres que ceux qu'il trouve sous notre plume : l'achèvement des barrages, quelques essais agricoles), mais par de nouvelles « prévisions ». D'après « les plus récentes expertises » (quels experts ? choisis par qui ? au service de qui ?) « on pourrait » irriguer 450.000 hectares de terrain qui « pourront vraisemblablement » permettre l'installation de 300.000 personnes et la mise en culture de 200.000 hectares de coton américain produisant 70.000 tonnes de fibres, plus 73.000 hectares de riz. Or les prévisions de [219] M. Béline, selon lui, étaient de 410.000 hectares de terre à coton. Quelles prévisions ? M. Béline en a fait successivement un si grand nombre, que de repli en repli il aura un jour atteint la sagesse. Il semble avoir oublié toutefois la première de toutes, où il annonçait 300.000 tonnes de coton. Comme d'autres s'en souviennent, il répond qu'il visait alors des zones plus étendues. La bel-

le malice ! On lui reproche justement de toujours voir « plus étendu » que les possibilités du réel.

Corrigeons toutefois une erreur de fait : M. Bélime n'est pas polytechnicien. Plus précisément, il l'est mieux que de nature. *Homo naturaliter polytechnicus.*

Si nous avons un peu secoué un homme qui ne déteste pas le combat, et qui l'appelle par ses outrances, précisons pour finir que nous ne voulions nullement atteindre à sa « sincérité », mais à un système qu'il a, par son action, incarné plus entièrement que d'autres.

**Fin du texte**